This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

232 a. 8

Aytoun
of Inchdairnie.

ŒUVRES
DE THEATRE
DE
Mr. DE BOISSY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.
NOUVELLE EDITION,
Augmentée de trois Pieces.
TOME VIII.

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce huitiéme Volume.

Théâtre Italien.

LE RIVAL FAVORABLE, *Comédie en trois Actes, & en Vers.*

LES TALENS A LA MODE, *Comédie en trois Actes, & en Vers,*

LE MARI GARÇON, *Comédie en trois Actes, & en Vers.*

LE RIVAL FAVORABLE

COMÉDIE.

ACTEURS.

CLARICE, Veuve. — *Mlle Silvia.*

DAMON, Amant de Clarice. — *M. Romagneſi.*

LEANDRE, Ami & Rival de Damon. — *M. Riccoboni.*

ELIANTE, Parente de Clarice. — *Mlle Biancolelly.*

LA FLEUR, Valet de chambre de Damon. — *M. Deshayes.*

ARLEQUIN, Laquais de Léandre. — *M. Thomaſſin.*

MARTON, Suivante de Clarice. — *Me. Riccoboni.*

La Scéne eſt à Paris, chez Clarice.

LE RIVAL FAVORABLE.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA FLEUR, MARTON.

LA FLEUR.

JE viens t'interroger ſur le ſort de mon Maître ;
Clarice l'aime-t'elle aujourd'hui ?

MARTON.

Mais, peut-être ;
Je ne puis, ſur ce point, te parler nettement.

LA FLEUR.

Dans une ame coquette on lit mal-aiſément.

MARTON.

Non, celle de Clarice eſt plûtôt indéciſe ;
C'eſt l'inégalité qui la caracteriſe.
Son cœur, depuis qu'il eſt combattu par l'amour,
Semble en biſarrerie augmenter chaque jour.
Il veut vaincre ſa flâme, & cet effort extrême
Le rend à tout moment différent de lui-même.
Le matin, l'humeur gaye ; à midi, l'eſprit noir ;
Prude l'après-dinée, & coquette le ſoir.
Hier, le Sentiment étoit ſeul ſa manie,
Et l'Eſprit, aujourd'hui, ſera ſa fantaiſie :
Elle étoit diſpoſée au mieux en ſe levant,
Et l'amour l'emportoit ; j'en ai même un garant
Pour ton Maître ſur moi.

LA FLEUR.

Seroit-ce un billet tendre ?

MARTON.

Tu l'as dit.

LA FLEUR.

Donne donc ; c'eſt trop me faire attendre.

MARTON.

Il eſt l'ouvrage heureux d'un de ſes bons momens ;
Cet inſtant, par malheur, n'a pas duré long-tems.
Je l'ai perdu, ſans-doute.... il n'eſt pas dans ma poche.
N'en dis rien à Damon, je craindrois un reproche.

LA FLEUR.

Oui, mais, s'il eſt perdu, Clarice le ſçaura;
Et tel peut le trouver qui la compromettra.

MARTON.

Il eſt vrai, je le crains. Mais un point me raſſure;
La Lettre heureuſement n'a point de ſignature.
C'eſt un billet d'ailleurs qui n'eſt plus de ſaiſon,
Le remettre à préſent ce ſeroit trahiſon:
Ce qu'il contient n'eſt plus ce que penſe Madame,
Et d'autres ſentimens ont paſſé dans ſon ame.

LA FLEUR.

Voudroit-elle changer?

MARTON.

Elle y tâche du moins;
Et, pour y réuſſir, ſemble approuver les ſoins...

LA FLEUR.

De qui donc? Répons-moi.

MARTON.

Mais, ſi je ne m'abuſe,
C'eſt d'un jeune Robin, dont le babil l'amuſe;
Je le vois aſſidu.

LA FLEUR.

N'eſt-ce pas Léandre?

MARTON.

Oui.

LA FLEUR.

Pour ſupplanter mon Maître, il eſt trop ſon ami.

MARTON.

Oh ! Le titre d'ami, dans le ſiécle où nous ſommes,
Eſt un frein impuiſſant pour arrêter les hommes :
La trahiſon plûtôt eſt un ragoût pour eux ;
Ils ne rougiſſent plus que d'être ſcrupuleux.

LA FLEUR.

Mais Léandre eſt frivole, & n'a qu'un faux mérite.

MARTON.

C'eſt par cette raiſon qu'il doit plaire plus vîte.
Un mérite ſolide eſt trop embarraſſant :
Pour nous, le plus léger eſt le plus agaçant.

LA FLEUR.

Je croyois le contraire, & ce diſcours m'allarme ;
Je tremble, avec raiſon, qu'un balourd ne te charme.

MARTON.

Une femme, il eſt vrai, craint un homme d'eſprit.
Un ſot eſt préférable, elle s'en divertit.

LA FLEUR.

Ciel ! Que me dis-tu-là ? Mon amour eſt à plaindre,
Et je vois qu'Arlequin eſt un rival à craindre.

MARTON.

Ton effroi, pour le coup, naît de ta vanité ;
Mais il eſt mal-fondé. Sois moins épouvanté.
Si mon cœur doit ſe rendre aux ſoupirs d'une bête,

Tu pourras, ſans miracle, en faire la conquête.

LA FLEUR.

Je n'oſe m'en flatter.

MARTON.

Ne déſeſpère pas.

LA FLEUR.

Plaiſanterie à part, je prévois du fracas.
J'aime, je ſuis jaloux, & de plus militaire;
Je mérite, par-là, que l'on me conſidére.
Arlequin doit, ſurtout, redouter mon tranſport.
Qu'il prenne garde à lui, s'il te plaît, il eſt mort.

MARTON.

Tu fais le fanfaron, parce qu'il eſt pagnote.

LA FLEUR.

Non. Je ſuis né vaillant, & c'eſt-là ma marote.
Aux plus déterminés j'ai prêté le collet.
On ſçait qu'avec honneur j'ai porté le mouſquet,
Et j'ai ſervi huit ans, la choſe eſt averée.

MARTON.

Diantre!

LA FLEUR.

Trois dans l'Epée, & cinq dans la Livrée.

MARTON.

D'un pareil Gentilhomme, on doit faire grand cas.
Adieu. Parle à ton Maître; il porte ici ſes pas.

SCENE II.

DAMON, LA FLEUR,

DAMON.

As-tu queſtionné Marton ſur ſa Maîtreſſe ?
Ses inégalités allarment ma tendreſſe.

LA FLEUR.

Il eſt vrai qu'à changer ſon eſprit eſt ſujet :
Son amour baiſſe ou croît ſuivant le temps qu'il fait.
Cette ardeur, qui plus eſt, n'eſt pas fort délicate :
Elle écoute Léandre, & ſon encens la flatte.

DAMON.

Dis-moi, la Fleur, crois-tu qu'il lui plaiſe en effet ?

LA FLEUR.

Il a de l'enjoûment, du jargon, du caquet.
Il eſt avantageux ; je crains pour votre flâme ;
Avec ces armes-là l'on ſubjugue une femme.

DAMON.

Une folle, d'accord ; mais Clarice....

LA FLEUR.

Elle l'eſt.

DAMON.

Maraut !

LA FLEUR.

Monſieur, voilà Léandre qui paroît.

SCENE III.

LEANDRE, DAMON.

LEANDRE.

Bon jour, Damon, bon jour. Ton état m'intéreſſe,
Comment va la ſanté? Comment va la tendreſſe?
Que dit enfin ton cœur?

DAMON.

Que dit plûtôt le tien?
Comment ſe porte-t'il? réponds.

LEANDRE.

Mais, aſſez bien.

DAMON.

Puis-je ſçavoir de toi quelle beauté l'enflâme?
Hem! N'eſt-ce pas l'objet qui régne ſur mon ame?

LEANDRE.

A peu près.

DAMON.

C'eſt Clarice?

LEANDRE.

Elle a ſçû m'engager:

Je viens pour te le dire, & pour nous arranger.

DAMON.

Eh! Quel arrangement? J'ai peine à le comprendre.

LEANDRE.

Si tu veux t'y prêter, il eſt facile à prendre.

DAMON.

De nous couper la gorge?

LEANDRE.

Ah! fi donc; un combat
Repugne aux mœurs du temps autant qu'à mon état.
On ne ſe coupe plus la gorge pour des femmes,
Rien n'eſt plus indécent: pour accorder nos flâmes,
Qu'un plus ſage moyen ſoit par nous employé,
Et qu'il ſerve l'amour ſans rompre l'amitié.
Soyons rivaux unis, nous devons, par prudence,
Faire agir l'artifice, & non la violence.
Conduiſons-nous ici comme on fait au Palais,
Et menons notre amour comme on méne un Procès.
Sollicitons ſans bruit, notre Juge eſt Clarice,
Appliquons tout notre art à la rendre propice;
Attachons-nous au tout; le ſuccès en dépend,
C'eſt par lui qu'un Procès devient bon ou méchant
Et puiſqu'enfin l'Amant au Plaideur eſt conforme,
Pour emporter le fonds, faiſons valoir la forme.

DAMON.

Comment? C'eſt s'exprimer en homme du métier.

Pour répondre en deux mots à ce beau Plaidoyer,
Puiſque tu veux ici traverſer ma tendreſſe,
Tu peux donner l'eſſor à toute ton adreſſe,
Employer dans tes feux, la ruſe & le détour.
Pour moi, je ne connois qu'un art ſeul en amour;
C'eſt de faire éclatter une flâme ſincére,
Et de n'avoir recours qu'à ſa force pour plaire:
Je compte uniquement ſur elle, & nous verrons,
Si la forme, Léandre, emportera le fonds.

LEANDRE.

Touche-là: dès ce jour nous en ferons l'épreuve.
Tu crois qu'un feu loyal doit enflâmer ta Veuve?

DAMON.

J'ai lieu de le penſer.

LEANDRE.

C'eſt ce qui te déçoit.
Son cœur ſera, mon cher, le prix du plus adroit:
Ce cœur t'échappera, je le prendrai par ruſe,
Et je t'en avertis, tu n'auras point d'excuſe.

DAMON.

L'événement pourra tromper ta vanité.

LEANDRE.

Mon triomphe eſt certain; tu ſeras ſupplanté.
J'en ſuis même ſi ſûr, puiſqu'il faut te le dire;
Qu'en Rival généreux, je promets de t'inſtruire
Des progrès que fera mon amour ſur ſon cœur,

Pour t'épargner les ſoins d'une inutile ardeur.

DAMON.

Pour uſer avec toi de la même franchiſe,
Je te conſeille.....

LEANDRE.

Eh bien!

DAMON.

De quitter l'entrepriſe.
Crains de tenter toi-même un effort ſuperflu.

LEANDRE.

Pourquoi le ſeroit-il?

DAMON.

Mon cœur t'a prévenu.
J'ai fait parler mes feux, & les premiers hommages,
Sur l'eſprit d'une Belle ont de grands avantages.

LEANDRE.

J'ai des charmes plus forts près de cette Beauté.

DAMON.

Eh, quels charmes!

LEANDRE.

L'attrait de l'infidélité.

DAMON.

Mais comptes-tu pour rien d'être premier en date,
Et de plus, écouté?

LEANDRE.

Vain eſpoir qui te flate.

Damon, j'ai près du Sexe un don ſupérieur ;
En amuſant l'eſprit, je triomphe du cœur.
Avant qu'à ſes regards notre ardeur ſe déclare,
Par des ſoins détournés, il faut qu'on l'y prépare.
Il faut.... Mais j'en dis trop, & mon cœur indiſcret
Te découvre ſa marche, & t'apprend mon ſecret.

DAMON.

Ne crains pas qu'à profit je mette ton ſyſtême,
Je ſuis, pour en changer, trop avancé moi-même.
Clarice....

LEANDRE.

Tu te crois plus avancé que moi,
Mais je prétens au but arriver avant toi.
Depuis ſix mois entiers tu languis dans ſes chaînes ;
Moi, je ne la connois que depuis trois ſemaines,
Et je gage avec toi, morbleu, que mon amour
Supplantera le tien avant la fin du jour.

DAMON.

Bon !

LEANDRE.

Veux-tu parier une fête galante
Que l'heureux donnera ce ſoir à notre Amante,
Aux dépens du perdant ?

DAMON.

Va.

LEANDRE *tirant ſa montre.*

Tien, il eſt bientôt
Cinq heures & demie : aux trois quarts, de plein ſaut,
Je déclare ma flâme ; & ſa fierté diſpute
Une ſeconde ou deux ; j'inſiſte une minute :
A ſix heures, pour moi, ſa rigueur s'adoucit,
Je te déboute à ſept, & je l'épouſe à huit.

DAMON.

En trois heures de tems ! La victoire eſt rapide.

LEANDRE.

Oh, l'amour va grand train, quand l'eſprit eſt ſon guide.

DAMON.

Les momens te ſont chers. Je te laiſſe. A tantôt.
Tu n'as pas, pour gagner, plus de tems qu'il ne faut.

LEANDRE.

Adieu. Tu peux payer les violons d'avance.

DAMON.

Va, crains qu'à tes dépens moi-même je ne danſe.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

LEANDRE *ſeul.*

J'Ai beſoin contre lui de mon art le plus fin.

Je ſçais qu'il eſt aimé ; (*Il tire une Lettre.*) j'en ai la preuve en main.
Ce Billet eſt pour lui, quoiqu'il n'ait point d'adreſſe.
Marton devoit le rendre au nom de ſa Maîtreſſe,
Mais je l'ai vû tomber de ſa poche, en entrant,
Et je l'ai ramaſſé comme un heureux préſent.
Ma flâme ingénieuſe en ſçaura faire uſage.
Faiſons premierement agréer mon hommage :
J'ai diſpoſé Clarice, & l'on doit tout oſer,
Quand on a l'art de plaire, & le don d'amuſer.
Je la vois qui s'avance, & l'inſtant eſt propice.

SCENE V.

LEANDRE, CLARICE, MARTON.

MARTON *à Clarice.*

VOus évitez Damon ! D'où vous vient ce caprice ?

CLARICE.

L'amour à trop de ſoins tient nos eſprits livrés.
Je ne veux plus chez moi voir d'Amans déclarés ;
Le nom ſeul me révolte ; & c'eſt aſſez t'en dire.
Ah ! Monſieur, vous voilà ?

LEANDRE.

Pardon, je me retire,

Madame.

CLARICE.

Et pourquoi donc, Monſieur, vous retirer?

LEANDRE.

Je crains votre courroux.

CLARICE.

Vous pouvez demeurer.
N'êtes-vous pas venu pour me rendre viſite?

LEANDRE.

Oui; mais votre maiſon vient de m'être interdite.

CLARICE.

L'ordre n'eſt pas pour vous.

LEANDRE.

Madame, excuſez-moi;
Je craindrois, en ces lieux, d'enfreindre votre loi.

CLARICE.

Ce ſont les Amans ſeuls que j'ai juré d'exclure.

LEANDRE.

Je ne puis donc reſter ſans vous rendre parjure.

CLARICE.

Vous êtes du nombre?

LEANDRE.

Oui; mon cœur vous tromperoit,
Si devant vous, Madame, il le déſavoüoit:
Ce cœur brûle pour vous de l'amour le plus tendre,
Et je venois ce ſoir exprès pour vous l'apprendre.

CLARICE

CLARICE.

Vous badinez, Monſieur.

LEANDRE.

Non, Madame, en honneur,
L'amour que je reſſens eſt du vrai, du meilleur.

CLARICE.

Vous ſentez de l'amour? Et pour moi?

LEANDRE.

Pour vous-même;
Et l'on n'aima jamais autant que je vous aime.

CLARICE.

Je ne m'attendois pas à pareil compliment;
Mais pour en être crû, vous parlez trop gayment.

LEANDRE.

Mon air eſt enjoué; mais dans le fond de l'ame,
Rien n'eſt plus ſérieux que l'ardeur qui m'enflâme.

CLARICE.

Permettez, qu'en ce cas, je vous donne un conſeil:
Ne me tenez jamais un langage pareil,
Ou, quoique vous ſoyiez infiniment aimable,
Vous aurez, s'il vous plaît, Monſieur, pour agréable,
De ne plus préſenter votre aſpect en ces lieux.
Je le dis en riant, mais l'ordre eſt ſérieux.

LEANDRE.

Quoi! Vous êtes charmante, & votre cœur bizarre
Ne veut pas qu'on vous aime, & qu'on vous le declare?

Je n'y puis consentir.

CLARICE.

Monsieur, il le faudra.

LEANDRE.

Oh! devenez moins belle, on vous obéira.

CLARICE.

Quand je proscris Damon, croyez-vous trouver grace?
Damon que je distingue, & que pourtant je chasse.
Vous-même, oubliez-vous que vous êtes Amis?

LEANDRE.

On peut être Rivaux sans cesser d'être unis.

CLARICE.

C'est trahir l'amitié.

LEANDRE.

Bon! C'est un vieux scrupule
Dont on a secoué le joug trop ridicule.
Dans le monde aujourd'hui l'on vit plus noblement;
Tout dépend de l'accord & de l'arrangement.
Dans ce siécle où l'on joint l'aisance à la finesse,
Comme on traite le jeu, on traite une Maîtresse.
Contre un Ami l'on joue impitoyablement,
Et l'on met son adresse à gagner son argent;
La partie achevée, on va souper ensemble.
Ainsi près d'une Belle, où l'amour nous rassemble,
L'amitié ne rompt point par la rivalité.
Par nos soins, par notre art, son cœur est disputé;

Et quand le plus heureux emporte enfin la place ;
Le vaincu ſe retire, & le vainqueur l'embraſſe.

CLARICE.

J'admire cet accord par ſa commodité :
Mais j'y vois ſeulement une difficulté.
Damon.....

LEANDRE.

Damon le ſçait, le goûte, & le deſire.

CLARICE.

Oui ; mais à ce traité mon cœur ne peut ſouſcrire.

LEANDRE.

Pourquoi lui refuſer votre approbation ?
Nous vous ſervirons mieux par émulation.
Nos feux agiront ſeuls, ſans bruit & ſans diſpute.
Notre plan eſt ſi beau, ſouffrez qu'il s'exécute ;
L'amour & le reſpect, tous deux nous l'ont dicté ;
Et vous devez, du moins, l'approuver par bonté.

CLARICE.

Non ; je ne ſuis point bonne.

LEANDRE.

Oh ! ma vive tendreſſe
Doit obtenir de vous.....

CLARICE.

Un tel diſcours me bleſſe.
Quittez, encore un coup, cet importun jargon,
Ou vous m'obligerez de prendre un autre ton.

LEANDRE.

Mais, Madame, un moment, mettez-vous à ma place ;
Je ſoupire, je meurs.

CLARICE.

Moi, Monſieur, je me laſſe,
Et pour trancher, d'un mot, les propos ſuperflus,
Ou changez de langage, ou ne me voyez plus.

LEANDRE.

Eh bien ! ſur mes deſirs, vous ſerez ſouveraine.
Ce ne ſont que les mots qui vous font de la peine ;
Par eux-mêmes, Madame, ils ſont indifferens,
L'eſprit, comme il lui plaît, peut leur donner un ſens.
Puiſque du mot d'amour votre oreille eſt bleſſée,
D'autres termes pourront exprimer ma penſée ;
Et lorſqu'à l'avenir je vous dirai *bon jour*,
Ce bon jour voudra dire, approuvez mon amour :
Lorſque j'ajoûterai, *bon jour, bon jour, Madame*,
Ce terme répeté vous fera de ma flâme
Sentir toute la force & l'excès violent :
Quand je vous donnerai le *bon ſoir* en ſortant,
Ce bon ſoir vous dira : Cruelle, je vous aime,
Et je veux vous ſervir, en dépit de vous-même.
Duſſiez-vous me priver du plus leger eſpoir,
Pour commencer, je vais vous donner le bon ſoir.

(*Il ſort en lui faiſant une profonde révérence.*)

SCENE VI.

CLARICE, MARTON.

CLARICE.

JE ris du commentaire, & mon cœur lui fait grace.
La nouveauté du trait fait paſſer ſon audace.
Mais ce petit Robin eſt ſingulier, vraiment,
Son eſprit donne à tout un vernis ſi plaiſant,
Qu'on ne peut ſe fâcher ; j'en goûte la tournure.

MARTON.

Son eſprit juſtement reſſemble à ſa figure,
Il eſt mince, léger, Madame ; & tout peſé,
Cet eſprit qui ſurprend, eſt un babil aiſé,

CLARICE.

Mais c'eſt l'eſprit du jour, c'eſt celui du grand monde.
Et qu'on doit préférer à l'étude profonde.
Sa converſation d'autant plus me ſéduit,
Qu'il parle, ſelon moi, comme Damon écrit,
Et tu ſçais que Damon écrit mieux que perſonne.
Ses Billets ſont charmans par le tour qu'il leur donne,
C'eſt par-là qu'il m'a plû.

MARTON.

Mais, par ſon entretien

Il ne brille pas moins.

CLARICE.

Ne m'en dis plus de bien ;
Car je veux l'oublier.

MARTON.

Et pourquoi donc, Madame ?

CLARICE.

C'eſt qu'il m'occupe trop, & qu'il trouble mon ame ;
Quand il s'offre à mes yeux, mes ſens ſont trop émûs.

MARTON.

Sont-ils moins agités, quand il ne paroît plus ?

CLARICE.

Au contraire, Marton ; j'en ſuis plus inquiéte :
Je crains...

MARTON.

Un cœur qui craint eſt près de ſa défaite.

CLARICE.

Non, non, juſques ici le mien s'eſt défendu ;
La raiſon & l'amour le tiennent ſuſpendu ;
L'une m'offre Damon ſous des traits redoutables,
L'autre me le fait voir ſous des couleurs aimables ;
Il paroît à mes yeux tantôt laid, tantôt beau.

MARTON.

Madame, de l'Amour préférez le pinceau.

CLARICE.

Non ; il eſt trop flateur pour être véritable.

MARTON.

Ah! Le Peintre qui flate eſt toujours préférable.
La raiſon nous préſente un coloris trop dur;
Le ſentiment peint mieux: croyez-en l'inſtinct ſûr.

CLARICE.

Je voudrois bien plûtôt en étouffer la force.
C'eſt lui qui met mon ame & mes ſens en divorce.

MARTON.

Pour les mettre d'accord, il eſt un doux moyen;
C'eſt l'Hymen qui vous l'offre; & ſon tendre lien....

CLARICE.

J'aime mieux reſter veuve: Et l'Hymen eſt un traître,
Qui m'ôtant un Amant, me donneroit un Maître.

MARTON.

Il faut pourtant choiſir d'une ou d'autre façon,
Opter du Sentiment, ou bien de la Raiſon.

CLARICE.

Je ne prendrai conſeil ni de l'un ni de l'autre.

MARTON.

Mais, apprenez-moi donc quel choix fera le vôtre?

CLARICE.

Je veux prendre pour guide un meilleur conducteur,
Qui de tout eſclavage affranchiſſe mon cœur.
Par ſes réflexions, la raiſon nous maltraite;
Et par ſes ſoins cruels, l'amour nous inquiéte:
Le caprice, lui ſeul, eſt exempt de tourment,

Et je veux me livrer à ſon pouvoir charmant ;
J'aurai, graces à lui, la liberté pour Reine ;
Pour Loi, la fantaiſie, & le plaiſir pour chaîne.
Je veux faire, au lieu d'un fort attachement,
Succéder le doux nœud d'un ſimple amuſement.
J'éloignerai Damon pour écouter Léandre ;
C'eſt le meilleur parti que mon cœur puiſſe prendre.
Pour remplir mon deſſein Léandre eſt fait exprès ;
Il ne va qu'à l'eſprit, & le cœur eſt en paix :
Sans inſpirer l'amour, il a le don de plaire ;
Et ſans attacher l'ame, il ſert à la diſtraire.
Ce commerce flateur, faiſant diverſion,
Sera ſans ſoins, ſans trouble & ſans réflexion :
Voilà l'état heureux où ta Maîtreſſe aſpire,
Le ſeul qui lui convient.

MARTON.

Ciel ! Qu'oſez-vous me dire !
Souffrez que ſur ce choix je combatte vos vœux :
Des guides, le Caprice eſt le plus dangereux ;
C'eſt, ſur tout, puiſqu'il faut vous l'avouer, Madame,
Le plus à redouter pour une honnête femme :
Il égare toujours, jamais il ne conduit ;
Et de ſes longs écarts le mépris eſt le fruit.
Il brave les égards ; il foule aux pieds l'uſage,
Et ſur nos paſſions n'a jamais l'avantage.
De la raiſon en vain il cache le flambeau ;

Sa clarté luit, & perce à travers ſon bandeau :
Ses efforts ſur l'amour n'ont pas plus de puiſſance,
Sa main qui veut l'éteindre, accroît ſa violence ;
Ou bien, s'il nous arrache à ſes liens heureux,
C'eſt pour livrer notre ame à de volages nœuds,
Qui ſont l'ouvrage ſeul de la folle inconſtance,
Qu'elle forme ſans goût, & rompt ſans bienſéance.
Si l'innocence échape à l'éclat qui les ſuit,
La gloire y fait naufrage & l'honneur y périt.
Un amour tendre & pur, appuyé ſur l'eſtime,
Qu'un Hymen aſſorti ſçait rendre légitime:
Voilà le parti ſeul que vous devez choiſir,
Et qui peut au devoir marier le plaiſir.

CLARICE.

Marton, ſur ce ſujet vos clartés ſont petites ;
Et ſçachez qu'au Caprice on donne des limites :
La Sageſſe, à propos, en ſçait régler l'eſſor ;
Le monde nous éclaire, & le modere encor.
Il eſt un doux commerce approuvé par l'uſage,
Et dont ne peut rougir la femme la plus ſage :
Au ſein de la décence il eſt toujours conçû,
Et l'enjoûment permis en forme le tiſſu ;
Sa douceur de tout ſoin fait perdre la mémoire,
Et ſçait nous amuſer, ſans ternir notre gloire :
Telle eſt la liaiſon où je veux me borner.

MARTON.

Imperceptiblement on ſe laiſſe entraîner ;
Le terrain eſt étroit.

CLARICE.

Mon ame s'y renferme.

MARTON.

Et le pas eſt gliſſant.

CLARICE.

Non, pour qui marche ferme.

SCENE VII.

DAMON, CLARICE, MARTON, LA FLEUR.

DAMON, *à Clarice.*

DU plaiſir de vous voir je puis enfin jouir!

CLARICE.

Il faut vous en priver, Monſieur, à l'avenir.

DAMON.

Moi, Madame! Et pourquoi?

CLARICE.

Mon repos le deſire,
Et mon bonheur le veut : ces mots doivent ſuffire ;
Ne me revoyez plus. Adieu.

(*Elle rentre.*)

SCENE VIII.

DAMON, MARTON, LA FLEUR.

DAMON.

QU'entens-je ! O Ciel !
Me bannir ſans raiſon ! Quel caprice cruel !
A me traiter ainſi, quel motif l'indiſpoſe ?
Réponds-moi.

MARTON.

Je ne puis vous en dire la cauſe.
Puiſqu'avec vous, Monſieur, elle rompt ſans ſujet,
Elle-même l'ignore.

LA FLEUR.

Et moi, je ſuis au fait :
Pour recevoir Léandre, elle vous congédie ;
C'eſt à lui, j'en ſuis ſûr, qu'elle vous ſacrifie :
Remarquez bien, Monſieur qu'il la quitte à l'inſtant.

DAMON.

Oui ? C'eſt ſon entretien qui fait ce changement !

LA FLEUR.

Marton étoit préſente, elle peut vous l'apprendre.

DAMON.

Parle : a-t'on bien reçû l'hommage de Léandre ?

MARTON.

Puiſqu'il faut éclaircir votre eſprit allarmé,
Léandre plaît, Monſieur; mais vous êtes aimé.

DAMON.

Par-là, que veux-tu dire? Explique ce langage.

MARTON.

Que chacun a ſon lot. Madame ſe partage.
Mais, là, conſolez-vous; le vôtre eſt le meilleur,
Il poſſéde l'eſprit, & vous avez le cœur.

DAMON.

Mais, c'eſt moi que l'on chaſſe.

MARTON.

Appaiſez votre bile.
C'eſt pour vous trop chérir, Monſieur, qu'on vous exile.
Votre amour ſur les ſens fait trop d'impreſſion.

LA FLEUR.

Oui; c'eſt ce qu'on appelle un coup de paſſion.

DAMON.

Dis plûtôt un prétexte à ſon humeur légere.
Léandre qu'elle écoute....

MARTON.

Oh! C'eſt pour la diſtraire.

LA FLEUR.

Monſieur, à ſon diſcours on peut ajouter-foi;
Elle a, pour vous tromper, trop d'eſtime pour moi.

MARTON.

Contre un feu trop puiſſant, ſon cœur fier ſe mutine ;
Faites, pour l'éprouver, la cour à ſa voiſine ;
Et jouez à ſes yeux le rôle d'inconſtant.

DAMON.

Non ; j'aime mieux jouer celui d'indifférent.

MARTON.

Ce moyen peut encore ramener ma Maîtreſſe :
Mais, déguiſez donc mieux le dépit qui vous preſſe.

DAMON, *avec agitation.*

Pour le cacher, Marton, il m'en coûtera peu !
Et je ſens la froideur ſucceder à mon feu.
Je veux exactement obéir à Clarice ;
Le plus parfait mépris doit payer ſon caprice.
Elle m'oblige ; au fond ; loin d'en être fâché,
Mon cœur l'en remercie, & je pars détaché ;
Oui, détaché, Marton ; libre de toute chaîne.

LA FLEUR.

Il y paroît vraiment au tranſport qui l'entraîne.

MARTON.

J'aurois à vous donner, Monſieur, un bon conſeil.

DAMON.

Non ; je n'entens plus rien, après un trait pareil.
Ecoute : de ma part, dis-lui bien, je t'en prie,
Que je pars pour ne plus la revoir de ma vie.
(*Il lui ſerre le bras.*)

MARTON.

Ahi! Doucement.

DAMON.

Témoin de ma tranquillité,
Dis-lui que je la perds ſans en être agité.

MARTON.

Vous êtes furieux, en vous diſant tranquille.

DAMON.

Tu fais pour m'arrêter un effort inutile.
Dis-lui qu'elle voudroit me rappeller envain:
M'offrit-elle ſon cœur, m'offrit-elle ſa main.
Adieu. (*Il ſort*)

SCENE IX.

MARTON, LA FLEUR.

LA FLEUR.

VOilà les jeux de ton Sexe volage!
Ils font un inſenſé, de l'homme le plus ſage.

MARTON.

Le tien prend ſa revanche; & chacun a ſon tour:
Mais l'Amour à Damon promet un doux retour.

LA FLEUR.

Et que dois-je eſperer?

MARTON.

Attens qu'on te connoiſſe.
Je ne veux, ni bruſquer, ni filer la tendreſſe.
On traitoit autrefois l'amour dans la fadeur,
Et faute d'aliment il ſéchoit de langueur:
Aujourd'hui, que l'on eſt trop preſſé de conclure;
On l'étouffe au berceau par trop de nourriture:
Et pour bien faire, il faut lui donner le loiſir
De croître, d'être fort, & non pas de maigrir.

Fin du premier Acte.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

CLARICE, MARTON.

CLARICE.

AH! Je reſpire enfin; l'Amour n'eſt plus le maître!
Avec la liberté mon cœur ſe ſent renaître!
En banniſſant Damon, ma rigueur avec lui
Vient de bannir le trouble, & de chaſſer l'ennui.
Dans mon ame, la paix va faire ſa demeure,
Et ce bonheur, Marton, eſt l'ouvrage d'une heure!

MARTON.

Un bonheur ſi ſubit, Madame, m'eſt ſuſpect.
Vos ſens qui ſont trompés par le premier aſpect,
Prennent un faux repos pour une paix réelle.

CLARICE.

Non, j'en crois ma raiſon & ma gayté plus qu'elle;
Ma joye eſt un garant de ma tranquillité;
Et ſes tranſports flateurs ſont ma ſécurité.
Je compte déſormais ſur un repos ſolide;

Je ne veux plus avoir que l'eſprit ſeul pour guide ;
C'eſt lui, ce ſont ſes traits qui forment l'enjoûment :
La triſteſſe eſt toujours fille du ſentiment.
Par ce dernier, Marton, l'ame aux ſoins eſt livrée ;
C'eſt pourquoi de mon cœur je lui ferme l'entrée.
Plus d'affaire de cœur, trop de chagrin la ſuit.
Vive, pour être heureuſe, un commerce d'eſprit !
Il occupe ſans trouble, il attache ſans gêne,
Et donne du plaiſir ſans cauſer de la peine.
Pour goûter un plaiſir auſſi doux que permis,
Je renonce aux amans, & me borne aux amis ;
Mais aux amis de choix, dont le gai badinage
Réglé par le bon goût, obtiendra mon ſuffrage.
Proſcrivant de l'amour le jargon ennuyeux,
On ſera délicat, ſans être précieux.
Mon choix ne ſera plus l'ouvrage du caprice ;
Le plus ſpirituel me plaira par juſtice :
J'éviterai par-là les écueils que tu crains,
Et fermerai la bouche aux critiques malins.

MARTON.

Votre ſyſtême eſt beau ; mais c'eſt en perſpective.

CLARICE.

Marton, quoiqu'il m'en coûte, il faut que je le ſuive.
Je ſors pour aller voir Eliante un inſtant ;
Peut-être je verrai la Marquiſe en paſſant.
Si Léandre revient, tu lui diras d'attendre,

Et que je vais rentrer.

MARTON.

Madame, pour Léandre
Ce ſoin eſt obligeant : Je ſonge que Damon
Peut auſſi revenir ; le congédiera-t'on ?

CLARICE.

Sans doute : mais, dis-moi, penſe-tu qu'il revienne ?

MARTON.

Je n'oſe l'aſſurer ; la choſe eſt incertaine.
S'il étoit ramené par ſon penchant fatal,
L'excluriez-vous d'un bien permis à ſon Rival ?

CLARICE.

Marton, la différence entr'eux eſt infinie !
Si Léandre eſt ſouffert, c'eſt comme compagnie.

MARTON.

Mais, à la même loi Damon ſe ſoumettra.

CLARICE.

Crois-tu qu'il le veuille ?

MARTON.

Oui, Madame, il le voudra ;
Et moi-même, pour lui, je puis vous le promettre :
Conſentez ſeulement.

CLARICE.

Mais, s'il veut s'y ſoumettre
A préſent que l'amour eſt ſur moi ſans pouvoir,
Je pourrai, ſans danger, conſentir à le voir.

Je dois le rappeller même par bienſéance :
Son exil, de mes feux prouvoit la violence :
Son rappel fera voir que je ne le crains plus,
Et que par la raiſon mes liens ſont rompus.

MARTON.

Madame, c'eſt aſſez.

SCENE II.

MARTON *ſeule.*

L'Amour, elle a beau dire,
La tient ſecrétement toujours ſous ſon empire.

SCENE III.

MARTON, LA FLEUR.

MARTON.

AH ! La Fleur en ces lieux ; tu reviens à propos,
Et mes ſoins, à l'Amour, vont rendre le repos.

LA FLEUR.

Comment donc ?

MARTON.

Grace à moi, Madame le rappelle ;
C'eſt à condition qu'il reviendra chez elle,
Non ſur le pied d'amant, mais à titre d'ami.

LA FLEUR.

Bon ! Diſpute de noms ; pour n'être plus banni,
Il n'en eſt point, morbleu, qu'il ne prenne avec joye ;
Il n'importe à quel titre ; il ſuffit qu'il la voye.
L'amour ne change point pour être déguiſé,
Il eſt ſouvent plus fort ſous un nom ſuppoſé.
Celui d'amant effraye, & fait qu'on nous conteſte,
On avance bien plus ſous un titre modeſte.
Mais quels motifs, pour lui, font naître ce retour ?

MARTON.

Ceux qui l'ont fait bannir : le caprice & l'amour.

LA FLEUR.

Mais le clinquant ſéduit ta maîtreſſe peu ſage ;
Léandre ſur Damon doit avoir l'avantage.

MARTON.

Non. Quoique ſon eſprit ſoit ſouvent ébloui,
Et par des tourbillons emporté loin de lui,
Elle revient bientôt au vrai goût qui la guide,
Et préfére toujours le mérite ſolide.
A ſervir plus qu'à nuire, un tel rival eſt bon ;
Ton Maître y gagnera par la comparaiſon.

LA FLEUR.

Tu me tenois tantôt un diſcours tout contraire.

MARTON.

Jebad inois alors.

LA FLEUR.

Pour moi qui ſuis ſincere,
Je crois que tout ceci pour lui tournera mal.
Puiſqu'il ne peut briſer un lien trop fatal.
Je vais de ſon rappel lui porter la nouvelle;
Puiſſe-t'elle, du moins, rétablir ſa cervelle!
Mais Arlequin, qui vient, allarme mon amour,
Et mon foible cerveau ſe détraque à ſon tour.

SCENE IV.

LA FLEUR, MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, pour raiſon, que je ne puis déduire,
Faites, dans ce moment, que la Fleur ſe retire.

MARTON.

A quoi bon ce myſtere?

ARLEQUIN.

Il eſt pour votre bien.
Je viens vous demander un ſecret entretien.

LA FLEUR.

Comment?

ARLEQUIN.

Tu prens l'allarme, & tu crains mon mérite.

LA FLEUR.

Mais il tranche du fat.

MARTON.

Un tel propos excite

(*à la Fleur.*)

Ma curiosité. Laisse-nous, pour raison.

LA FLEUR.

Non, je n'en ferai rien.

MARTON.

Cours rejoindre Damon.

Il est dans les horreurs; va le tirer de peine.

LA FLEUR.

Oh! J'y suis comme lui.

ARLEQUIN.

Faites, du moins, ma Reine,

Qu'il s'éloigne à deux pas.

MARTON.

Peut-on moins exiger?

LA FLEUR.

Mes pieds ont pris racine, & ne sçauroient bouger.

MARTON.

La Fleur devroit rougir du sot rolle qu'il joue.

LA FLEUR.

Un Enchanteur malin auprès de toi me cloue.

ARLEQUIN *bas à Marton.*

Tournez ſur ce brillant un peu votre regard.

LA FLEUR.

Que vois-je ! un diamant ? Parle, de quelle part ?

ARLEQUIN.

Puiſqu'il faut qu'Arlequin ſe faſſe ici connoître,
Apprens donc que je ſuis député par mon Maître,
Et nous offrons ce don à Marton aujourd'hui,
Pour gagner ſon eſtime, & briguer ſon appui.

LA FLEUR.

Damon m'a revétu du même caractere.
J'ai ma charge à remplir, & mes préſens à faire.
Pour obſerver les loix du Cérémonial,
(*Il lui préſente une Tabatiere d'or.*)
Permettez qu'à vos yeux j'étale ce métal ;
Madame, il eſt formé pour vaincre la plus fiere ;
Et l'ouvrage en eſt riche autant que la matiere.
Jugez par ſa couleur, & ſurtout par ſon poids,
Qui doit dans la balance emporter votre choix.
Il vous prouve à quel point mon Maître vous revére,
Et des Martons du temps combien l'eſtime eſt chere.

MARTON.

Ce préſent d'autant plus m'étonne en ces inſtans,
Qu'à me l'offrir, la Fleur a tardé bien du temps.

LA FLEUR.

Je l'avois oublié.

MARTON.

Tu veux m'en faire accroire.
Tu manques de droiture, & non pas de mémoire.
Portons sur ces bijoux un œil judicieux,
Et que je les compare afin d'en juger mieux.

ARLEQUIN *lui offrant sa Bague.*

Contemplez ce brillant; sa blancheur est parfaite,
Et l'œil est ébloui de tout les feux qu'il jette.

LA FLEUR.

Bon! Ce n'est-là qu'un Stras.

ARLEQUIN.

Cette Boëte à tabac,
Trompe d'abord la vûe, & n'est que de tombac.

MARTON.

Non, elle est vraiment d'or; & voici ma réponse.

ARLEQUIN.

Paix-là.

LA FLEUR.

Paix; écoutons l'Arrêt qu'elle prononce.

MARTON.

Tout mis dans la balance, & jugé sainement.
La Bague de Léandre est un faux Diamant:
Elle est de son mérite une exacte copie,
Et son éclat trompeur le peint & l'aprécie.

Le peu que vaut ce don, fait voir en même tems
Le tau que l'on doit mettre à ſes feux inconſtans.
Le poids de cette Boëte, & ſa valeur réelle,
De l'amour de Damon ſont l'image fidelle :
L'or en prouve, à la fois, toute la pureté,
La conſtance, le prix, & la ſolidité.
Et puiſqu'entr'eux enfin il faut que je décide :
Mon amour pour le vrai, mon goût pour le ſolide,
Joints au juſte mépris que j'ai pour le clinquant,
Me font prendre la Boëte, & rendre le Brillant.
Je veux & dois ſervir le plus digne d'eſtime.
A ce noble deſſein tout me porte & m'anime ;
Le penchant, l'intérêt, le devoir, la raiſon.
Ainſi j'exclus Léandre & protége Damon.

LA FLEUR.

Notre préſent l'emporte.

ARLEQUIN.

Arlequin s'en conſole ;
Et puiſque notre don lui paroît ſi frivole,
Je le garderai, moi, qui ſuis moins délicat,
Et je ne dirai mot.

LA FLEUR.

Mais tu n'es pas ſi fat :
Tu gagnes plus que moi, la choſe eſt manifeſte.
Je perds la Tabatiere, & la Bague te reſte.

ARLEQUIN.

J'ai traité pour mon maître ; agréez maintenant,
Que je traite pour moi particulierement.

MARTON.

De quoi s'agit-il donc ?

ARLEQUIN.

De ma flâme ſincere.

MARTON.

Il faut plus mûrement peſer ſur cette affaire.

LA FLEUR.

Entre Arlequin & moi, tu balances, Marton ?
Je ſuis humilié par la comparaiſon.
Un ſot, un automate.

ARLEQUIN.

Automate toi-même.

MARTON *à la Fleur.*

Je te l'ai déja dit ; ton erreur eſt extrême.
Comme de mon amant je veux faire un mari,
Ce n'eſt pas de l'eſprit que je demande en lui :
Je veux de la douceur, je veux de la franchiſe.
Et pour trancher le mot, je veux de la bêtiſe ;
La bonté l'accompagne, & c'eſt ce qu'il me faut,
L'eſprit produit l'orgueil, j'abhore ce défaut.

LA FLEUR.

Peux-tu mettre la Fleur à de telles épreuves ?
De bêtiſe, il faut donc que je faſſe mes preuves ?

MARTON.

Oui, ſans doute, & pour faire un mariage heureux,
Je donnerai ma main au plus ſot de vous deux.
Vous m'entendez? J'ai dit. Adieu, je me retire.

(*La Fleur & Arlequin ſe font des réverences.*)

SCENE V.

LA FLEUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE ne m'allarme point, elle l'a dit pour rire.

LA FLEUR.

Si quelqu'un doit trembler, morbleu, ce n'eſt que moi.

ARLEQUIN.

Sçais-tu qu'à la rigueur je riſque autant que toi?
Tel qui paroît balourd, a par fois plus de ruſe,
Et tel qui fait le fin n'eſt ſouvent qu'une buſe.

LA FLEUR.

Envain par ce diſcours tu prétens me flater;
Mon cœur te rend juſtice, & tu dois l'emporter.
Mais, je t'en avertis, j'aime juſqu'à la rage.
Si je ne ſuis heureux, on verra du tapage!
De plus d'une action je me ſuis démêlé,
Et devant Philiſbourg, mon bras s'eſt ſignalé:

Je penſai, par l'effet d'une valeur ſans borne,
Emporter, moi tout ſeul, preſque l'ouvrage à corne.
Si Marton à mes vœux ne ſe rend au plûtôt,
Corbleu! Je te bombarde, & je la prens d'aſſaut!

ARLEQUIN.

Je ſens du premier choc, que la place ſuccombe.

LA FLEUR.

Je vais joindre mon Maître. Adieu. Gare la bombe!

ARLEQUIN.

Je vois venir le mien.

SCÈNE VI.

LEANDRE ARLEQUIN.

LEANDRE.

As-tu vû la Marton?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur.

LEANDRE.

Puis-je enfin compter ſur elle?

ARLEQUIN.

Non.

Elle s'eſt déclarée aujourd'hui pour un autre:
Le préſent de Damon l'emporte ſur le vôtre,

Et pour les faux brillans Marton a du mépris.

LEANDRE.

La Mode a le pouvoir de leur donner du prix.
Vraiment, il convient bien qu'une Fille ſuivante
Dédaigne mon Brillant, lorſqu'à la Préſidente
J'en ai vû l'autre jour un dans le même goût.
Elle a donc refuſé ma bague ?

ARLEQUIN.

Point du tout ;
Elle l'a priſe enfin, Monſieur, à ma priere.

LEANDRE.

Je la vois à ton doigt, & tu n'es pas ſincere.

ARLEQUIN.

Je ne puis le nier ; mais Marton m'aime fort,
Et ſa main m'a forcé, malgré tout mon effort,
De l'accepter, Monſieur, pour me ſouvenir d'elle ;
Je n'ai pû refuſer une main auſſi belle.

LEANDRE.

L'Intérêt ſçait donner de l'eſprit au plus ſot,
Je te laiſſe la bague en faveur du bon mot.
Marton me tient rigueur ! Tant mieux, j'aurai la gloire
De remporter ſans elle une pleine victoire.
Il ſuffit de moi ſeul, & je ſçais plus de tours
Que toutes les Martons n'en ſçavent en amours.
Quand j'ai donné tantôt le *bon ſoir* à Clarice,
Elle a ri, je l'ai vû ; j'en tire un bon indice.

Son eſprit a trouvé le tour ingénieux,
Et j'en ai pour garant ſon ſoûris gracieux.
Pourſuivons ; pour mes feux il eſt d'un doux préſage,
Et ſon cœur eſt à moi, s'il goûte mon langage.

ARLEQUIN.

Mais ſongez que Damon vous diſpute ſon cœur.

LEANDRE.

Mon art, malgré ſes ſoins, s'en rendra le vainqueur,
Je dois tout eſperer, puiſqu'on le congédie,
Peut-être qu'en ſecret on me le ſacrifie.....
On peut le rappeller : je dois craindre toujours.
De cette intrigue-là, je veux rompre le cours ;
C'eſt un feu qui me nuit, il faut que je l'éteigne ;
Et je vais profiter ſi bien de l'interregne,
Que je deviendrai ſeul, en les brouillant tous deux ;
L'Idole de Clarice, & le Roy de ſes vœux.
Tenons ſur-tout Damon éloigné de ſa vûe.
Mon projet eſt détruit, s'ils ont une entrevûe.
Quelqu'un vient. C'eſt lui-même, & j'en ſuis étonné.

SCENE VII.

LEANDRE, DAMON, ARLEQUIN.

DAMON *à part.*

A Tout, pour la revoir, je ſuis déterminé.
Par l'aſpect d'un Rival ma joye eſt retardée.

LEANDRE *à part.*

Je veux lui tendre un piége, il me vient une idée.
Ecoute. (*il parle bas à Arlequin.*)

ARLEQUIN.

C'eſt aſſez, je n'y manquerai pas.

LEANDRE *à part.*

Il ſera des plus fins s'il échape à mes lacs!

SCENE VIII.

LEANDRE, DAMON.

DAMON *à part.*

A Ffectons, à ſes yeux, un air de confiance.

LEANDRE *à part.*

Joüons la modeſtie, & ſçachons ce qu'il penſe.

DAMON.

Je ſuis, parbleu, charmé de te trouver ici.

LEANDRE.

Et moi de t'y revoir, j'ai de la joye auſſi.
Ton exil n'eſt pas long, & je t'en félicite.

DAMON.

Ceux que l'Amour bannit ſont rappellés bien vîte.
Mais parlons de toi-même. Es-tu bien avancé?

LEANDRE.

Je le ſuis beaucoup moins que je n'avois penſé.

DAMON.

Ton cœur, de ſes progrès m'a promis de m'inſtruire.

LEANDRE.

Qui n'a preſque rien fait, n'a pas grand choſe à dire.

DAMON.

Je méconnois Léandre à ce langage-là,
Lui, dont la vanité jamais ne s'ébranla,
Qui ſçait vaincre par art, & triompher par ruſe.

LEANDRE.

L'occaſion détrompe, & le plus fin s'abuſe.

DAMON.

Tu crois donc maintenant le pari haſardé?

LEANDRE.

A te dire le vrai, je ſuis intimidé.

DAMON.

Moi, je ſuis preſque ſûr de gagner la gageure,

Et

Et pour toi mon rappel eſt d'un mauvais augure.

LEANDRE *à part.*

Mais : contre ſa coutume, il eſt avantageux !
Malgré ma confiance, il allarme mes feux.

DAMON.

Tu croyois, de plein ſault, remporter la victoire.

LEANDRE.

Je conviens de mon tort, & je devois t'en croire.

DAMON.

D'avoir trop préſumé, tu vas être puni.

LEANDRE.

J'en ſerai conſolé par le bien d'un ami.

DAMON *à part.*

Ah ! Je cours, pour le coup, un danger manifeſte ;
Il a fait du progrès, puiſqu'il devient modeſte !
(*haut.*)
En me parlant ainſi, ne me trompes-tu point ?

LEANDRE.

Non ; je n'ai jamais ſçû déguiſer ſur ce point :
Tu connois ma franchiſe ; elle eſt même trop grande.

SCENE IX.

DAMON, LEANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *à Léandre.*

EXcuſez; mais, Monſieur, un Page vous demande.

LEANDRE.

Qui l'envoye? Hem, réponds.

ARLEQUIN.

Attendez un inſtant;
C'eſt ce Duc avec qui vous ſoupez ſi ſouvent.

LEANDRE.

Je t'entens. Il ſuffit. Au fond du cœur j'enrage.

ARLEQUIN.

Monſeigneur vous attend; que dirai-je à ſon Page?

LEANDRE.

Je ſuis embarraſſé. Va dire de ma part,
Que je verrai le Duc dans une heure au plûtard.

SCENE X.

LEANDRE, DAMON.

LEANDRE.

TU peux dans ce moment me rendre un bon office;
Tu le dois comme ami.

DAMON.

Quel eſt donc ce ſervice ?

LEANDRE.

: un Billet.

DAMON.

Eh bien !

LEANDRE.

Qu'il s'agit de tracer
: un Grand qui n'a pas le loiſir de penſer ;
t la protection m'eſt d'ailleurs néceſſaire.
:, très-inſtamment, il me pria de faire
:e Lettre pour lui, dont voici le ſujet.
:ut remercier un jeune & tendre Objet
'accueil gracieux qu'il a fait à ſa flâme,
aſſurer ſon cœur à l'égard d'une Dame,
il a ſacrifiée à ſon nouvel amour.
promis qu'il l'auroit avant la fin du jour.
voulu ce matin accomplir ma promeſſe,
s envain : mon eſprit eſt d'une ſéchereſſe
me met de niveau preſque avec les plus ſots ;
e n'ai pû de ſuite écrire quatre mots.

DAMON.

babilles ſi bien.

LEANDRE.

Puiſqu'il faut te le dire,
le don de parler, & toi, celui décrire.

J'ai recours à ta plume en ce beſoin preſſant.

DAMON.

Tu devrois poſſéder l'un & l'autre talent.

LEANDRE.

On n'a pas tout reçû des mains de la nature.
Fais-moi donc ce plaiſir, Damon, je t'en conjure.
Je ne ſuis pas ingrat; écris, écris pour moi;
Et, quand tu le voudras, je plaiderai pour toi.

DAMON.

Non, j'aime-mieux, gratis, te compoſer ta Lettre.

LEANDRE.

Voici tout ce qu'il faut; fais-la ſans plus remettre.

DAMON *écrivant.*

Conviens donc que pour toi j'ai bien de la bonté.

LEANDRE.

J'en demeure d'accord, & c'eſt la vérité.
Tu m'obliges, mon cher, plus que je ne puis dire.

DAMON.

Vois ſi la Lettre eſt bien.

LEANDRE.

Comme je la deſire.
Je vais la copier.

DAMON.

J'ai, dans ce moment-ci,
Oubliez le rival pour obliger l'ami.
Adieu.

LEANDRE.

Damon ? Attens ; ne t'en vas pas ſi vîte.
Je ſens un vrai remords : il faut que je m'acquitte.
Ma ſincere amitié ne veut pas que mon cœur
Te laiſſe plus long-tems ignorer ſon bonheur.
Je n'ai fait à tes yeux voir qu'une fauſſe crainte.
Tiens, lis ; ma joye eſt vraye, & ma peur étoit feinte.

(*Il tire un autre Billet qu'il lui donne.*)

DAMON *lit.*

Non, je ne puis plus m'en défendre, il faut que je vous aime malgré moi. Si mon repos vous eſt cher, ne me revoyez plus. Votre préſence & vos diſcours me cauſent trop de trouble, & trop d'agitation : Mais non, revenez plûtôt. Je ſuis trop inquiete & trop ennuyée quand je ne vous vois pas. Et, tourment pour tourment, je préfere le trouble à l'inquiétude, & l'agitation à l'ennui.

(*après avoir lû.*)

La perfide ! Quel trait ! Je me ſens déchirer !

LEANDRE.

Je conçois ton dépit ; mais j'ai dû t'éclairer.

DAMON.

Ce qui m'outre le plus ; elle ne me rappelle
Que pour voir ton triomphe, & ſa flâme infidelle.
Mais de mon déſeſpoir elle ne rira pas,
Et je fuis ſans retour ſes perfides appas.

LEANDRE.

Je te l'avois prédit.

DAMON.

Adieu ; je te la céde,
Et pour guérir mon cœur j'emporte un ſûr remede.

LEANDRE *à Damis qui ſort.*

Rens-moi donc cette Lettre, & ſui moins ton couroux.

SCENE XI.

LEANDRE *ſeul.*

MAis il peut la garder ſans que j'en ſois jaloux.
Je goûte un bien nouveau : ce billet de Clarice
Devroit faire ſa joye ; il ſert à ſon ſupplice.
J'ai ſçû mettre à profit les faveurs du haſard ;
L'écrit qu'il m'a laiſſé met le comble à mon art.
A gager avec moi d'où vient qu'il ſe haſarde ?
On doit contre un Rival être toujours en garde.
Il vient de me prêter des armes contre lui,
Et ſa Lettre ſera ſon arrêt aujourd'hui :
Celle qu'il tient de moi l'écarte, & m'en délivre.
Mon plan n'eſt plus douteux, & je n'ai qu'à le ſuivre.
Pour jouir du ſuccès qu'eſpere mon amour,
Il me tarde de voir Clarice de retour.
J'attens.... mais la voici qui vient.

SCENE XII.

CLARICE, LEANDRE.

LEANDRE *tendrement.*

Bon ſoir, Madame.

CLARICE *gaiment.*

Bon ſoir, Monſieur.

LEANDRE.

Ce mot enchanteroit mon ame,
S'il étoit prononcé, Madame, à l'uniſſon;
Mais c'eſt l'uſage ſeul qui vous donne le ton.

CLARICE.

N'eſt-ce pas déja trop, Monſieur, que de l'entendre,
Quand ma juſte rigueur devroit vous le défendre?

LEANDRE.

Si vous m'interdiſez juſqu'au mot de *bon ſoir*,
Il faudroit me borner au plaiſir de vous voir:
L'entretien tomberoit, par cette gêne inſigne
Où je ſerois réduit à vous parler par ſigne.

CLARICE.

On reçoit vos *bon ſoirs*; que voulez-vous de plus?
Parlez.

LEANDRE.

Ce que je veux ? C'eſt qu'ils me ſoient rendus.

CLARICE.

Vous voyez qu'ils le ſont ; vous n'avez rien à dire.

LEANDRE.

Ah ! Je n'y trouve pas le ton que je deſire.
Il répond mal au mien, & trompe mon eſpoir.

CLARICE.

Mais apprenez-moi donc à donner le *bon ſoir*.

LEANDRE.

Très-volontiers. Prenez mon ton. *Bon ſoir*, Madame.

CLARICE.

Bon ſoir, Monſieur.

LEANDRE.

Il faut y mettre encore plus d'ame:
Bon ſoir, Monſieur.

CLARICE *à part.*

Mon cœur ne peut prendre ce ton,
Depuis qu'il ne dit plus de *bon ſoir* à Damon.

LEANDRE.

Repetez.

CLARICE.

Non, Monſieur. Il faut plûtôt vous même
Changer d'inflexion & prendre mon ſyſtême.

LEANDRE.

Comment ?

CLARICE.

Je vous choiſis pour former le lien
commerce nouveau qui ne reſſemble à rien.
/if que l'amitié, moins fou que la tendreſſe,
cauſer de langueur, je veux qu'il intéreſſe,
ar le pur goût, nourri par l'enjoûment,
vé par l'eſprit, & libre de tourment:
pourrons l'appeller l'Engagement ſans chaînes,
Amour corrigé des fadeurs anciennes,
s abus nouveaux.

LEANDRE.

C'eſt embellir Platon.

CLARICE.

/eux premierement abolir le jargon,
)ur y réuſſir, vous m'êtes néceſſaire.

LEANDRE.

Reformons tous deux la langue de Cythere.

CLARICE.

commencer, d'abord, rayons le mot d'*ardeur*,
lui de *langueur*, qui riment à fadeur.

LEANDRE.

rimons les *ſoupirs*, les *feux* avec les *flâmes*,
lévorent les cœurs, & qui brûlent les ames.

CLARICE.

iſſons les *ennuis*, les *chaînes* & les *fers*,
iartires, les *pleurs*, & les *tourmens divers*.

LEANDRE.

Oui, les *tourmens divers!*

CLARICE.

Faiſons main-baſſe encore
Sur tous les *je me meurs*, & les *je vous adore.*

LEANDRE.

Oh! Si vous m'en croyez, nous n'épargnerons pas
Votre beauté divine, & vos brillans appas.

CLARICE.

Ni *vos charmans attraits*, ni *l'attrait de vos charmes*,
Qui rempliſſent de trouble, & cauſent tant d'allarmes.

LEANDRE.

Pour avoir plûtôt fait, mettons & *catera*,
Et raturons d'un trait tous les Vers d'Opera.

CLARICE.

L'expédient eſt bon.

LEANDRE.

Mais que mettre à la place
De ces termes proſcrits?

CLARICE.

Ceux d'*agrément*, de *grace*,
D'*eſprit* & de *gaité*, de *goût*, d'*amuſement*,
D'*agréable union*, de *doux aſſortiment*;
Et ſe ſervir des mots d'*égayer*, de *diſtraire*,
De *choiſir*, d'*agréer*, d'*intéreſſer*, de *plaire.*

LEANDRE.

De *goûter*, de *ſentir*, & d'*aimer*, au beſoin.

CLARICE.

Il faut, de ce dernier, uſer de loin à loin.

LEANDRE.

On pourra l'employer quatre fois la ſemaine.

CLARICE.

C'eſt ce pauvre Damon qui me fait de la peine.
De notre liaiſon ſon cœur ſera jaloux,
Et même avec ſujet. Je ſens....

LEANDRE.

Raſſurez-vous,
Il ne le ſera point, Madame.

CLARICE.

Mais, Léandre,
La raiſon, s'il vous plaît ?

LEANDRE.

Puiſqu'il faut vous l'apprendre
Damon eſt aſſervi ſous un autre pouvoir:
Même il a fait ſerment de ne plus vous revoir.

CLARICE.

La choſe me ſurprend, & n'eſt pas vraiſemblable.
Vous-même, qui plus eſt, vous n'êtes pas croyable;
C'eſt ma ſeule rigueur qui vient de le bannir.

LEANDRE.

Vous l'avez obligé, bien loin de le punir.

CLARICE.

Qui vous l'a dit, Monſieur ?

LEANDRE.

Je le tiens de ſa bouche.

CLARICE.

Et ſçavez-vous le nom de l'objet qui le touche ?

LEANDRE.

J'ai promis ſur ce point de garder le ſecret ;
Ainſi diſpenſez-moi....

CLARICE.

Vous êtes bien diſcret !
Mais vous ne ſçavez rien, & ce n'eſt qu'une fable.

LEANDRE.

Je n'ai rien avancé qui ne ſoit véritable ;
J'ai de quoi le prouver inconteſtablement,
Puiſque de cet amour je ſuis le confident ;
Et qu'en ce moment-ci je ſuis porteur moi-même
D'un Billet que Damon écrit à ce qu'il aime.

CLARICE.

Vous, porteur d'un billet ? Chanſon que tout cela :
Pour croire je veux voir.

LEANDRE.

Madame, le voilà.
De convaincre vos yeux vous êtes à portée ;
Car la Lettre n'eſt pas encore cachetée :
Comme il craignoit d'avoir un Valet pour témoin,

Mon ami s'eſt ſur moi repoſé de ce ſoin.

CLARICE *lit.*

L'approbation que vous avez donné à ma tendreſſe, mérite tous mes remercimens. Je me rappelle vos bontés avec tranſport, elles forment dans mon cœur un lien qui m'attache à vous pour jamais, & qui rompt tout autre engagement. Ma Déeſſe....

(*s'interrompant.*)

Ma Déeſſe! Ah! vraiment, l'expréſſion eſt tendre.

(*elle reprend.*)

Ma Déeſſe, ne ſoyez donc plus jalouſe de la Dame en queſtion.

(*s'interrompant.*)

Me voilà maintenant.

LEANDRE *à part.*

Cela commence à prendre.

CLARICE *lit.*

Avec tant de jeuneſſe & tant de beauté, peut-on craindre une Rivale? Que n'ai-je un plus grand ſacrifice à vous faire! Eh! puis-je moins payer la plus légere de vos faveurs!

LEANDRE.

Vos yeux préſentement ſont-ils bien convaincus?
Croyez-vous que Damon....

CLARICE.

Non, je n'en doute, plus;

Je reconnois, Monſieur, & ſa main & ſa plume.
(*à part.*)
Mon amour s'éteignoit, ce billet le rallume !
Mais cachons ma douleur ; armons-nous de fierté.
(*haut.*)
Mon cœur en eſt ravi, loin d'en être irrité.
Je ne recevrai plus ſa viſite importune ;
Son infidélité même n'en eſt pas une :
Je l'ai congédié comme un homme haï,
Il n'a fait, après tout, que prendre ſon parti.

LEANDRE.

Sans doute.

CLARICE.

S'il a peint avec déſavantage
La Dame en queſtion, c'eſt toujours le langage
Des amans maltraités ; je ne m'en fâche pas,
Et je ne fus jamais fiére de mes appas.
Nous ne nous verrons plus, & mon ame eſt contente.

LEANDRE *à part.*

Tous mes coups ont porté ! Tant de bonheur m'enchante !

CLARICE.

Nous voilà ſeuls enfin, & libres aujourd'hui.

LEANDRE.

Oui, ne penſons qu'à nous ; ne parlons plus de lui.

CLARICE.

C'eſt bien dit : Oublions juſques à ſon nom même,

prétens me venger par un mépris extrême ;
andre, à mon exemple, il faut que vous rompiez
ut commerce avec lui.

LEANDRE.

Nous ſommes trop liés.

CLARICE.

l'exige, Monſieur.

LEANDRE.

Mais qui rendra la Lettre ?

CLARICE.

ſt moi qui prendrai ſoin de la faire remettre.
ne vous mêlez plus de cette intrigue-là,
mon juſte mépris ſur vous ſe répandra.
es-moi la demeure & le nom de la belle.

LEANDRE.

! c'eſt la compromettre ; & ſa perſonne eſt telle
'on lui doit des égards.

CLARICE.

Point d'appréhenſion ;
rendra le billet avec diſcrétion :
pitié des travers où mon ſexe s'engage,
our l'honneur du corps toujours je le ménage.

LEANDRE.

ıe puis.

CLARICE.

Il le faut, ou nous nous brouillerons.

LEANDRE *à part.*

Je ne ſai que lui dire ! à tout haſard nommons
La premiere venue.

CLARICE.

Eh bien ?

LEANDRE.

C'eſt Eliante.

CLARICE.

Je la connois.

LEANDRE *à part.*

Tant pis.

CLARICE.

Même elle eſt ma parente ;
La Marquiſe viendra faire un Médiateur,
Eliante en doit être, & je l'attens, Monſieur ;
Elle doit dans l'inſtant ſe rendre ici.

LEANDRE *à part.*

Qu'entens-je !
C'eſt un Médiateur qu'il faut que je dérange.

CLARICE.

Sa gloire & ſon repos me touchent vivement ;
Je dois ſur ſon péril l'éclairer ſagement :
Elle eſt jeune, elle eſt vive & ſans expérience ;
Elle aime : Que d'écueils ! Je frémis quand j'y penſe.
Son cœur, ſans le ſçavoir, peut-être a ſuccombé.
Quel bonheur, qu'en mes mains ce Billet ſoit tombé !

Par

Par lui de ſa foibleſſe heureuſement inſtruite,
Je l'en ferai rougir, & préviendrai la ſuite :
Si ma main de ſon cœur n'arrache point le trait,
Je l'aiderai du moins à le tenir ſecret.

LEANDRE.

Ah ! Gardez-vous de croire un zéle qui m'étonne.

CLARICE.

Je dois ſauver du piége une jeune perſonne.

LEANDRE.

Elle ne riſque rien, Madame, & j'en répons.

CLARICE.

Je compte beaucoup plus ſur mes ſages leçons.

LEANDRE.

Mais j'ai promis d'honneur...

CLARICE.

Votre honneur eſt frivole,
A celui d'une fille, il n'eſt rien qu'on n'immole.

LEANDRE.

Remettez, du moins,

CLARICE.

Non, dès que je la verrai,
C'eſt le premier ſujet dont je l'informerai.
Je la vois qui paroît.

SCENE XIII.

ELIANTE, CLARICE, LEANDRE.

ELIANTE.

J'Entre ſans qu'on m'annonce.

LEANDRE *à part.*

Ma bouche, à cet aſpect, demeure ſans réponſe !

ELIANTE.

On garde, en me voyant, un ſilence profond !
(*à Clarice.*)
Qui fait naître chez vous ce froid qui me confond ?

CLARICE.

L'intérêt que je prens à ce qui vous regarde,
Et ce motif, lui ſeul, fait que je me hazarde
A franchir avec vous un pas très délicat ;
C'eſt pour vous épargner le malheur d'un éclat.

LEANDRE *à part.*

Sauvons-nous !

CLARICE.

Demeurez, Monſieur, dans cette affaire,
Vous êtes un témoin tout-à-fait néceſſaire.

LEANDRE *à part.*

J'enrage !

ELIANTE.

Ce début a lieu de m'allarmer.
l eſt donc cet éclat? Daignez m'en informer.

CLARICE.

ame, c'eſt celui, puiſqu'il faut vous le dire,
peut cauſer l'amour que Damon vous inſpire.

ELIANTE.

ıment! Damon, à moi m'inſpire de l'amour?

CLARICE.

s pouvez devant nous l'avouer ſans détour,
ous ſçavons l'intrigue.

ELIANTE.

Ah! Le terme m'étonne;
: n'ai jamais eu d'intrigue avec perſonne.

CLARICE.

ue je vous en dit n'eſt que pour votre bien,
vous m'en croyez vous romprez ce lien;
ut dans le travers jetter votre jeuneſſe.

ELIANTE.

liſcours, à la fin, & m'inſulte & me bleſſe.

CLARICE.

; je ſçais que Damon eſt de vous bien traité.

ELIANTE.

ı traité? Quelle horrible & noire fauſſeté!
térêt qu'à Damon votre cœur prend lui-même;
ttire, je le vois, cette injuſtice extrême.

CLARICE.

La part qu'y prend mon cœur, Madame, eſt foible en ſoi;
Ma conduite le prouve & parle haut pour moi.
Quoique dans vos diſcours je me trouve mêlée,
Pour vous, plus que pour moi, vous m'en voyez troublée.

ELIANTE.

Ah! Madame, jamais je n'ai parlé de vous.

CLARICE.

Je ſçais juſqu'à quel point votre cœur eſt jaloux.

ELIANTE.

Pouvez-vous auſſi loin pouſſer la calomnie?

CLARICE.

J'ai de quoi le prouver.

ELIANTE.

Oh! Je vous en défie.

CLARICE.

Puiſque vous le prenez avec moi ſur ce ton,
Je tiens entre mes mains, un billet que Damon
Vous écrit.

ELIANTE.

Impoſture.

CLARICE.

Oh! La lettre eſt réelle,
Et prouve clairement votre ardeur mutuelle.
J'ai de plus un garant qui vous l'atteſtera.

ELIANTE.

Quel garant ?

LEANDRE *à part.*

Je frémis !

CLARICE.

C'eſt Monſieur que voilà.

LEANDRE *à part.*

Je ſuis pris, pour le coup.

ELIANTE *à Léandre.*

Quoi, vous avez l'audace...

LEANDRE.

Qui ? Moi ? Je ne dis rien.

ELIANTE.

Il faut parler en face.

CLARICE.

Oui, Monſieur, répondez nettement ſur ce point.

LEANDRE.

Permettez-moi....

ELIANTE.

Non, non ; vous n'échaperez point.

CLARICE.

C'eſt vous qui, de ſes feux m'avez appris l'hiſtoire.

LEANDRE *à part.*

(*à Clarice.*

Payons d'effronterie. Ah ! ménagez ſa gloire.

ELIANTE.

Vous dites qu'en ſecret Damon eſt mon amant?

LEANDRE.

Ce n'eſt pas votre faute, & le mal n'eſt pas grand.
Pouvez-vous empêcher qu'il ne vous trouve aimable?

ELIANTE.

Rien n'eſt plus faux.

CLARICE.

Monſieur eſt un témoin croyable,
Puiſqu'il ſert vos amours.

LEANDRE.

Ce n'eſt que comme ami.

CLARICE.

Parlez; il ne faut pas s'expliquer à demi.

LEANDRE.

Vous me diſpenſerez d'en dire davantage.

ELIANTE.

Oh! Vous m'éclaircirez ſur un fait qui m'outrage.

LEANDRE.

Mais que la choſe ſoit ou qu'elle ne ſoit pas,
Le ſoupçon fait toujours honneur à vos appas.

ELIANTE.

Non, il me fait plûtôt une mortelle injure.

CLARICE.

Ce n'eſt pas un ſoupçon, c'eſt une choſe ſûre.

ELIANTE.

prétens le détruire.

CLARICE.

Il faut le confirmer.

LEANDRE *à Clarice.*

(*à Eliante.*)

quoi bon l'eclaircir? Pourquoi vous allarmer?
ie belle, à vingt ans pour l'amour eſt formée,
n état eſt d'aimer autant que d'être aimée;
: ſoumettre un amant elle doit s'applaudir,
:ſt de n'en avoir point qu'elle auroit à rougir.

ELIANTE.

elle raiſon vous porte à forger cette hiſtoire?

LEANDRE.

lébrer vos amours, c'eſt chanter votre gloire.

SCENE XIV.

MARTON, ELIANTE, CLARICE, LEANDRE.

MARTON *à Clarice.*

A Marquiſe eſt déja dans le ſalon voiſin,
dame, & vous attend les cartes à la main.

ELIANTE.

Il faut auparavant que ce Monſieur s'explique.

CLARICE.

Sans doute.

LEANDRE.

Y ſongez-vous? Devant un domeſtique?

ELIANTE.

Non, non, je ne crains rien; mon cœur eſt innocent.

CLARICE.

Parlez, pour la punir.

LEANDRE.

Eh! La Marquiſe attend.

SCENE XV.

LEANDRE, CLARICE, ELIANTE

ELIANTE *à Léandre.*

DItes, avec Damon m'avez-vous jamais vûe?

CLARICE.

Plaiſante queſtion!

ELIANTE.

D'où vous ſuis je connue?

CLARICE.

Monſieur, je vous l'ai dit, eſt votre confident.

Et de vos billets doux, le porteur obligeant.

LEANDRE *à Clarice.*

C'eſt le premier qu'on m'a chargé de lui remettre.

ELIANTE.

Vous oſez ſoutenir...

LEANDRE.

Oh! C'eſt ſans vous commettre;
Vous prenez mal la choſe : elle eſt flateuſe au fonds.

ELIANTE.

Flateuſe? Quel diſcours!

LEANDRE.

De tout je vous réponds;
Mais craignez la Marquiſe; elle peut vous entendre;
Le venin de ſa langue eſt prompt à ſe répandre.
Vous ſçavez qu'elle donne à tout un mauvais tour,
Cette hiſtoire bientôt ſeroit celle du jour:
Vous devez toutes deux vous taire par prudence.

SCENE XVI.

LEANDRE, CLARICE, ELIANTE, MARTON.

MARTON.

MAdame, la Marquiſe eſt dans l'impatience,
Et murmure tout haut d'attendre ſi long-temps.

LEANDRE.

La Marquiſe a raiſon ; c'eſt ſe moquer des gens.

MARTON.

Meſdames, près de vous, ſi ſon inſtance eſt vaine,
De venir vous chercher elle prendra la peine.

LEANDRE.

Allez faire au plûtôt votre médiateur.
Je vous laiſſe.

CLARICE.

Arrêtez, il nous manque un acteur.

ELIANTE.

Je veux qu'il m'éclairciſſe.

CLARICE.

Après notre partie.

ELIANTE.

Il me tarde déja qu'elle ne ſoit finie.
Ah ! Que je vais ſouffrir !

CLARICE.

Que je vais m'ennuyer !

LEANDRE

Que je vais enrager !

MARTON.

Le voilà priſonnier.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

MARTON, LA FLEUR.

MARTON.

GRand & vif démêlé que Leandre a fait naître.
Et qui va devenir favorable à ton Maître.
Tu connois Eliante?

LA FLEUR.

Oui.

MARTON.

Madame, aujourdhui,
Lui reproche d'avoir un intrigue avec lui:
Eliante le nie & s'obſtine à confondre
Léandre qui l'a dit, & qui n'oſe répondre.
Ce débat, par l'attrait d'un quadrille attendu,
Sans être terminé, vient d'être ſuſpendu.
Notre homme cependant eſt gardé par ces Belles:

Il perd tout ſon argent, qui pis eſt, avec elles.
Cette perte pour lui me fait mal augurer.
Déja le dernier tour eſt tout prêt d'expirer.
A leur nouvelle inſtance il va ſe voir en bute,
Et je ne ſçai comment finira la diſpute.

LA FLEUR.

Il mérite ſa peine, & je m'en réjouis;
Dans les piéges qu'il tend, puiſſe-t'il être pris!

MARTON.

Ils tournent contre lui, grace à ſon ſtratagême.
Ma Maîtreſſe eſt jalouſe, *ergo*, ma Maîtreſſe aime.
Pour la mieux enchaîner, il faut dans ſon erreur,
Que ton Maître nouriſſe & confirme ſon cœur.

LA FLEUR.

A ſuivre ce conſeil, il n'aura pas de peine,
Puiſqu'il eſt réſolu de prendre une autre chaîne,
Il dit qu'elle aime ailleurs, qu'il n'en peut plus douter,
Et que pour ſon repos il prétend l'imiter.

MARTON.

Il a tort maintenant de la croire volage.

LA FLEUR.

Mais il en a, dit-il, en main un témoignage
Qui porte l'évidence & la conviction;
Rien ne peut plus changer ſa réſolution.

MARTON.

C'eſt un piége nouveau qu'aura dreſſé Léandre.

Mais tant mieux pour Damon, qu'il s'y ſoit laiſſé prendre,
Aux regards de Clarice il n'en joûra que mieux.
Je n'ai garde vraiment, de déſiller ſes yeux.
Leur erreur mutuelle eſt un bonheur extrême,
Et fera plus pour lui que la vérité même.
Tout ce que je ſouhaite eſt de le voir ici.

LA FLEUR.

Tu ne languiras pas, Marton; car le voici.

SCENE II.

DAMON, MARTON, LA FLEUR.

DAMON *à Marton.*

DE ta Maîtreſſe enfin j'imite l'inconſtance.
Ce changement flateur me tranſporte d'avance.
Il fait tout mon eſpoir & mon unique ſoin:
Quel plaiſir pour mon cœur de l'en rendre témoin!

MARTON.

De quel objet ce cœur devient-il la conquête?

DAMON.

Mais l'embarras du choix eſt tout ce qui m'arrête.
Vingt Beautés, tour-à-tour, m'ont paſſé par l'eſprit;
Juſques à ce moment aucune ne me rit.
Mais toi-même, Marton, aide mon cœur, de grace,

A faire promptement ce choix qui m'embarraſſe.

MARTON.

Volontiers.

LA FLEUR.

Pour former ces nouvelles amours,
Je veux auſſi, Monſieur, vous prêter mon ſecours;
J'ai du goût, & connois des Dames qu'on reſpecte.

DAMON.

En venant de ta part leur vertu m'eſt ſuſpecte.

LA FLEUR.

Cydaliſe, Monſieur, plairoit-elle à vos yeux?

DAMON.

Je ne ſçaurois ſouffrir ſon dehors précieux.

LA FLEUR.

Et Lucinde? Elle eſt douce.

DAMON.

Oui, ſi douce & ſi bonne
Qu'elle n'a jamais pû déſeſperer perſonne.

MARTON.

Céliméne eſt bien faite.

DAMON.

Elle a trop de hauteur.

LA FLEUR.

Flore a de l'enjoûment.

DAMON.

Je hais ſon ris moqueur.

MARTON.

Choiſiſſez la Marquiſe, elle eſt vive & piquante.

DAMON.

Oui, mais elle eſt, Marton, railleuſe & médiſante.

LA FLEUR.

Iſabelle eſt jolie.

DAMON.

Elle a l'air trop Bourgeois.

MARTON.

Vous aimerez Daphné.

DAMON.

Son viſage eſt Gaulois.

LA FLEUR.

Et Mélite, Monſieur ?

DAMON.

Dans ſon air faux & mince
Je lui trouve un maintien d'Actrice de Province.

MARTON.

Hortenſe, ſon port noble eſt par-tout remarqué.

DAMON.

Elle a pour la Finance un penchant trop marqué.

MARTON.

Oh! Pour le coup, Monſieur, vous êtes difficile,
Je ne vois plus perſonne à la Cour, à la Ville.

LA FLEUR *à Marton.*

Il trouvera, peut-être, Eliante à ſon gré,

DAMON

Eliante?

LA FLEUR.

Oui, Monſieur,

DAMON.

Mais, tout conſidéré,
J'aime ſon air modeſte; elle eſt jeune, elle eſt belle.
Il eſt vrai que Clarice a plus de graces qu'elle.
Clarice, en ſa perſonne a le je ne ſçai quoi:
Mais ſon cœur eſt volage, elle eſt laide pour moi.
Je préfére Eliante, & lui donne la pomme;
Elle a tout ce qui doit fixer un honnête homme:
Il me tarde déja de lui faire ma cour.

MARTON.

Vous n'irez pas bien loin, l'Objet de votre amour
Eſt à deux pas.

DAMON.

Où donc?

MARTON.

Dans la chambre prochaine.

DAMON.

Tant mieux! déja vers elle un doux penchant m'entraîne.
Je veux, je veux, Marton, en ce moment flateur
Faire aux yeux de Clarice éclater mon ardeur.
Elle eſt fiére, orgueilleuſe; elle en ſera piquée:
Et le plaiſir de voir ſa vanité choquée,

Deviendra

Deviendra pour mes yeux un ſpectacle charmant ;
Je ne puis me venger d'elle plus noblement.

LA FLEUR.

J'applaudis votre idée, en bien elle me frappe.

MARTON.

Et je l'approuve auſſi... Mais Léandre s'échape.

SCENE III.

LEANDRE, DAMON, MARTON, LA FLEUR.

LEANDRE.

De peur d'être arrêté, hâtons-nous de ſortir.

DAMON.

Léandre, arrête donc.

LEANDRE.

Je n'ai pas le loiſir.

DAMON *l'arrêtant.*

Non, tu m'écouteras ; la choſe t'intéreſſe.

LEANDRE *voulant ſortir.*

Je ne ſçaurois, te dis-je, une affaire me preſſe.

MARTON.

Il ſeroit mieux ailleurs.

DAMON.

J'aurai fait en deux mots.
Sans craindre déſormais de troubler mon repos,
Tu peux aimer Clarice, & mon cœur y renonce.

LEANDRE.

Tu me l'as déja dit.

DAMON.

Et de plus, je t'annonce
Que je viens ſur le champ de faire un autre choix.

LEANDRE.

J'en ſuis vraiment charmé. Mais laiſſe-moi.

DAMON.

Je crois
Que quand tu le ſçauras il aura ton ſuffrage.
Apprens donc qu'Eliante eſt l'Objet qui m'engage.

LEANDRE *étonné.*

Eliante ?

DAMON.

Oui. Pourquoi parois-tu donc ſurpris?
Eliante eſt aimable.

LEANDRE.

Il eſt vrai: mais tu ris!

DAMON.

Non.

LEANDRE *à part.*

Ah! Marton l'a mis au fait de l'aventure.

DAMON.

J'en ſuis très-amoureux ; c'eſt moi qui te l'aſſure.

LEANDRE.

Je vois qu'on t'a parlé ; mais tu m'excuſeras.

DAMON.

Je ne puis t'excuſer de ne me croire pas.

LEANDRE.

Tu l'aimes ?

DAMON.

Oui, te dis-je ; & j'ai parlé ſans feinte.

LEANDRE *à part.*

Son air vrai me détrompe & diſſipe ma crainte.

(*haut.*)

Ton cœur, s'il eſt ainſi, ne pouvoit choiſir mieux
Ni pour toi, ni pour moi.

DAMON.

La Belle eſt en ces lieux ;
Et je cours de ce pas lui dire que je l'aime ;
Tu vas de mes tranſports être témoin toi-même.

LEANDRE.

Saiſis un meilleur tems pour déclarer ton feu ;
C'eſt chez elle qu'il faut faire un pareil aveu.

DAMON.

Apprens m'en la raiſon ?

LEANDRE.

Si tu veux me conduire,

Tout en chemin faiſant, je pourrai t'en inſtruire :
Je ne vais qu'à deux pas, Viens, ſuis-moi.

DAMON.

Je le veux.

SCENE IV.

MARTON *ſeule.*

IL fuit très-à-propos ; les voilà toutes deux.

SCENE V.

CLARICE, ELIANTE, MARTON.

ELIANTE.

OUi, Léandre confus prouve la calomnie,
Et ſa fuite, à vos yeux, déja me juſtifie.

CLARICE.

Ecoutez ; j'ai pouſſé la vivacité loin,
Et je devois plûtôt vous parler ſans témoin.
De notre démêlé ſa préſence eſt la cauſe,
Et, ſans lui, votre cœur m'eût déclaré la choſe.
Marton, éloignez-vous.

SCENE VI.

CLARICE, ELIANTE.

CLARICE.

JE suis seule à présent :
vouez pour Damon votre tendre penchant :
demande de vous ce trait de confiance,
vous pouvez compter sur un profond silence ;
otre propre intérêt vous y doit engager,
vous avez besoin de guide en ce danger.

ELIANTE.

n'avouerai jamais ce qui n'est pas, Clarice :
n atteste le Ciel, & veux qu'il m'en punisse,
je sens pour Damon le plus petit retour,
si jamais lui-même il m'a parlé d'amour.

CLARICE.

ais cette lettre enfin que je vous ai montrée,
l de vos feux secrets une preuve assurée.

ELIANTE.

n, jamais ce billet ne fut écrit pour moi.

CLARICE.

a isle Porteur lui-même...

ELIANTE.

Est de mauvaise foi :

Et Léandre a ſurpris votre eſprit trop crédule.

CLARICE.

Se peut-il qu'à ce point votre ame diſſimule ?
Quoi ! C'eſt peu d'employer l'appui d'un faux ſerment,
Vous démentez encore un écrit convaincant ?
Puiſqu'à mon amitié vous faites cette injure,
Je ne dois plus garder avec vous de meſure :
Je ſçaurai vous punir de votre déſaveu ;
Votre hiſtoire, Eliante, éclatera dans peu :
Vous affectez envain de la tenir ſecrette ;
Du Billet de Damon lecture ſera faite.

ELIANTE.

Un tel emportement part d'un eſprit jaloux.
Apprenez qu'il me fait bien moins de tort qu'à vous,
Et qu'il met en plein jour cette foibleſſe extrême
Dont votre cœur m'accuſe, & qu'il nourrit lui-même.
Si vos ſens n'étoient point livrés à cette ardeur,
Vous obſtineriez-vous, avec tant de chaleur,
A m'arracher l'aveu d'un amour que je nie ?
Et me noirciriez-vous, lorſque le ſang nous lie ?
Vous en croiriez plûtôt le ſerment que je fais ;
Et l'amitié, tout haut, prendroit mes intérêts.
Mais d'un aveugle amour vous n'êtes point maîtreſſe.
J'excuſe ; & qui plus eſt, je plains votre foibleſſe.
Pour détromper vos ſens, je n'épargnerai rien :
Votre repos l'exige encor plus que le mien.

Pour faire à vos regards briller mon innocence,
Je voudrois que Damon parût en ma préſence ;
Madame, vous verriez, par l'aveu de ſon cœur,
Quel outrage me fait votre jalouſe erreur.

SCENE VII.

DAMON, CLARICE, ELIANTE.

DAMON *dans le fond du Théâtre.*

NON, tes diſcours ſont vains; c'eſt devant l'infidéle
Que je veux déclarer ma tendreſſe nouvelle.

ELIANTE.

Il vient; je m'en rapporte à ſa déciſion.

CLARICE.

Votre amour eſt trop ſûr de ſa diſcrétion.

ELIANTE.

Venez m'aider, Monſieur, à détromper Clarice.
Du crime qu'on m'impute on vous fait le complice.
Si l'on bleſſe ma gloire, on attaque vos feux :
Déſabuſez ſon cœur pour l'honneur de tous deux.
Elle croit fermement, ſur la foi de Léandre,
Que nous ſommes liés par un commerce tendre.
A l'entendre parler, je reçois tous vos vœux ;

Vous êtes mon amant, & mon amant heureux.

DAMON.

Madame, ce diſcours, puiſqu'il faut vous le dire,
Eſt trop flateur pour moi, pour oſer le détruire;
La premiere partie eſt vraie exactement,
Et rien n'eſt plus certain que je ſuis votre amant.

CLARICE.

Le nierez-vous encor, quand lui même il l'avoue?

ELIANTE.

Je ne ſçais où j'en ſuis! Et ſans doute on me joue!
Pouvez-vous bien, Monſieur, dire que vous m'aimez?

DAMON.

Je puis le déclarer, puiſque vous me charmez:
Je mentirois, Madame, en diſant le contraire.

CLARICE.

Je lui ſçai gré, du moins, d'être franc & ſincere.

ELIANTE.

Un aveu ſi fatal me met au déſeſpoir!

DAMON *à Eliante.*

Quoi! L'amour le plus pur qu'un homme puiſſe avoir,
Doit-il être pour vous une ſi grande offenſe?

ELIANTE.

Oui: c'eſt un coup mortel dans cette circonſtance.
Vous confirmez par-là, ce qu'on m'oſe imputer,
Et ſecondez les coups qu'on tâche à me porter;
Grace à l'hiſtoire, enfin, que l'impoſture a faite,

L'aveu de votre amour fait croire ma défaite :
Et pour mes ennemis c'eſt une autorité.

DAMON.

Je vous aime : voilà l'exacte vérité :
Mais, que je ſois aimé, ce bruit eſt une fable ;
Je ſerois trop heureux, s'il étoit véritable !

CLARICE.

Les Amans fortunés parlent tous ſur ce ton,
Et l'on connoît aſſez leur modeſte jargon.

ELIANTE.

Pourquoi feindre pour moi cette flâme fatale ?
Vous ſçavez qu'il eſt faux que je ſois ſa rivale.
Voulez-vous m'affliger ? Depuis que je vous vois,
Vous me parlez d'amour pour la premiere fois :
Et vous prenez encor, Monſieur, pour me le dire,
Le tems, où cet aveu devient une Satire.

DAMON.

Je ne puis, en honneur, vous parler autrement.
Je vous aime, il eſt vrai, d'aujourd'hui ſeulement :
Mais, je le jure ici, c'eſt pour toute ma vie !

ELIANTE.

Voilà qui me confond !

CLARICE.

Et qui me juſtifie.

ELIANTE *à Damon.*

Faut-il que vous m'aimiez auſſi mal-à-propos ?

Haïſſez-moi plûtôt, Monſieur, pour mon repos.
Faut-il, pour l'obtenir, que je verſe des larmes ?

DAMON.

Ces pleurs, pour m'enflamer, ſont de nouvelles armes.

CLARICE.

Les pleurs ne ſont chez nous qu'un piége captieux :
Et l'on ſçait qu'à notre ordre ils coulent de nos yeux.

ELIANTE.

Prenez-vous du plaiſir à jouir de ma peine ?

DAMON.

Eſt-ce en attendriſſant, qu'on inſpire la haine ?

ELIANTE.

Il eſt temps de finir un jeu cruel pour moi :
Tous deux, pour un moment, ſoyez de bonne foi.

DAMON.

Madame, je le ſuis, je hais la perfidie.

CLARICE *à Eliante.*

C'eſt trop, vous-même ici jouer la comédie :
D'une fauſſe douleur dépouillez les dehors,
Et livrez-vous plûtôt à vos tendres tranſports.
Votre Amant vous adore, & tout haut le déclare.
Jouiſſez à longs traits d'un triomphe ſi rare :
Le plaiſir d'être aimée, eſt le plus grand de tous ;
On doit tout immoler à ce bonheur ſi doux.
Qu'importe de nos feux qu'on raconte l'hiſtoire ?
L'Amour fait ſon profit du déchet de la gloire ;

Cette perte eſt légere, il ſçait nous en payer,
Et quand il eſt heureux, il fait tout oublier !

ELIANTE.

Quoi ! C'eſt peu contre moi d'armer la calomnie,
Vous joignez à l'inſulte encore l'ironie ?
Mais des coups ſi groſſiers ne ſçauroient m'outrager.
Je vous mépriſe aſſez, pour ne pas me venger.
Je ne m'afflige plus : je reprens l'aſſûrance,
Et la tranquillité qu'inſpire l'innocence.
Je brave déſormais l'artifice impoſteur :
J'ai pour moi, ma vertu, ma conduite & mon cœur.
Mon ame, ſur le temps qui met tout en lumiere,
Du ſoin de l'éclairer ſe remet toute entiere.
Des traits calomnieux il me juſtifiera ;
Sur leurs propres auteurs il les rejettera,
Et fera voir à tous que leur main prompte à nuire,
Peut noircir la Sageſſe, & jamais la détruire.
Adieu.

SCENE VIII.

DAMON CLARICE.

CLARICE.

CE vain diſcours ne ſçauroit m'impoſer.

DAMON.

D'un crime imaginaire oſez-vous l'accuſer ?
La vérité m'oblige à prendre ſa défenſe.

CLARICE.

Vous êtes ſon Amant.

DAMON.

Grace à votre inconſtance.

CLARICE.

Peut-elle être innocente, après un tel aveu ?

DAMON.

Eliante n'eſt pas coupable de mon feu ;
Elle en eſt la victime, & non pas la complice.
Je dois à ſa vertu rendre cette juſtice.
Vous lui faites, Madame, un outrage mortel,
Et mon cœur qui l'adore eſt lui ſeul criminel.

CLARICE.

Epargnez-vous les frais de cette apologie.
Votre bouche, Monſieur, envain la juſtifie ;
J'en crois mieux votre main, & ſes traits ſont plus vrais ;
Ils dépoſent contre-elle, & lui font ſon procès.

DAMON.

A cette énigme-là je ne ſçaurois répondre.

CLARICE.

J'ai de quoi l'éclaircir, & de quoi vous confondre :
La lettre...

DAMON.

A cet écrit ma main n'a point de part ;
Elle eſt ſans artifice, & mon cœur eſt ſans fard.

CLARICE.

Vous ſeul, êtes l'auteur d'une lettre ſi tendre.

DAMON.

Il n'appartient qu'à vous d'en écrire à Léandre.

CLARICE.

Ne nous écartons point : point de digreſſion :
Attachons-nous au point dont il eſt queſtion.
Il s'agit d'un billet où votre ame enchantée
Etale ſes tranſports ; j'y ſuis même citée :
Mais paſſons : vous rendez, à cet objet ſi doux ;
Graces fort tendrement de ſes bontés pour vous.

DAMON.

Oh ! Lettre chimérique.

CLARICE.

Elle eſt vraiment réelle :
Et pour vous le prouver, liſez, cœur infidéle.

DAMON *à part, après avoir lû.*

O Ciel ! C'eſt le billet que Léandre, en ces lieux,
M'a fait tracer tantôt pour ce Duc amoureux.

CLARICE *à part.*

L'Ingrat eſt convaincu, ſa ſurpriſe l'annonce !

DAMON *à part.*

Mais n'en témoignons rien.

CLARICE.

Quelle eſt votre réponſe
A ce Poulet charmant ?

DAMON *lui donnant un autre billet.*

Madame, la voilà :
Connoiſſez-vous la main d'où part ce billet-là ?
Vous n'auriez jamais crû ma replique ſi proche.

CLARICE *après avoir lû.*

Perfide ! Il vous ſied bien de m'en faire un reproche ;
Quand cet écrit fait voir l'excès de mon amour.

DAMON.

Il eſt vrai, votre flâme y brille en tout ſon jour.

CLARICE.

Oui ; mais c'eſt, par malheur, c'eſt pour une ame ingrate,
Et pour un cœur ſans foi, que cette ardeur éclate.

DAMON.

Il vous a déja fait une infidélité ?
Mais je ne vous plains pas, vous l'avez mérité :
Vous êtes, après tout, du même caractére ;
Léandre eſt inconſtant, & vous êtes légére.

CLARICE.

Pourquoi nommer Léandre ? Il n'a que faire-là :
Votre mauvaiſe foi ſe dévoile en cela.

DAMON.

Qui ? Moi ! J'accuſe juſte : il a votre tendreſſe ;
Madame ; & c'eſt à lui que le billet s'adreſſe.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit?

DAMON.

C'eſt lui-même; & ſa main
Me l'a remis tantôt: comme un garant certain
De ſa bonne fortune & de votre inconſtance.

CLARICE.

Se peut-il que Léandre ait eu cette impudence?
Quand la lettre eſt pour vous, quand j'ai chargé Marton
Moi-même ce matin de vous l'envoyer.

DAMON.

Bon!

CLARICE.

Vous ne me croyez pas? Mais je veux vous convaincre:
Un doute ſi frivole eſt trop facile à vaincre,
Marton?

SCENE IX.

CLARICE, DAMON, MARTON.

MARTON.

QUe veut Madame?

CLARICE.

Approchez au plûtôt:
Ne vous ai-je pas dit de remettre tantôt

Ce billet à Monſieur.

MARTON *à part.*

Je demeure confuſe.

(*haut.*)

Il eſt vrai ; mais...

CLARICE.

Eh bien !

MARTON.

Je vous demande excuſe :

Par un malheur fatal je ne l'ai pas rendu.

CLARICE.

Qu'en avez-vous donc fait ?

MARTON.

Ma foi, je l'ai perdu.

CLARICE.

Comment, perdu ?

DAMON.

La Lettre eſt pourtant arrivée

Juſqu'aux mains de Léandre.

MARTON.

Il faut qu'il l'ait trouvée.

DAMON.

Il dit qu'il l'a reçûe.

MARTON.

Ah ! Quelle fauſſeté !

Pour vous brouiller enſemble, il s'en eſt donc vanté ?

Marton

arton eſt du contraire un témoin véritable,
t ce n'eſt qu'au haſard qu'il en eſt redevable :
ôme il eſt ſans adreſſe, il l'aura ſuppoſé :
ans ce menſonge heureux tout l'a favoriſé.

CLARICE.

'eſt la faute, Marton, de votre négligence.
(*à Damon*)
n rapport cependant fait voir mon innocence.

DAMON.

n'eſt pas ſuffiſant dans cette occaſion ;
ur croire, j'ai beſoin d'une conviction :
faut qu'abſolument Léandre me la donne.

CLARICE.

vous la donnera, je vous le cautionne :
ais cet autre Billet, comment votre art ſubtil,
mes yeux maintenant, le juſtifiera-t'il ?
ſpondez, irez-vous contre votre écriture ?
rez-vous un ſerment ?

DAMON.

Non, je ſerois parjure.

CLARICE.

h ! D'infidélité vous voilà convaincu ;
us aimez Eliante.

DAMON.

Il eſt vrai, je l'ai dû.
n mépris ſi marqué, vos égards pour Léandre ;

M'ont forcé, malgré moi....

CLARICE.

D'écrire ce billet?

DAMON.

Sans être criminel, Madame, je l'ai fait.
Sçachez....

CLARICE.

Je ne veux pas en sçavoir davantage;
Vous êtes un ingrat, vous êtes un volage.

DAMON.

Je suis prêt, sur ce point, à me justifier.

CLARICE.

Non, les raisons qu'ici vous voulez employer,
Ne sont que pour sauver l'honneur de ma Rivale.

DAMON.

Je prétens vous tirer d'une erreur si fatale.

MARTON *bas à Damon.*

Son amour est nourri, Monsieur, par cette erreur;
Vous risquez de l'éteindre, en détrompant son cœur;
Je la connois.

DAMON *à Clarice.*

La Lettre enfin...

CLARICE.

Est convaincante;
L'Amour vous l'a dictée en faveur d'Eliante;
Mes yeux ont-ils besoin de plus grande clarté?

Ma Rivale l'emporte ; & pour ma vanité,
C'eſt un affront ſanglant qu'aucun autre n'approche :
Son triomphe eſt pour moi le plus cruel reproche ;
Il livre mes attraits à des mépris certains ;
Je lui dois arracher la victoire des mains.

DAMON.

Si vous voulez m'entendre, il vous ſera facile...

CLARICE.

Il n'eſt plus queſtion d'un diſcours inutile.
Pour m'appaiſer, Monſieur, & pour tout réparer,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen que je vais déclarer ;
C'eſt de ſacrifier Eliante à ma flâme ;
Rompez, & ſans retour, avec elle.

DAMON.

Madame...

CLARICE.

Je l'exige ; & je fais le ſerment le plus fort
Que ma main ſur le champ va payer cet effort.
Je franchis, pour l'honneur de ma fierté bleſſée,
Un pas où l'amour ſeul ne m'eût jamais forcée.

DAMON *lui prenant la main.*

Ce prix eſt trop charmant pour ne pas l'accepter ;
Des bienfaits de l'Orgueil l'Amour va profiter :
D'Eliante, mon cœur vous fait le ſacrifice,
Et promet hautement de n'aimer que Clarice.
Daignez tout oublier en faveur d'un Epoux.

CLARICE.

Mo-même je m'oublie en un moment ſi doux.

MARTON *à Damon,*

Vous triomphez enfin, & l'Amour eſt le Maître.

SCENE X.

LEANDRE, CLARICE, MARTON, DAMON.

LEANDRE.

ELiante eſt partie, & je puis reparoître.

CLARICE.

Ah ! Léandre, je ſuis dans le raviſſement !
Vous êtes mon ami, faites-moi compliment.
J'ai vaincu ma Rivale, & n'en ſuis plus jalouſe ;
Il me la ſacrifie enfin, & je l'épouſe.
C'eſt pour triompher d'elle, & pour l'humilier,
Que je me détermine à me remarier :
L'amour propre offenſé, rend ce nœud néceſſaire.

LEANDRE.

Ah ! Madame, arrêtez. O Ciel ! Qu'allez-vous faire ?
Si par un trait d'orgueil vous épouſez Damon ;
Vous en êtes la dupe.

CLARICE.

Eh ! Par quelle raiſon ?

LEANDRE.

Puiſqu'il faut, malgré moi, que je vous déſabuſe;
L'intrigue d'Eliante eſt un fruit de ma ruſe.

CLARICE.

Comment! Elle ſeroit de votre invention?

LEANDRE.

Oui, c'eſt à moi qu'il a cette obligation.

CLARICE.

Mais le billet, Monſieur, que vous m'avez fait lire?

LEANDRE.

Pour un Duc ſuppoſé, Damon a cru l'écrire,
Et je l'ai, par adreſſe, arraché de ſes mains,
Pour fonder mon Roman.

MARTON.

Le tour eſt des plus fins.

CLARICE.

Votre art fait mon bonheur, je vous en remercie:
De mes vrais ſentimens il m'a ſeul éclaircie;
Et fixant mon eſprit, pour la premiere fois,
Vers l'Amant le plus digne a fait pancher mon choix:
Si je me retractois, je ſerois ſans excuſe,
Ma raiſon affermit ce qu'a fait votre ruſe.

DAMON.

Non, je ne puis aſſez, mon cher, en ces momens,
T'exprimer mes tranſports & mes remercimens.
Des mains de mon Rival je tiens l'objet que j'aime,

Et, qui plus eſt, il m'a juſtifié lui-même.

MARTON *à Léandre.*

Pour avoir dans vos feux un ſuccès achevé,
Rendez-moi le billet que vous avez trouvé.

CLARICE.

Le ſeul regret que j'ai, dans le ſort qui m'enchante,
C'eſt d'avoir attaqué la gloire d'Eliante.
Léandre eſt à l'excès criminel en ce point,
Et c'eſt ce que mon cœur ne lui pardonne point.

DAMON.

De ce crime aujourd'hui, mon bonheur le châtie,
Et tout haut d'Eliante, il fait l'apologie.

SCENE XI.

LEANDRE, CLARICE, MARTON, DAMON, ARLEQUIN, LA FLEUR.

ARLEQUIN *à Léandre.*

VOilà les Violons que vous avez mandés, Monſieur.

CLARICE *à Damon.*

A quel propos les a-t'il commandés?

DAMON.

Il a fait contre moi le pari d'une Fête,

Qu'avant la fin du jour vous feriez ſa conquête ;
Mais la forme n'a pas prévalu ſur le fonds,
Et c'eſt lui qui, pour moi, paîra les Violons.

MARTON.

A danſer de bon cœur, oh, pour moi je m'aprête.

CLARICE *à Léandre.*

Vous nous donnez le Bal ! Mais rien n'eſt plus honnête.

LEANDRE.

Il n'eſt point de replique à de tels incidens,
Et l'Amour, par Arrêt, me condamne aux dépens.

SCENE DERNIERE.

MARTON, ARLEQUIN, LA FLEUR.

MARTON.

Approchez tous les deux.

LA FLEUR.

Ah ! Le cœur me palpite,
Et je crains d'être exclu par mon trop de mérite.

ARLEQUIN.

Moi, je crains d'être heureux, c'eſt ce qui me retient.

MARTON.

Il eſt tems de choiſir l'Epoux qui me convient,
Et la choſe peſée avec un ſoin extrême,

Au ſeul poids du bon ſens, auteur de mon ſiſtême,
C'eſt la Fleur dont je dois récompenſer les ſoins:
Le plus ſot eſt celui qui croit l'être le moins.

LA FLEUR.

Prétexte pour m'avoir, & j'entens l'Ironie.

ARLEQUIN.

Ma gloire eſt ſatisfaite, & ma crainte eſt bannie.

DIVERTISSEMENT.

(*On danſe*)

VAUDEVILLE

Etre aſſuré de ſa gageure;
Fait voir un homme ſans droiture;
Ne l'être pas, un étourdi:
La raiſon blâme cet uſage,
Imitons l'exemple du ſage,
Il ne fait jamais de pari.

Damon, vous ne ſçauriez me plaire;
Je gage, dit-il, le contraire:
A l'inſtant un bras eſt ſaiſi:
Il baiſe la main d'Iſabelle;

Finiſſez donc, je ſens, dit-elle ;
Que je vais perdre le pari.

Liſidor aimé de ſa femme,
Voulut gager contre Pirame
Qu'il n'en ſeroit jamais trahi :
Pirame voit, preſſe la belle,
Trois jours la rendent infidelle ;
Ne faiſons jamais de pari.

Orgon, vieux Tuteur de Lucile ;
Tout prêt d'épouſer ſa pupile,
Veut gager qu'il en eſt chéri :
Monſieur, dit la fillette franche ;
Tirant le barbon par la manche,
Vous allez perdre le pari.

Gage qué jé bous attendriſſe,
Diſoit un Gaſcon à Clarice.
Combien ? Millé francs qué boici.
Va : ſur table les cent piſtoles.
Le fat n'avoit pas deux oboles ;
Jugez s'il ſoutint le pari.

ARLEQUIN.

Je ſuis dans une juſte allarme ;

Si ma crainte ne vous désarme,
Je vais perdre en ce moment-ci,
Messieurs, j'ai gagé qu'à l'ouvrage
Vous donneriez votre suffrage ;
Faites-moi gagner le pari.

FIN.

LES
TALENS
A LA MODE,
COMÉDIE

De Monſieur DE BOISSY.

préſentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 17 Septembre 1739.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

ez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LES TALENS
A LA MODE.
COMÉDIE.

ACTEURS.

GERONTE, partiſan de la vieille Muſique.

ISABELLE, }
LUCINDE, } Filles de Géronte.
MELANIE, }

LEANDRE qui aime, & réunit tous les talens.

L'EPINE, valet de Léandre.

LISETTE.

La Scéne eſt dans la maiſon de Géronte.

LES TALENS A LA MODE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LUCINDE.

LUCINDE.

J'Attens de vous, ma ſœur, un grand ſervice.
Vous poſſedez le don charmant
De faire des vers aiſément.
J'ai recours à votre art propice.

ISABELLE.

C'eſt-à-dire qu'en ce moment,
Livrée à la fureur du chant,

Vous me demandez des paroles
Pous les mettre en muſique,

LUCINDE.

Oui, ſervez mon talent.

ISABELLE.

Les voulez-vous ſérieuſes ou folles?
Expliquez-moi votre goût nettement.

LUCINDE.

Je ne les veux ni triſtes ni bouffonnes.

ISABELLE.

Tendres?

LUCINDE.

Non, non, galantes ſans fadeur;
Et qui plus eſt, je les veux bonnes.

ISABELLE.

Mais je n'en fais jamais d'autres, ma ſœur,
Perſonne ne me le conteſte.

LUCINDE.

Votre diſcours eſt tout-à-fait modeſte.

ISABELLE.

Songez vous-même à faire de bons airs.

LUCINDE.

Ils ne gâteront pas vos vers.

ISABELLE.

En bonne opinion on voit que chaque art brille.
Eſt-ce un air ſimplement que vous me demandez?

LUCINDE.

Non, en forme de cantatille
Faites un dialogue.

ISABELLE.

Entre qui ? Répondez.

LUCINDE.

Mais entre Daphnis & Silvie.

ISABELLE.

Quel ſera le ſujet d'un pareil entretien ?

LUCINDE.

Mais un dont j'ai la tête encore toute remplie,
Et qui doit exercer votre art comme le mien.
Ce ſont les jeux, dont la magnificence
Vient d'étonner & d'amuſer la France.

ISABELLE.

Oui, le feu ſurprenant qui vient d'être tiré,
Eſt digne d'être célébré.
J'approuve votre idée, elle ſera remplie.
Je ſens que cette image échauffe mon génie.

LUCINDE.

Que par le chant tous vos vers ſoient coupés,
Et ſoient féconds en arietes.

ISABELLE.

Et que vos airs moins eſcarpés,
Soient de nos ſentimens les images parfaites ;
Qu'ils ſoient agréables, touchans.

SCENE II.

ISABELLE, LUCINDE, MELANIE.

MELANIE.

ET qu'ils ſoient ſur tout bien danſans,
Point de récitatif, il aſſomme, il ennuie.
Le plus beau ne vaut pas un ſimple rigaudon.
Vive les airs de violon !
Tout Paris, comme moi, les aime à la folie.

ISABELLE.

Comme la danſe eſt ſes amours,
Elle voudroit que l'on dansât toujours.

MELANIE.

Oui, le chant langoureux me fait mal à la tête.
Je voudrois qu'on ôtât les ſcénes tout-à-fait.
Il ſuffiroit d'un ſeul couplet
Pour bien amener chaque fête,
Et faire briller le balet.

ISABELLE.

Ma petite ſœur Mélanie,
Vous moquez-vous ? Sur ce pié-là
L'on feroit donc des opéra,

Sans conduite, ſans art, ſans eſprit, ſans génie?

MELANIE.

Ma grande ſœur, quelle manie!
On les fait tels malgré cela.

LUCINDE.

Que deviendra donc l'harmonie?

MELANIE.

Je vous permets, à la rigueur,
Trois arietes, un grand chœur,
Avec deux airs de ſimphonie.

LUCINDE.

Ah! Grand-merci de la faveur.

MELANIE.

Vous mettrez tout le reſte en danſes expreſſives,
En pas nouveaux, & des plus fins,
En muſettes, tendres, naïves,
En ſourdines, en tambourins,
En contredanſes des plus vives,
Et le ſuccès ſera des plus certains.

ISABELLE.

Pour régle ſûre, & pour parfait modéle,
Chacun toujours donne ſon goût.
Qui veut bien réuſſir, y met un peu de tout.

LUCINDE.

C'eſt ce que je ferai. J'ai là dans ma cervelle,
Le plan d'un balet fort joli.

Il ſera dans un goût de muſique nouvelle.

SCENE III.

ISABELLE, LUCINDE, GERONTE, MELANIE.

GERONTE.

MOi, je prétens qu'il ſoit dans le goût de Lully,
Entendez-vous, Mademoiſelle ?

LUCINDE.

Mon pere, j'ai pour vous un reſpect infini ;
Mais le vieux goût me déſeſpere ;
Et tout l'effort que je puis faire,
Eſt de donner pour vous un morceau dans l'uni.

GERONTE.

Qu'eſt-ce à dire, un morceau ? Je veux être obéi.
J'entens que vous ſuiviez le ton de la nature.
La muſique du temps me met à la torture,
Juſqu'à me rendre convulſif.
Je vous défens un chant dont la raiſon murmure,
Qui ne dit rien au cœur, ou qui le défigure.
Je veux du bon, du vieux récitatif,
Qui, par ſa mélodie égale, mais touchante,

Lentement m'attendriſſe, & par degré m'enchante.

LUCINDE.

C'eſt une pſalmodie, un vrai ſoporatif!

MELANIE.

Lorſque j'entens chanter ſur un ton ſi plaintif,
Pour moi, je crois danſer une courante.

GERONTE.

Oſez-vous bien tenir, petite impertinente,
Un diſcours ſi peu circonſpect?
Parlez, avec plus de reſpect,
D'une danſe auguſte & décente
Que votre grand'mere danſoit
D'une façon qui raviſſoit.
Imitez-la plûtôt.

MELANIE.

Moi? Je ſerois la ſeule;
Et tout Paris de moi riroit certainement,
Si je danſois ainſi que mon ayeule.

GERONTE.

Mais tout Paris auroit grand tort vraiment:
Du vieux temps il a beau médire,
On danſoit autrefois, & l'on ſaute à préſent.

MELANIE.

Vous me permettrez de vous dire
Qu'à peine ſavoit-on jadis former ſes pas.
On marchoit, on couroit; mais on ne danſoit pas.

Ce n'eſt que de nos jours qu'on a cette ſcience,
Et qu'un prodige au milieu de la France
A porté ce talent à ſon point le plus haut.
C'eſt le vrai ſiécle de la danſe.

GERONTE.

C'eſt celui de l'extravagance.
Cette perfection devient même un défaut.
Des femmes, ſans garder la moindre bienſéance,
Avec des hommes font aſſaut
D'entrechat & de bond, de gambade & de ſaut.
O ſiécle! O temps! O mœurs! Quelle indécence!

MELANIE.

C'eſt où de ce grand art conſiſte l'excellence.

GERONTE.

Gardez-vous bien d'en imiter le fin,
Je vous en fais une expreſſe défenſe.

MELANIE.

Mon pere, quel ordre inhumain!

GERONTE.

Aux nouveaux pas je déclare la guerre.
Le beau ſexe eſt formé pour danſer terre à terre.

MELANIE.

A ſauter à vingt ans on a le cœur enclin.

GERONTE.

Danſez le menuet, mais point de tambourin.

MELANIE.

lais, mon pere, ſachez...

GERONTE.

Mais apprenez, ma fille,
Qu'on n'a jamais ſauté dans ma famille.

ISABELLE.

n peut élégamment & décemment ſauter.
'ailleurs, Monſieur, à ne point vous flatter,
On n'aime plus la danſe unie.
La danſe haute eſt la danſe du jour.
lle gagne à la ville, elle prend à la cour.

GERONTE.

lle gagne, elle prend, danſe du jour; j'enrage.
Tout devient neuf pour moi, juſqu'au langage.
e tant de changemens je demeure ſurpris.
ne connois plus rien à la langue, à l'uſage,
Aux mœurs, au goût, au ton de mon pays.
J'y redeviens écolier à mon âge,
je ſerai bientôt étranger dans Paris.

ISABELLE.

A mon tour, je ſuis étonnée.
Mon pere, vous aimez l'eſprit;
otre ame cependant ſemble être conſternée,
Quand notre langue s'enrichit.

GERONTE.

Cette richeſſe l'appauvrit.

Le jargon uſurpe ſa place.
Je vois, pour comble de diſgrace,
Je vois mon ſang, que l'exemple ſéduit,
Suivre du mauvais goût la dangereuſe trace.
Non, non, il ne ſera pas dit,
Que chacune de vous, dans le bel art qu'elle aime,
Se laiſſant entraîner aux torrens des abus,
Donne dans les appas que la nouveauté ſéme,
Ni que vos dons naiſſans ſoient ternis ou perdus.
De quelque injuſte nom qu'un ſot orgueil les nomme,
J'eſtime & chéris les talens;
Et quoique je ſois gentilhomme,
J'aime à les voir briller dans mes enfans.
Mais dans leur pureté je veux qu'ils les conſervent,
Tels qu'ils étoient du temps de nos ayeux.
Les talens mal conduits nuiſent plus qu'ils ne ſervent.
C'eſt pourquoi j'ai tourné les yeux
Vers trois époux, dignes ſur tous les autres,
Par leurs clartés pour diriger les vôtres,
Et d'entretenir ſains toujours dans ma maiſon,
L'Eſprit, la Danſe & la Muſique,
Au fort de la contagion,
Qui s'étend malgré la critique.

ISABELLE.

Mon pere, de ſes droits mon eſprit eſt jaloux,
Et de briller, ſans aide, a la délicateſſe.

LUCINDE.

Des frais d'un mari, pour moi, diſpenſez-vous.
/men gâte la voix, & tout maître me bleſſe.

GERONTE.

i filles, les talens ont des charmes plus doux;
ınd ils ſont cultivés par la main d'un époux.

MELANIE.

Meſſieurs, la plûpart ont tant de maladreſſe!

GERONTE.

ınd vous les connoîtrez vous changerez de ton.
pris ſoin à vos goûts d'aſſortir leur perſonne.
dans ces divers choix conſulté la raiſon,
chacune aimera l'époux que je lui donne.
elle, pour vous j'ai fait choix d'un tréſor,
D'un Auteur d'un mérite rare,
i ſemble fait exprès pour modérer l'eſſor
votre eſprit trop jeune, & que la mode égare.
langage moderne il eſt ennemi né;
par cette raiſon je vous l'ai deſtiné.
ı goût vous guérira, quand vous ſerez ſa femme,
De la fureur de l'épigramme;
Proſcrira le jargon maudit,
vous montrera l'art d'écrire ſans eſprit.

ISABELLE.

ır apprendre cet art il ne faut point de maître,
Malgré ſoi l'on y réuſſit,

Sans compter que Paris tous les ans nous fournit
Des modéles nouveaux qui ne penſent pas l'être.

GERONTE *à Lucinde.*

J'ai pour vous un mari dont vous me ſaurez gré.
C'eſt un homme de poids, amateur éclairé
De la muſique de nos peres.
Il vous raménera par ſes conſeils ſincéres
Au ſein de la nature & du goût épuré.

LUCINDE.

Un partiſan de la vieille muſique,
Monſieur, n'aura jamais ma foi.
Son goût avec le mien eſt trop antipathique.

GERONTE.

Tu t'en trouveras bien, va, Lucinde, crois-moi.
(*à Melanie.*)
Je vous deſtine, à vous, un militaire,
Et qui poſſéde vos talens.
C'eſt l'homme, ſans que j'exagere,
Qui danſoit le mieux de mon temps.

MELANIE.

Ah! C'eſt une raiſon, mon pere,
Pour qu'il danſe mal aujourd'hui.

GERONTE.

Il étoit du Balet du Roi, choſe aſſurée,
En ſix cent quatre vingt, il danſoit une entrée.
Perſonne, il m'en ſouvient, n'y brilla plus que lui.

Il ſeroit encor très-ingambe,
S'il n'avoit pas perdu par malheur une jambe
A la priſe de Lérida.

MELANIE.

Je ſerois bien pourvûe avec ce mari-là,
Moi, qui ſaute toujours ! C'eſt une raillerie.

GERONTE.

C'eſt pour calmer l'excès de cette frénéſie.
Comme à fond de la danſe, il ſait la théorie,
Il vous fera danſer comme Balon, Pécour.

MELANIE.

La danſe de la vieille cour.
Peut-on ſavoir ſon nom ?

GERONTE.

Ma fille, c'eſt Nicandre.

MELANIE.

Mon pere, il eſt bien laid.

GERONTE.

Le mérite eſt ſon lot.

LUCINDE.

Comment appellez-vous le mien ?

GERONTE.

Mais, Périandre.

LUCINDE.

Mon pere, il eſt bien vieux.

ISABELLE.

Votre troiſiéme gendre !

GERONTE.

Damis.

ISABELLE.

Mon pere, il eſt bien ſot.

GERONTE.

Oh ! Que de diſcours inutiles !
Il eſt bien ſot ! Il eſt bien vieux !
Il eſt bien laid ! Vous êtes difficiles.
Repoſez-vous ſur moi, je fais tout pour le mieux ;
Et je ne veux point de replique.
Je vous laiſſe, & je vais au Caffé de ce pas ;
Défendre le parti de la bonne muſique,
Contre les novateurs, gens amis du fracas ;
Qui, l'attaquant par ignorance,
Veulent définir ſon eſſence,
Et qui ne la connoiſſent pas.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

LUCINDE, ISABELLE, MELANIE.

ISABELLE.

Mes ſens ſont révoltés contre ce mariage.

LUCINDE.

Mon pere ſe moque de nous,
De vouloir nous forcer à prendre pour époux
Trois hommes qui ſont de ſon âge,
Et qu'il nous donne encor pour combattre nos goûts !

MELANIE.

Ah ! Fuſſent-ils jeunes, aimables,
Dès qu'à nos ſentimens leur cœur s'oppoſeroit,
Ce trait ſeul les enlaidiroit,
Et les rendroit déſagréables.

SCENE V.

LUCINDE, MELANIE, ISABELLE, L'EPINE.

L'EPINE *à part.*

Sans doute, voilà les trois ſœurs.

Je ne les connois pas. Je ne ſai comment rendre
Ces trois billets. Je crains de me méprendre.
(*Il lit le deſſus d'un des billets.*)
A Melanie.

ISABELLE.

Il faut le rapport des humeurs.

L'EPINE *à part.*

Celle qui parle eſt, je crois, Mélanie.

LUCINDE.

Pour le coup, j'ai perdu l'envie
De chanter ut, ſol, re, mi, fa.

L'EPINE *regardant Lucinde.*

Plus je regarde celle-là,
Et plus il me paroît qu'elle a l'air d'Iſabelle.

LUCINDE *à part.*

Ce valet inconnu viendroit-il de la part
Du jeune homme qui m'a trouvé la voix ſi belle ?

L'EPINE *bas à Lucinde, la tirant à l'écart.*

Pardon, rien qu'un mot à l'écart.
N'eſt-ce pas vous, Mademoiſelle,
Qu'on appelle Iſabelle ?

LUCINDE.

Non.
Je me nomme Lucinde.

L'EPINE.

Un moment, pour raiſon.

(*Il ſe détourne, & lit le deſſus d'un autre billet.*)

A Lucinde. Prenez cette lettre en ſecret.

MELANIE.

De danſer maintenant je n'ai plus le courage.

ISABELLE.

Ni moi de rimer un couplet.

L'EPINE *à Mélanie, à part.*

Mademoiſelle eſt, je le gage,
La charmante Iſabelle ; oui, c'eſt vous en effet.

MELANIE.

Non, je ſuis Mélanie.

L'EPINE *à part.*

Ah ! ventrebleu, j'enrage.

(*bas à Mélanie.*)

Daignez recevoir ce billet.

(*Dans le temps qu'il donne pardevant une lettre à Mélanie, il en préſente une autre, par derriere, à Iſabelle, qui la reçoit.*)

(*à part.*)

Je reſpire à la fin. Chacune a ſon poulet.

MELANIE *bas.*

Voyons ce qu'il m'écrit.

LUCINDE.

Sachons ce qu'il me mande.

ISABELLE.

Inſtruiſons-nous à part de ce qu'il me demande.

(*Chacune s'éloigne pour lire à l'écart, & n'être point apperçue des autres.*)

ISABELLE *lit.*

Ce matin, à onze heures préciſes, j'irai verſifier avec vous. LEANDRE.

(*après avoir lû.*)

Ne nous éloignons point, l'heure approche déja.

(*elle ſort.*)

SCENE VI.

LUCINDE, MELANIE, L'EPINE.

LUCINDE *lit.*

Attendez-moi ſur les trois heures, je me rendrai chez vous, pour chanter enſemble un Duo.

(*à part.*) LEANDRE.

Le temps va me durer juſqu'à ce moment-là.

SCENE VII.

MELANIE, L'EPINE.

MELANIE *lit.*

Cinq heures ſans faute, comptez ſur moi. J'irai vous donner une leçon d'entrechats.

LEANDRE.

(*Après avoir lû.*)
Ce mot réveille en moi la fureur de la danſe ;
Et je m'en vais l'attendre avec impatience.

SCENE VIII.

L'EPINE *ſeul.*

UN autre eût échoué dans un pareil emploi.
Ah ! Quand on a de l'eſprit comme moi,
On ſe tire toujours d'affaire.
Dans ſes projets mon maître eſt heureux ſur ma foi
D'avoir fait choix d'un ſi bon émiſſaire.
Il a beſoin... mais je le voi.

SCENE IX.

LEANDRE, L'EPINE.

LEANDRE.

PArle, à chacune as-tu remis ma lettre ?

L'EPINE.

Oui, par l'effet d'un fortuné hazard,
Ou bien plûtôt par un coup de mon art,
Comme vous ſouhaitiez, je viens de tout remettre.

LEANDRE.

N'as-tu point fait de *qui pro quò* ?
Ne me déguiſe rien ; je tremble.

L'EPINE.

Non, quoiqu'elles fuſſent enſemble,
Chaque ſœur a reçû la ſienne *inçognitò*.
Mais daignez, s'il vous plaît, m'éclaircir ſur un doute ?
Prétendez-vous, Monſieur, les aimer en *trio* ?

LEANDRE.

Je ne ſai.

L'EPINE.

Comment ?

LEANDRE.

Ecoute.
Je viens les voir ici pour la premiere fois.
Je veux les mieux connoître avant de faire un choix ;
Me fixer eſt d'ailleurs un pas que je redoute.
Mon cœur eſt indécis, & mon eſprit les goûte
Egalement toutes les trois.
Une certaine ſimpathie,
Que font naître chez moi leurs charmes différens,
Entr'elles tient mon ame, & mes deſirs errans.
Je veux, & j'ai de quoi ſoutenir la partie.
Comme je réunis en moi tous leurs talens,
Je ſai les amuſer toutes en même temps.
Je me retourne & me replie,

Et ſelon leur goût je les ſers.
Iſabelle l'aînée, aime la Poëſie,
Avec elle je fais des vers.
Avec Lucinde je ſolfie ;
Et je bas l'entrechat auprès de Mélanie.

L'EPINE.

Vous êtes un acteur parfait,
Et ce commerce eſt plaiſant tout-à-fait.
L'une, par ſon charmant génie,
Enchante votre eſprit coquet ;
L'autre, tient par ſes ſons votre oreille ravie ;
Et la troiſiéme enfin par ſa jambe jolie,
Et les pas brillans qu'elle fait,
Charme votre œil qui s'extaſie.
Ah ! C'eſt dommage, il faudroit entre nous ;
Que vous puſſiez des trois être l'heureux époux.
Pour bien faire, Monſieur, menons-les en Turquie.

LEANDRE.

Mon embarras, dans des plaiſirs ſi doux,
Eſt de bien ménager mes divers rendez-vous :
Comme de ces trois ſœurs j'ai fait la connoiſſance,
Séparément, en différens endroits,
Et ne leur ai parlé ſeulement que deux fois,
L'Epine, je les veux laiſſer dans l'ignorance,
Et les voir en particulier.

L'EPINE.

Votre eſprit a beſoin d'un art bien ſingulier.
Par ma peur je conçois la vôtre.
L'une, pourra fort bien vous ſurprendre au moment
Que vous parlerez avec l'autre.
Un pere, elles en ont un vraiſemblablement,
Peut encor vous troubler plus incivilement.

LEANDRE.

Je me ſuis embarqué, je dois braver l'orage.
Iſabelle paroît, elle rêve.

L'EPINE.

Courage.
Devant l'ennemi point d'effroi,
Et courez vîte à l'abordage.

LEANDRE.

Laiſſe-nous ſeuls, retire-toi.

L'EPINE.

Au revoir, Monſieur, bon voyage.

SCENE X.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE *à part.*

Elle regarde ſans me voir,

Dans ſa profonde rêverie.

ISABELLE *déclame.*

Eſt-ce l'effet de la magie ?
'e l'art des mortels eſt-ce l'heureux pouvoir ?

LEANDRE.

Bon, la voilà qui verſifie.
ſons un moment du ſpectacle enchanteur
De voir un ſi charmant rimeur,
Dans les accès de ſa douce manie.

ISABELLE.

Il me faut une rime en *je.*
· le coup je la tiens. Non, je ſuis dans l'erreur ;
: la vois qui fuit cette rime ennemie.
; la plume pourra ſervir mieux mon ardeur.
Commençons toujours par écrire
vers que m'a dictés la premiere chaleur.
(*Elle écrit dans un fauteuil.*)

LEANDRE *à part.*

Qu'elle a de grace en ſon délire !
exe embellit tout juſqu'aux tranſports d'auteur.

ISABELLE.

beau me tourmenter, je ne puis rien produire.
Cela me met au déſeſpoir.
(*Elle lit les vers qu'elle a faits.*)
Eſt-ce l'effet de la magie ?
de l'art des mortels eſt-ce l'heureux pouvoir ?

Des clartés de la nuit la vûe eſt éblouie....
Des clartés de la nuit la vûe eſt éblouie.
(*en s'interrompant.*)
Ma ſéchereſſe excite mon courroux.
Marchons pour réchauffer ma veine refroidie.
(*elle s'éloigne.*)

LEANDRE.

De ce moment ſaiſiſſons-nous
Pour marier mes vers avec ſa Poëſie.
(*Il écrit ſur le même papier qu'Iſabelle a laiſſé ſur la table.*)
Je l'entens qui revient, mettons-nous à l'écart.
(*il ſe cache en un coin.*)

ISABELLE *revenant ſur ſes pas.*

Un démon envieux vient de tarir ma veine,
Que je demeure aſſiſe, ou que je proméne,
De mon cerveau maudit rien ne ſort, rien ne part.
Sur ce papier, il faut que je me vange.
Que vois-je! juſte ciel! par quel prodige étrange,
A la ſuite des miens, ces vers ſont-ils écrits?
Mon cœur en eſt émû, mes yeux en ſont ſurpris.
(*elle lit.*)
Et des globes des Cieux, je vois l'onde embellie.
Un ſpectacle plus beau jamais ne ſe fit voir.
Dieux! qu'il eſt doux pour moi!
J'y ſuis près de Silvie.

(après avoir lû.)

Ce que je lis ne peut ſe concevoir!
a ſurpriſe redouble, & je ſuis bien ſervie.
On ne peut mieux me ſeconder.
Eſt-ce un eſprit, eſt-ce un génie,
ui, ſenſible à ma peine, & qui prompt à m'aider,
M'a fait cette galanterie?
andre que j'attens eſt le ſeul aujourd'hui,
Que d'un pareil trait je ſoupçonne.
Mais je ne vois, ni je n'entens perſonne.
Il paroîtroit ſi c'étoit lui.
ſuis ſeule en ces lieux, & voilà qui m'étonne!
ui que tu puiſſes être, homme, eſprit, ou démon,
ſens qu'en ce moment tu me ſers d'Apollon.
Oui, tu m'inſpires, tu m'animes.
rivons, écrivons, je tiens déja trois rimes.

(elle écrit, & récite tout haut.)

Fixez vos yeux ſur ce palais charmant,
Et regardez, Daphnis, cette étincelle,
Vous l'allez voir dans un moment...
répandre l'éclat d'un vaſte embraſement.

LEANDRE *derriere le fauteuil d'Iſabelle.*

Ainſi le regard d'une belle
Met tout en feu dans le cœur d'un amant;
s jeux d'Amour c'eſt l'image fidéle.

ISABELLE.

Dieu ! quel ſurcroît d'étonnement !
Mais, que vois-je ? C'eſt vous, Léandre ?

LEANDRE.

Pardon, j'ai voulu vous ſurprendre.

ISABELLE.

Le tour eſt trop galant pour ne pas l'excuſer.
Vous êtes donc l'Apollon qui m'inſpire,
Et qui vient me favoriſer ?

LEANDRE.

Vous êtes, vous, la Muſe qui m'attire ;
D'exciter mes tranſports, vous avez la vertu.
Signalons tous les deux le feu qui nous anime,
Et prenons un chemin qui ne ſoit point battu.

ISABELLE.

Converſons en vers impromptu ;
Et dans cet entretien n'employons qu'une rime.

LEANDRE.

Soit. Il me ſera doux d'être par vous vaincu.
Quelle rime choiſir ?

ISABELLE.

Faites ce choix vous-même.

LEANDRE.

Mais ſans chercher plus loin, prenons la rime en *ême*.

ISABELLE.

Elle eſt pour les rimeurs d'une reſſource extrême.

LEANDRE.

D'elle j'attens mon bien ſuprême.

ISABELLE.

r ſurprendre mon cœur, elle eſt un ſtratagême.

LEANDRE.

chanter de concert eſt le plus doux ſiſtême.

ISABELLE.

ſens qu'elle m'arrête, & devient un emblême.

LEANDRE.

r elle, vous pouvez réſoudre le problême.

ISABELLE.

Serpent eſt caché ſous les fleurs qu'Amour ſéme.
fuis....

LEANDRE.

Je vous ſuivrai, fuſſiez-vous en Bohême:
rracherai l'aveu....

ISABELLE.

Grace, au nom de Barême.

LEANDRE.

m, je cours après vous à pas de Poliphême.
mez.

ISABELLE.

Pour vous répondre, il faut que je blaſphême.

LEANDRE.

i mot, de mes tourmens peut être l'apoſême.
ononcez.

ISABELLE.

Je ne puis, je rougis, deviens blême,
Comme un jeune écolier qui n'a pas fait ſon thême.

LEANDRE.

Hé quoi! Me ferez-vous languir juſqu'au Carême?

ISABELLE.

Dieux! Pour me ſecourir je ne vois que Telême.

LEANDRE.

Pour vous réduire à ſec, je ſaiſis Harpagême.

ISABELLE.

Ah! La rime me force à dire, *je vous aime.*

LEANDRE.

O rime deſirée, & qui fait mon bonheur!

ISABELLE.

Modérez ce tranſport flateur.
Dans un tel badinage où votre art me ſurmonte,
Ce n'eſt que de l'eſprit que vous êtes vainqueur.

LEANDRE.

Non, je compte ſur votre cœur.

ISABELLE.

A le donner je ne ſuis pas ſi prompte:...
Mais, j'entens mon pere qui monte.
Le cruel contretems! J'en ai le cœur ſaiſi.
O Ciel! Que va-t-il dire en vous voyant ici!

LEANDRE.

Mais ne pouvez-vous pas me ſouſtraire à ſa vue,

Et me cacher dans quelque coin.

ISABELLE.

Non, je voudrois en vain prendre ce ſoin.
ıtre. Le voilà. Je demeure éperdue.

SCENE XI.

EANDRE, ISABELLE, GERONTE.

GERONTE *s'emportant ſeul.*

OH! Je le ſoutiens hautement.
Ce chœur eſt volé de Roland.
is ſûr de gagner la gageure à bon compte.

LEANDRE *à part.*

O ciel! Que vois-je? C'eſt Géronte.
je le reconnois. Oh, bonheur ſans égal!

GERONTE.

De m'y connoître je me pique.

LEANDRE *à part.*

ſommes grand amis, & j'ai parlé muſique
te fois avec lui dans le Palais Royal.

GERONTE.

:une homme eſt chez moi ſeul avec Iſabelle:
i parlez-vous là, dites, Mademoiſelle?

LEANDRE.

C'eſt à votre humble ſerviteur.

GERONTE.

Quoi! Léandre, c'eſt vous! Par quel hazard flatteur
Reçois-je ce matin de vous une viſite?

LEANDRE.

C'eſt un devoir dont je m'acquitte.

GERONTE.

Depuis long-temps je vous en aï prié.
Et de vous voir chez moi, je ſuis extaſié.

ISABELLE *à part.*

Je reſpire!

GERONTE.

Je ſuis enchanté que ma fille
En mon abſence en ait fait les honneurs.
J'eſtime votre eſprit, je fais cas de vos mœurs;
Et dans tous vos diſcours le bon goût toujours brille.
Un ami de Lulli, de Pécour, de Balon,
Ne ſauroit trop ſouvent venir dans ma maiſon.
Et c'eſt un bien pour ma famille.
A vous voir, à vous fréquenter,
Elle ne peut que profiter.
(*à Iſabelle.*)
Vos ſœurs & vous, prenez-le pour modéle;
Il peut vous donner des leçons;
Et vous inſtruira mieux que beaucoup de barbons.

ISABELLE.

ISABELLE.

en ſuis perſuadée, & comptez qu'Iſabelle
remplir vos deſirs ſera très-ponctuelle.

GERONTE.

lle ſera fort bien.

ISABELLE.

Vous ſerez obéi.

LEANDRE.

: ne puis témoigner trop de reconnoiſſance;
onſieur m'oblige, vrai, beaucoup plus qu'il ne penſe.

GERONTE.

on, je me fais plaiſir à moi-même en ceci.

ISABELLE.

Vous m'en faites beaucoup auſſi.

GERONTE *à Léandre.*

ais, écoutez, mon ame eſt doublement charmée
De vous trouver préſentement ici.
a diſpute au Caffé s'eſt très-fort allumée.
'eſt au ſujet d'un chœur d'un Ballet tout récent.
ır un petit abbé, qui crioit plus qu'un grand,
Il étoit porté juſqu'aux nues.
mettoit au-deſſous le beau chœur de Rolland.
Au blaſphême de l'inſolent,
Mes entrailles ſe ſont émues;
: me leve, & je dis: Monſieur l'Abbé, tout beau;
ır moi qui m'y connois, apprenez, je vous prie,

Que ce chœur là que vous trouvez ſi beau,
N'eſt de Rolland pillé qu'une foible copie.
Notre petit colet redoublant ſon fracas,
Veut alors parier, d'une audace effrenée,
Tout le revenu d'une année
D'un Bénéfice qu'il n'a pas.
Ennuyé du fauſſet de ſa voix déteſtable,
Je lui répons : Par la corbleu !
Il faut ſe taire, ou mettre argent ſur jeu.
Je jette en même temps dix louis ſur la table.
A cet aſpect, l'abbé rappetiſſé
Totalement s'eſt éclipſé.
Un petit-maître ſubalterne,
Dont le ton & l'accent décelent le coufis.
S'écrie alors, va pour le chant *moderne*,
Contre Monſſu, les dix plus beaux louis,
Qui ſoient jamais ſortis de mon pays.
Les boilà. Jé ſuis ſûr dé gagner quand jé gage,
Ce qui m'a de ſa part étrangement ſurpris,
De l'argent, à ces mots, il fait un étalage.
Je ſoutiens le pari, le caffé ſe partage.
Pour confondre la mode, & le parti qu'elle a ;
Pour prouver que j'ai l'avantage,
Je viens prendre chez moi l'un & l'autre opera.

LEANDRE.

C'eſt un pari que Monſieur gagnera.

GERONTE.

Je veux que vous ſoyez le témoin de ma gloire,
Vous m'aiderez vous-même à gagner la victoire.

LEANDRE.

Je ſerai de moitié. Comptez bien ſur cela.

GERONTE.

Vous, ma fille, rentrez. Et vous, mon cher Léandre,
Vous ſavez mon bon droit, venez pour le défendre;
Avec un tel ſecond, j'oſe les braver tous.

LEANDRE *à part.*

Pour mieux me l'aſſurer, entrons dans ſon courroux.
(*à Geronte.*)
Je ſuis prêt à vous ſuivre, attaquons les profanes;
Faiſons-les reculer aux yeux de tout Paris.
Allons, des chants nouveaux, faire un vaſte débris.
Et ſur leurs ſectateurs, courons venger les manes
De l'auteur de Cadmus, de Theſée & d'Atis.

(*Ils ſortent tous deux en chantant ce qui ſuit,*)

Pourſuivons juſqu'au trépas
L'ennemi qui nous offenſe.
Qu'il n'échape pas
A notre vengeance.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, L'EPINE.

L'EPINE.

Vous voilà bien content !

LEANDRE.

J'ai lieu de le paroître.
Mes affaires ſont en bon train
Près d'Iſabelle...

L'EPINE.

Hé bien !

LEANDRE.

Par mon eſprit badin,
Je ſuis auſſi-bien qu'on peut l'être,
Et, par un coup du plus heureux deſtin,
Le pere des trois ſœurs eſt de ma connoiſſance.
Au ſpectacle je l'ai pluſieurs fois rencontré.
Comme il eſt du vieux goût un partiſan outré,
J'ai flatté ſa manie, &, par ma complaiſance,

Depuis long-temps je me ſuis attiré
Son eſtime & ſa confiance.
Pour mieux gagner ſa bienveillance,
Je viens, dans un pari bouſon,
Je viens, tout haut, de prendre ſa défenſe:
J'ai fait, en plein Café, voir qu'il avoit raiſon.
Je dois tout eſperer de ſa reconnoiſſance,
Et je me vois, par là, l'ami de la maiſon.

L'EPINE.

Monſieur, pour vos deſſeins l'heureuſe circonſtance!

LEANDRE.

Ce n'eſt pas tout. Apprens un bonheur inoüi.
J'ai rendu raiſonnable un fat, un petit-maître,
Mais des plus pétulens que Bayonne ait vû naître.

L'EPINE.

Vous avez fait, Monſieur, un chef-d'œuvre aujourd'hui!

LEANDRE.

Géronte, c'eſt le nom du pere des trois belles,
Dont les divers talens m'ont attiré chez lui.
Géronte ſur les bras avoit cet ennemi.
J'ai terminé leurs burleſques querelles.
Son adverſaire a payé le pari.
La douceur que j'ai fait paroître
A ſubjugué cet étourdi;
Et j'ai tant fait, que du parti
Qu'il défendoit, ſans le connoître,

Il eſt paſſé dans le camp de Lulli.

L'EPINE.

Cet avantage eſt remarquable.

LEANDRE.

Ce qui va te paroître encor plus incroyable,
Lui-même à tous les deux il nous donne à dîner.

L'EPINE.

De la part d'un Gaſcon cela doit étonner!

LEANDRE.

Notre homme impatient de couronner la fête,
Eſt allé commander le dîner qui s'apprête.
Géronte a ſaiſi ce temps-là
Pour reporter chez lui ſes livres d'Opera,
Et pour écrire une lettre preſſante,
D'où dépend le ſuccès d'une affaire importante.
Comme je l'ai ſuivi, j'attens dans cet inſtant
Qu'il ait fait, pour nous rendre où Monſſu nous attend.

L'EPINE.

Je ne puis m'empêcher de faire
Une réfléxion ſur votre état préſent.
Vous arborez tout haut l'étendard du vieux chant,
Que Géronte idolâtre tant:
Mais, par malheur, Lucinde eſt du parti contraire.
Le pas me paroît très-gliſſant;
En faiſant votre cour au pere,
A la fille, Monſieur, vous riſquez de déplaire.

LEANDRE.

Apprens, l'Epine, à me connoître bien.
Je prens de tout le bon & l'agréable,
Et je n'épouſe aucun parti ſur rien.
Chaque choſe ici bas a ſa face eſtimable,
Je la ſaiſis toujours, pour en dire du bien.
Par ce tempéramment, & par cet art aimable,
Je ſais à l'indulgence allier l'équité.
Sans être adulateur, je ſai me rendre aimable.
J'approuve tout, & dis la vérité.

L'EPINE.

Mais, Monſieur, il n'eſt pas poſſible
Que vous ne panchiez pas d'un ou d'autre côté.

LEANDRE.

Non, je ſuis avec ſoin la partialité.
A nos amuſemens elle eſt toujours nuiſible.
Chaque Muſique a ſa beauté.
A leurs accords divers mon oreille eſt ſenſible.
Je trouve mon bonheur dans cette égalité.
Et mon plaiſir par elle eſt augmenté.
Du tendre Atys, de l'aimable Theſée,
J'adore la ſimplicité.
Oui par leur mélodie, auſſi tendre qu'aiſée.
Le ſentiment eſt imité.
Juſques au fond de mon ame attendrie
Son doux pouvoir ſe fait ſentir.

Mon cœur eſt le premier toujours à l'applaudir ;
La nature eſt partout ſi bien peinte & ſaiſie,
Qu'il en ſoupire de plaiſir,
Et ſe méprend à la copie.
Mais de ces Opera quels que ſoient les attraits,
Leurs graces douces & touchantes
Ne ferment point mes yeux ſur les beautés frappantes,
Sur les coups pleins d'audace, & les ſublimes traits
Dont brillent Hippolite & les Indes galantes.
Quelle harmonie ! O Ciel ! Quels accompagnemens !
Quels tourbillons ! Quels éclairs ſurprenans !
Des nouveautés ſi tranſcendantes
Font murmurer l'ignorant ſpectateur,
Et tiennent en ſuſpens les oreilles ſavantes
Qu'étonnent tant de force & tant de profondeur.
Pour moi, j'admire & bénis le génie,
Dont les hardis travaux & la mâle vigueur
Enrichiſſent Paris des tréſors d'Italie.

L'EPINE.

L'Auteur eſt fort heureux de n'être pas tombé.

LEANDRE.

Il a tout réuni dans ſes Fêtes d'Hebé ;
Et le Savant s'y marie à l'aimable.
Il étoit fort, hardi, profond, harmonieux.
Dans ce dernier Balet il devient agréable ;
Il eſt tendre, amuſant, doux, leger, gracieux ;

Mais, que dis-je? Il eſt plus, il eſt voluptueux.
Il remplit mes eſprits d'une yvreſſe nouvelle,
Et je me ſens plonger dans des raviſſemens...
Il eſt, quand je me les rappelle,
Certains momens, Dieux! Quels momens!
Où ſuis-je? Et qu'eſt-ce que j'entens?
Ah! C'eſt un Dieu qui chante. Ecoutons, il m'enflamme,
Juſqu'où vont les éclats de ſon gozier flateur?
De la voûte des Cieux, ils percent la hauteur!
Sur l'aîle de ſes ſons je ſens voler mon ame;
Je crois des Immortels partager la grandeur!
La voix de ce divin Chanteur,
Eſt tantôt un Zéphir qui vole dans la plaine,
Et tantôt un Volcan qui part, enléve, entraîne,
Et diſpute de force avec l'art de l'Auteur.

L'EPINE.

Tout Paris avec vous eſt ſon admirateur:
Mais on me vante en vain la Muſique nouvelle,
Je lui déclare une guerre mortelle.
Je ſuis, juſqu'à la mort, ſerviteur de Lully.
Il ſuffit qu'il ait fait, pour avoir mon appui,
L'Air de *Charmante Gabrielle*.
Je ne vois rien de ſi joli.

LEANDRE.

Bon, la chanſon eſt du temps d'Henri quatre.

L'EPINE.

En ce cas-là, tant pis pour lui;
Je ſuis obligé d'en rabattre.

LEANDRE.

Tu n'es qu'un ignorant, tais-toi.

L'EPINE.

Beaucoup d'honnêtes gens s'y trompent comme moi.

LEANDRE.

Mais Géronte eſt longtems. Ses trois filles, j'en tremble.
Peuvent ici ſe rendre enſemble.
Un pareil contre temps me déconcerteroit,
Et mon deſſein avorteroit.
Dans le Palais Royal, où je m'en vais deſcendre;
Je ſonge que je puis plus ſûrement l'attendre.
Toi, pour l'en informer, ne quitte point ces lieux.
Il faut d'ailleurs que tu demeures,
Tandis que je ſerai d'un repas ennuyeux.
Je dois voir Lucinde à trois heures.
L'Epine, parles-lui, prens ſoin de t'éclaircir
Si le rendez-vous doit tenir.
Quand elle aura pris les meſures
Les plus ſages & les plus ſûres,
D'abord tu viendras m'avertir
De l'inſtant, où je puis ſeule l'entretenir.

L'EPINE.

Il ſuffit. Mais voilà Géronte qui s'avance.

SCENE II.

LEANDRE, GERONTE, L'EPINE.

GERONTE.

LEandre, pardonnez; partons en diligence.
Mais non, auparavant, je veux vous préſenter
A ma famille réunie.

LEANDRE.

Je craindrois de vous arrêter.

GERONTE.

Je veux que vous voyiez Lucinde & Mélanie.
Aux graces d'Iſabelle, elles ne cédent pas.

L'EPINE *à part.*

Pour mon maître, quel embarras!

GERONTE.

Je ſuis forcé, quoique je ſois leur pere,
De convenir qu'elles ont des appas,
Et des talens ſur-tout, dont je fais plus de cas.

LEANDRE.

Votre ſang eſt formé pour plaire.
Mais, Monſieur, pour les voir, je prendrai mieux mon temps.

GERONTE.

Hé ! Pourquoi voulez vous reculer ces inſtans ?
Venez.

LEANDRE.

Monſieur, l'heure eſt peu convenable.
Ces Dames doivent être à table.

GERONTE.

Non, elles ont dîné ; & quand même, Monſieur.....

LEANDRE.

C'eſt un manque d'égards que je ne puis commettre.

GERONTE.

Mais, étant avec moi, pourquoi cette frayeur ?

LEANDRE.

C'eſt un bien que je dois remettre,
Je n'en pourrois jouir qu'un ſeul inſtant.
Il ſe fait tard, notre Gaſcon attend.

GERONTE *à part.*

Ce jeune homme a pour moi des façons qui m'entraînent !
Voilà ce qui s'appelle un véritable ami !
Ce ne ſont point mes filles qui l'aménent ;
C'eſt pour moi ſeul qu'il vient ici.
Je ſerois trop heureux d'avoir un pareil gendre.
Et préférablement il doit être choiſi.
(*à Leandre.*)
A vos raiſons il faut ſe rendre.

J'ai mon deſſein quand je vous preſſe ainſi.
Mon eſtime pour vous ne peut trop loin s'étendre,
Partons; venez, de ce projet, Léandre,
Tout en chemin faiſant, vous ſerez éclairci.
(*ils ſortent.*)

SCENE III.

L'EPINE *ſeul.*

PAr bonheur, à la fin, mon maître ſe dégage
D'un pas qu'il n'avoit pas prévû;
Mais il ne peut longtemps jouer ce perſonnage;
Et quelqu'art qu'il emploie, il ſera ſuperflu.
Viſer en même temps à courtiſer trois filles
Dans la même maiſon, du pere étant connu,
L'une à l'inſçû de l'autre, oh, c'eſt du temps perdu!
Egalement, dit-il, il les trouve gentilles,
Et leurs divers talens le divertiſſent fort.
Il voudroit conſerver cette bonne fortune.
Vraiment il n'a pas tout le tort;
Je penſe comme lui, trois amuſent plus qu'une.
Mais c'eſt trop pour un homme entreprendre à la fois.
On ouvre; les voici qui viennent toutes trois.
Parlons; mais, non, il faut attendre

Que Lucinde ſoit ſans témoin.
Pour épier l'inſtant qu'il faudra prendre,
Ecartons-nous, mais ſans aller trop loin.
(Il s'en va.)

SCENE IV.

ISABELLE, LUCINDE, MELANIE.

ISABELLE.

J'Aurois, à toutes deux, quelques choſes à dire.
Mon cœur, pour s'épancher, cherche votre entretien.

MELANIE.

Je voudrois auſſi vous inſtruire
D'un grand ſecret qui péſe fort au mien.

LUCINDE.

Moi, j'ai de mon côté, tout examiné bien,
Une confidence à vous faire.

MELANIE.

Iſabelle, courage, ouvrez-nous votre cœur;
Vous avez parlé la premiere.

ISABELLE.

Je ne me ferai pas beaucoup prier, ma ſœur.
Le ridicule hymen qu'a propoſé mon pere,

Me force à cet aveu ſincére.
L'une & l'autre, écoutez. Dans cet appartement
Nous ſommes ſeules.

LUCINDE.

Oui, dévoilez hardiment
Vos ſentimens à notre vûe.

ISABELLE.

Je ne veux pas au moins que la choſe ſoit ſçûe.

MELANIE.

Votre ſecret ſera gardé fidélement,
Puiſque le nôtre auſſi demande un grand ſilence.

ISABELLE.

J'ai, depuis peu de jours, fait, non pas un amant:
Car ce n'eſt pas chez moi l'ouvrage d'un moment,
Mais une aimable connoiſſance.
C'eſt un jeune homme plein d'eſprit,
Qui joint les agrémens à beaucoup de ſcience,
Et fait des vers les plus jolis de France.
Il m'a parlé pour la premiere fois.

MELANIE.

Où?

ISABELLE.

Dans un ſpectacle bourgeois,
Où je l'ai vû jouer la Comédie,
Et la jouer, mais dans un vrai parfait.
Même il n'eſt rien qu'il ne copie.

Il fait tout ce qu'il veut, l'amoureux, le valet
D'une façon à s'y méprendre.

LUCINDE.

Voilà des talens merveilleux!

ISABELLE.

Du reſte, il eſt galant, & plus badin que tendre.

MELANIE.

Je vous en félicite, Iſabelle, tant mieux,
Il doit vous plaire davantage,
Et rien n'affadit plus qu'un langoureux hommage.

ISABELLE.

Auſſi n'eſt-il pas de mon goût.
Notre amour pour l'eſprit, & pour les vers ſur tout,
Eſt dans le fond le ſeul nœud qui nous lie:
S'il recherche mon entretien,
Et ſi je préfére le ſien,
C'eſt pour faire tous deux briller notre génie,
Et goûter le ſouverain bien
De cultiver la Poëſie.
Si je devois pourtant faire choix d'un époux;
J'aimerois mieux, je l'avoue entre nous,
Puiſqu'il faut que mon cœur ſans fard ſe montre au vôtre,
J'aimerois mieux que ce fût lui qu'un autre.
Mes ſœurs, à cet égard, dites, me blâmez-vous?

MELANIE.

Rien n'eſt plus naturel.

LUCINDE.

LUCINDE.

Moi, loin que je vous blâme !
Je vous applaudis fort ; on ne peut mieux penſer,
Ma ſœur ; & ſans plus balancer,
Votre exemple m'invite à vous ouvrir mon ame.
Je connois comme vous, depuis fort peu de temps ;
Un jeune homme des plus charmans.
Pour les accords il montre un goût extrême ;
Ma Muſique eſt celle qu'il aime.
Savant ſans le paroître, il perce en badinant,
Juſques dans les replis & la moële du Chant,
Et compoſe, en honneur, auſſi bien que moi-même !
Je dois à ſon mérite un éloge ſi doux.

MELANIE.

Vous en gardez, ma Sœur une moitié pour vous.

LUCINDE.

Au Concert, chez Harmophilette,
Notre connoiſſance s'eſt faite.
J'y chantois dans un *Concerto*.
Il me loua beaucoup, & nous nous fîmes
Politeſſe de l'œil d'abord *incognito*.
Enſuite il s'approcha ; de plus près nous nous vîmes.
Nous parlâmes à fond Muſique, & nous finîmes
Par chanter enſemble un *duo*.
On nous battit des mains & nous nous applaudîmes.
Ce n'eſt pas, vous le voyez bien,

Une ardeur déclarée, une amour véritable,
Qui compoſe notre lien.
Non, c'eſt de ſentiment un rapport favorable.
C'eſt du même talent un accord... aſſorti...
Et qui forme, entre-nous, un Concert agréable....
Ce Concert me le fait traiter comme un ami,
Comme un ſoutien de mon parti,
Et chérir tout au plus comme un confrére aimable.

ISABELLE.

La préférence eſt juſte & raiſonnable.
Vous, Mélanie, allons, parlez préſentement.
C'eſt votre tour.

LUCINDE.

Suivez ce conſeil ſalutaire,
Ne perdez pas un ſeul moment.
L'aveu que je viens de vous faire
M'a ſoulagée infiniment.

MELANIE.

Depuis huit jours auſſi j'ai fait la connoiſſance
D'un Cavalier jeune & bien fait.
Mais à mes yeux ce qui le rend parfait,
Il ſçait ſauter par excellence!
Ce que j'aime encor plus, c'eſt qu'il ne danſe pas
En Danſeur par état, eſclave de ſes pas,
Mais en jeune Seigneur qui badine ſa Danſe.
Ah! comme il coule un pas de menuet!

Perſonne ne l'égale en France,
Et d'un Zéphir, c'eſt le portrait.
Dans un tambourin, c'eſt l'image
D'un vent ſubit & furieux
iſe, qui détruit, bouleverſe, ravage;
t-ainſi qu'au Bal il a frappé mes yeux.
n fîmes tous deux l'ornement & la gloire.
arlâmes longtems, & je lui plûs beaucoup.
ins il me le dit, & j'ai lieu de le croire.
e l'avouerai, pour moi, du premier coup.
e... aidez-moi donc...

ISABELLE.

J'entens, vous l'eſtimâtes.

MELANIE.

Oui, mais ce n'eſt pas là le mot.

LUCINDE.

Moi, j'y ſuis, vous le diſtinguâtes.

MELANIE

ue choſe de plus.

ISABELLE.

Comment donc vous l'aimâtes?

MELANIE.

ue choſe de moins. Mon cœur n'eſt pas ſi ſot.

LUCINDE.

Attendez, vous le préférâtes?

MELANIE.

Non, ce n'eſt pas cela.

ISABELLE.

Quoi donc, vous le goutâtes?

MELANIE.

Oui, juſtement, voilà le mot que je cherchois.
Il rend mon ſentiment comme je le voulois.
Ce ſentiment n'eſt point cette aveugle manie,
Ce fol amour qui tient nos ſens aſſujettis.
C'eſt ſimplement le pur goût qui nous lie;
C'eſt une douce ſimpathie,
Qui naît des talens aſſortis,
Et ſans troubler nos cœurs, ſait unir nos eſprits.
Exempte de langueur, comme de jalouſie,
Elle ne fait que des heureux;
Elle regne ſans tirannie.
On n'eſt point brûlé de ſes feux;
Et l'émulation dont ſa flâme eſt nourrie,
Eſt le ſeul aiguillon qu'elle nous fait ſentir,
L'amuſement la fixe & borne ſon deſir.
A ceux qu'elle unit, il n'en coûte
Ni liberté, ni larme, ni ſoupir.
Elle ſçait nous guider toujours vers le plaiſir,
Sans nous égarer dans la route
Qui méne droit au repentir.
Quand on la ſuit, quand on l'écoute

On ſe contente de jouir
D'un talent qu'on n'a pas reçu pour l'enfouir,
Et notre ame ſe livre toute
Au ſoin de l'exercer, de s'en entretenir.
On s'anime, on ſe forme, on s'amuſe, on ſe goûte.
Ce mot exprime tout, & je veux m'y tenir.

ISABELLE.

Il eſt bon, vous avez bien fait de le ſaiſir.

MELANIE.

Vous même, en me parlant, n'oubliez pas ce terme.
Il dit ce que je ſens, & mon cœur s'y renferme.
Faites-y bien réflexion.

ISABELLE.

Oui, mais votre Danſeur vous paroît bien aimable.

MELANIE.

Chacun le trouve tel, c'eſt ſans prévention.
Votre Poëte, à vous, vous ſemble préférable.

ISABELLE.

Mais je lui rends juſtice, & c'eſt ſans paſſion.
Du vôtre avec plaiſir, vous voyez la préſence,
Et ſa jambe brillante a pour vous des appas.

MELANIE.

Je ne meurs pas de ſon abſence.
Il eſt vrai qu'avec lui, plus volontiers, je danſe,
Mais il n'a point fixé ni mon cœur, ni mes pas.
Ainſi tout bien peſé, tout mis dans la balance,

Je le goute, ma Sœur, mais je ne l'aime pas.

ISABELLE.

Je n'aime pas non plus, quoiqu'on veuille me plaire;
J'eſtime, je fais cas.

LUCINDE.

Et moi, je conſidére.
Le mot d'aimer dit plus que nous ne reſſentons.

MELANIE.

Oui, chacune a trouvé ſon terme convenable.

ISABELLE.

Oh! les mots ſont vraiment d'un ſecours admirable!
Par leur moyen, aux choſes, nous prêtons
Les couleurs que nous ſouhaitons.
(*à Mélanie.*)
Mais ſur un point, daignez m'inſtruire;
Celui que vous goutez, a-t'il pris par haſard
La liberté de vous écrire?

MELANIE.

Oui, j'ai reçu tantôt un billet de ſa part.
Ce que vous eſtimez, en a-t'il fait de même?

ISABELLE.

Oui, ce matin.

MELANIE.

Du ton que vous le deſirez?

ISABELLE.

Le billet étoit court & tel que je les aime.

MELANIE *à Lucinde.*

Celui que vous conſiderez
Vous a-t'il honoré d'un ſemblable meſſage ?

LUCINDE.

Oui.

MELANIE.

Vous êtes contente ?

LUCINDE.

On ne peut davantage.
Et je compte le voir dans cet après midi.

MELANIE.

Je compte voir le mien auſſi.

ISABELLE.

Et moi, je ſuis plus avancée,
Car j'ai vû le mien ce matin.

MELANIE.

Bien loin de l'envier, je plains votre deſtin.
Et vous perdez beaucoup à m'avoir devancée.
La preuve en eſt claire, ma ſœur ;
D'un bien qu'on a goûté la volupté paſſée,
D'un bonheur qu'on attend, ne vaut pas la douceur.

ISABELLE.

Il m'en reſte toujours un ſouvenir flateur.
D'ailleurs ſi j'ai perdu ce bonheur qui s'envole,
En le renouvellant, j'en puis encor jouir ;
Et le plaiſir paſſé, c'eſt ce qui me conſole,

Ne détruit pas le plaiſir à venir.

MELANIE.

Il lui fait bien ſouvent le tort de l'affoiblir.
Mais donnons-nous ici parole,
Quoiqu'il puiſſe arriver, de ne pas nous trahir.
Faiſons toutes les trois une commune ligue,
Pour empêcher les nœuds où l'on veut nous forcer;
Et pour conduire à bien notre innocente intrigue.
Si chacune de nous ne peut ſe diſpenſer
De ſubir aujourd'hui le joug du mariage:
Pour nous rendre ce joug moins dur & moins ſauvage;
Tâchons du moins d'y lier avec nous
Ceux dont nous faiſons cas, & qui flatent nos goûts.

LUCINDE.

Moi, je vous le promets, & ma parole eſt ſûre.

ISABELLE.

Ma chere Mélanie, & moi, je vous le jure,
Oui, je mourrai plûtôt que de céder.

MELANIE.

Moi, je fais le ſerment ſincére
A toutes deux de vous bien ſeconder.

ISABELLE.

J'ai cet après-midi des emplettes à faire.
(*à Mélanie.*)
Voulez-vous m'accompagner?

MELANIE.

Oui.

Mais dépêchez-vous, je vous prie
Il faut que je me trouve à cinq heures ici.

LUCINDE *à Iſabelle.*

Iſabelle, je vous ſupplie,
Ne paſſez pas quatre heures & demie,
Car nous devons aller enſemble à l'Opéra.

ISABELLE.

C'eſt à condition que Lucinde viendra
Voir avec moi demain la Comédie.

LUCINDE.

Va.

ISABELLE.

Suivez-vous nos pas?

LUCINDE.

Non, je ne puis ſortir.
Un ſoin des plus preſſans me tient ici liée,
Et vous êtes par moi très-humblement priée
De vouloir bien avant que de partir,
Chanter deux vers de votre Cantatille.

ISABELLE.

Tous mes vers ſont fort bons.

LUCINDE.

Beaucoup d'eſprit y brille;
Mais de vous, la Muſique exige ce plaiſir.

ISABELLE.

Soit. Je ſuis bonne.

MELANIE.

Oh, moi, je n'y puis conſentir.

ISABELLE.

C'eſt l'ouvrage d'une ſeconde.
Et ma veine eſt facile autant qu'elle eſt féconde.

LUCINDE *à Mélanie.*

Ayez cette bonté. Nous allons revenir.

MELANIE.

Vîte. Ne perdez pas de temps à diſcourir.

(*Iſabelle & Lucinde ſortent.*)

SCENE V.

MELANIE, L'EPINE.

MELANIE.

QU'à tous égards, il eſt facheux d'attendre.
Mais c'eſt aujourd'hui mon deſtin.

L'EPINE.

Ah! paroiſſons, voilà Lucinde ſeule enfin.
(*à Mélanie.*)
Mademoiſelle, ici, mon Maître va ſe rendre;

(*à part.*)

Mais... mais, je ſuis un ſot, je viens de me méprendre.

MELANIE.

Il va venir?.... Pourquoi paroître embarraſſé?

L'EPINE.

C'eſt l'effet du reſpect.

MELANIE.

Mais, d'où vient que Léandre
Vous envoye à préſent?

L'EPINE.

C'eſt qu'il eſt empreſſé.

MELANIE.

Il veut donc prévenir l'heure qu'il m'a marquée?

L'EPINE.

Point du tout.

MELANIE.

Pourquoi donc m'avez-vous annoncé
Qu'il va ſe rendre ici?

L'EPINE.

N'en ſoyez point choquée....
Puiſqu'il doit s'y rendre en effet,
Comme il vous l'a mandé tantôt par ſon billet.

MELANIE.

Mais le rendez-vous qu'il demande
N'eſt que pour cinq heures?

L'EPINE.

Oui-dà...

Mais ſongez bien... qu'il en eſt trois déjà....
Et de trois... juſqu'à cinq... la diſtance eſt peu grande.
Dans deux heures... au plus... cette heure arrivera.

MELANIE.

Le plaiſant diſcours que voilà!

L'EPINE.

Pour peu que votre eſprit le ſuive,
Il le trouvera concluant.

MELANIE.

Mais à force de temps il n'eſt rien qui n'arrive;
Et tout ce vain raiſonnement
De votre meſſage préſent,
Ne m'apprend point le motif ni la cauſe.

L'EPINE.

Elle eſt facile à concevoir.
Mon Maître doit venir vous voir,
Et comme il a de la prudence,
Il m'envoye ici pour ſavoir
Si votre rendez-vous tient toujours pour ce ſoir.

MELANIE.

Sans doute. Il peut venir en aſſurance.
Pourquoi ne pas vous expliquer d'abord?

L'EPINE.

Oui, vous avez raiſon... mais, moi, je n'ai pas tort;

Je conçois bien... mais je balance...
Sur les mots que je cherche, & qui ne s'offrent pas.
Le don de la parole enfin n'eſt pas le nôtre.
C'eſt ce qui fait mon embarras...
Et... que je dis ſouvent une choſe pour l'autre.

MELANIE.

Trêve de galimatias;
Je m'en défie & me rappelle
Que vous m'avez tantôt demandé dans ces lieux;
Si je n'étois pas Iſabelle.

L'EPINE.

Oui, mais... remarquez... je vous prie...
Que c'étoit... pour m'inſtruire mieux...
Si vous n'étiez pas Mélanie.

MELANIE.

Hom! de tout ceci, je ne ſai que penſer.
Mais ma ſœur eſt long-temps, & je vais la preſſer.

SCENE VI.

L'EPINE *ſeul.*

LE fâcheux interrogatoire,
Morbleu, que je viens de ſubir!
Ce n'eſt pas ſans effort que je viens d'en ſortir,

Encor n'eſt-elle pas trop portée à me croire.
Mais Lucinde en perſonne ici porte ſes pas.
C'eſt elle pour le coup, je ne m'y trompe pas.

SCENE VII.

L'EPINE, LUCINDE.

L'EPINE.

JE viens ſavoir de la part de mon Maître,
S'il peut, Mademoiſelle, en ce moment paroître,
Et jouir du bonheur de vous voir ſans témoin.

LUCINDE.

Oui, courez l'avertir.

L'EPINE.

J'y vole.
Mais le voici lui-même; il m'épargne ce ſoin.
(*à part en s'en allant*)
Je n'ai plus rien à faire, & j'ai rempli mon rôle.

SCENE VIII.

LEANDRE, LUCINDE

LUCINDE.

JE vous attens, Monſieur, le papier à la main.
Secondez mon tranſport lyrique.
Exécutons enſemble un morceau tout divin,
J'entens parler de la muſique.
Elle eſt nouvelle, elle eſt unique.
Vous en ſerez charmé.

LEANDRE.

Vous en êtes l'Auteur?

LUCINDE.

Juſte, vous venez de le dire;

LEANDRE.

Sans contredit, d'avance je l'admire.

LUCINDE.

Je ne dis rien des vers, car ils ſont de ma ſœur.
Ils ſont entre nous deux d'une miſere extrême.

LEANDRE.

Tant mieux, vous ſavez qu'à préſent
On ne prend plus garde au Poëme,
Et pour qu'il n'ôte rien à la gloire du chant,

Il n'eſt pas mal qu'il ſoit méchant.
Mais concertons ſans tarder davantage.
Je vais goûter un bonheur des plus doux.
Ah ! Quel plaiſir pour moi de chanter votre ouvrage ;
Et de le chanter avec vous !

LUCINDE.

Tenez, voilà votre Partie.

LEANDRE.

Bon.

LUCINDE.

Le Feu de la Ville eſt dépeint par mes ſons.
Vous, vous êtes Daphnis, & moi, je ſuis Silvie.
L'un & l'autre enchantés des jeux que nous voyons ;
Nous admirons de compagnie.

LEANDRE.

Nous ne nous quittons pas, & mon ame eſt ravie.
Allons, m'y voilà, commençons.
(*il chante.*)
Eſt-ce l'effet de la magie ?
Ou de l'art des Mortels eſt-ce l'heureux pouvoir ?
Des clartés de la nuit la vûe eſt éblouie,
Et des globes des Cieux je vois l'onde embellie.
Un ſpectacle plus beau jamais ne ſe fit voir.
Dieux ! Qu'il eſt doux pour moi ! J'y ſuis près de Silvie

LUCINDE *chante.*

Fixez vos yeux ſur ce Palais charmant,

Et regardez, Daphnis, cette étincelle;
Vous l'allez voir dans un moment
Y répandre l'éclat d'un vaſte embraſement.

LEANDRE *chante.*

Ainſi le regard d'une belle
Met tout en feu dans le cœur d'un Amant.
Des jeux d'Amour c'eſt l'image fidéle.

LUCINDE *parle.*

Souvent ſon cœur brûlé tout le premier
Des feux que ſon regard allume,
A le ſort de l'Artificier,
Qu'embraſe & que conſume,
Le ſalpêtre avec le bitume,
Que ſes mains viennent d'employer.

LEANDRE *parle.*

De ce péril, à tort, votre eſprit tremble.
Lorſque l'amour aſſortit nos ardeurs,
Et fait jouer ſa mine dans nos cœurs,
Il eſt doux de ſauter enſemble.

LUCINDE *chante.*

Quel prodige nouveau!
Le feu diſpute
Les couleurs au pinceau.
Il peint, il exécute,
Il trace en beau
Le plus parfait tableau.

LEANDRE *chante.*

L'Amour de même en notre ame
D'un objet vainqueur,
Avec des traits de flamme
Peint l'éclat flateur.

LEANDRE *&* LUCINDE *enſemble.*

Quel vaſte globe de lumiere
De ſes feux répand les amas !
Du Dieu du jour eſt-ce la ſphere
Qui vient de deſcendre ici-bas ?

De feux quelle ſource brillante !
Quels jets de flamme étincelante !
De l'Olimpe c'eſt le tableau.
Ah ! Rien n'eſt ſi beau !

LEANDRE *parle.*

Et vraiment cet *Ah* me ravit, m'enchante.
Belle Lucinde, qu'il peint bien
La ſurpriſe toujours conſtante,
Et le cri du Pariſien !
(*Il répete avec Lucinde, Ah ! Rien n'eſt ſi beau !*)

LUCINDE *chante.*

L'Amour ſemblable
A ce ſoleil radieux,
Répand une lumiere aimable,
Et brille d'un feu gracieux.

Sa clarté ſi prême
Fait trouver les cieux
Dans les yeux
De ce qu'on aime.

LEANDRE *chante.*

La gerbe foudroyante
Peint les efforts,
Les tranſports,
Les fureurs,
Les horreurs,
Qu'éprouvent les cœurs
Que l'Amour enchante.
Il eſt l'image effrayante
Du chagrin noir,
Du déſeſpoir
Que leur bonheur enfante;
Des combats,
Du fracas,
Et des éclats
Qui naiſſent de leurs débats.

Mais quelle nuit profonde
Succede au feu qui diſparoît!
Le calme régne ſur l'onde,
Tout eſt éteint, tout ſe taît.

LUCINDE *chante.*

Amans, voilà la deſtinée
Du feu qui vous ſéduit.
Votre flamme, dès qu'elle eſt née,
Eclate, fait grand bruit.
Mais cette ardeur empreſſée,
Qui d'abord nous éblouit,
Hélas! Eſt bientôt paſſée.
Tout eſt éteint dans une nuit.

LEANDRE & LUCINDE *enſemble.*

L'Amour où { *mon ame* / *votre ame* } *eſt livrée*
Sera { *tout à la fois* / *-t'il à la fois* } *ardent & délicat.*
{ *Je jure* / *Jurez-moi* } *que ſa durée*
Egalera ſon éclat.

SCENE IX.

LEANDRE, LUCINDE, GERONTE.

GERONTE *à Lucinde.*

DE quelle mélodie inſolente,

Ma fille, faites-vous retentir ma maiſon ?
Vous êtes bien impertinente
D'aller contre mon ordre & contre la raiſon.
Qui l'oſe exécuter avec vous ? C'eſt Léandre.
Léandre, juſte ciel ! O meurtre ! O trahiſon !
A cette perfidie aurois-je dû m'attendre ?

LUCINDE *à part.*

La ſurpriſe & la peur ont glacé tout mes ſens.

LEANDRE *à part.*

Ie n'avois pas prévû ce contretemps funeſte.

GERONTE *à Léandre.*

Comment donc ? Vous venez céans
Pratiquer l'art maudit d'un Chant que je déteſte ?
Vous venez pervertir le goût de mes enfans ?

LEANDRE.

Monſieur...

GERONTE.

Vous me jouez ce tour des plus ſanglans,
Vous, que je regardois comme un ami ſincére ;
Et comme un des grands partiſans
De la bonne Muſique, elle qui m'eſt ſi chere !

LEANDRE.

Daignez...

GERONTE.

Vous que j'aimois comme mon fils enfin ;

LEANDRE.

Mais ayez donc, Monſieur, la bonté de m'entendre.

GERONTE.

Vous, que je prétendois faire au plûtôt mon gendre?
O Ciel! Quel étoit mon deſſein!
Par un aveuglement étrange autant que triſte,
J'allois chez moi, j'allois mettre un Anti-Lulliſte,
C'eſt à-dire, placer un ſerpent dans mon ſein!

LEANDRE.

Monſieur, calmez vos ſens, & m'écoutez, de grace.
Du bon chemin rien ne peut m'écarter.
Ce que j'en fais eſt pour mieux exciter
Mademoiſelle, à ſuivre votre trace.

GERONTE.

Quoi! Le morceau qu'ici...

LEANDRE.

C'eſt pour l'en dégoûter,
Que je viens de l'exécuter:
Pour lui faire ſentir le ridicule extrême
Du goût Italien qu'elle aime.

GERONTE.

Seroit-il bien poſſible!

LEANDRE.

Oui, pour n'en plus douter,
Un moment daignez écouter.

(*Il chante le morceau de la Gerbe foudroyante, & le charge beaucoup.*)

(*à Lucinde, après avoir chanté.*)

Hem ! Vous ſentez, Mademoiſelle,
Combien cette Muſique eſt perfide & cruelle.
Sous ſes accords chargés la nature gémit.

LUCINDE.

Elle a de l'harmonie.

LEANDRE.

Ah ! Ce n'eſt qu'un vain bruit.

GERONTE.

C'eſt un charivari, rien n'eſt plus miſérable.

LEANDRE.

C'eſt un cahos de ſons, dont le grand nombre accable;
Il étourdit les ſens, ſans rien peindre à l'eſprit.

GERONTE.

Oui, ce diſcours eſt véritable.

LEANDRE.

Préſentement, Monſieur, jugez ſi ces accens,
Et la façon dont je les rens,
Doivent vous allarmer, & ſont faits pour ſéduire.

GERONTE.

Non, j'avois pris le change, & n'ai plus rien à dire.
Pardonnez, je vous prie, à ma vivacité,
C'eſt un écart où m'a jetté
Mon zéle ardent pour le chant que j'admire.
En faveur du motif vous devez l'oublier.
C'eſt à moi maintenant de vous remercier.

Pour corriger ma fille, on ne peut mieux s'y prendre.
Continuez, mon cher Léandre,
Cultivez le bon goût au ſein de ma maiſon.
Je veux qu'à l'avenir vous y donniez le ton,
Et que de vos conſeils tout le monde y profite.

LEANDRE.

Courage, & de deux. Paſſons vîte
A notre troiſiéme leçon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LUCINDE,

ISABELLE.

CE que vous venez de m'apprendre
Me paroît ſingulier, vraiment.

LUCINDE.

J'ai frémi quand mon pere eſt venu nous ſurprendre.

ISABELLE.

Votre Amant, de ce pas, s'eſt tiré joliment.

LUCINDE.

Mon Amant ! Vous uſez d'un terme qui me pique ;
Et c'eſt bleſſer les loix de notre arrangement ;
Dites, plûtôt, mon confrere en muſique.

ISABELLE.

J'ai tort.

LUCINDE

Mais dans ce jour, ma ſœur,
Admirez avec moi quel eſt mon ſort flateur!
Celui qui me diſtingue, & que je conſidére,
Eſt l'ami parfait de mon pere,
Qui veut par un bonheur, qu'à peine je conçoi,
Le choiſir pour ſon gendre; il l'a dit devant moi.

ISABELLE.

Et ſans peine, entre nous, votre cœur le préfere?
Sa figure.....

LUCINDE.

Il eſt vrai qu'elle eſt faite pour plaire;
Mais ma raiſon agit bien plus que mon penchant.
Si par moi dans le fond la choſe eſt ſouhaitée,
C'eſt que plus que tout autre il a le goût du chant,
Et qu'étant mariés, l'on eſt plus à portée
De profiter.....

ISABELLE.

Certainement,
Vous raiſonnez fort juſte, & je vous rends juſtice.

LUCINDE.

Ce n'eſt point un mari que je veux...

ISABELLE.

Non, vraiment;
Vous ne cherchez uniquement
Qu'un jeune habile homme, qui puiſſe

Fortifier votre talent.

LUCINDE.

C'eſt ce que je veux juſtement.

ISABELLE.

De votre heureuſe deſtinée
Je ſens d'autant plus la douceur,
Que je viens, puiſqu'il faut vous ouvrir tout mon cœur,
D'éprouver dans cette journée
Le même contre-temps & le même bonheur.

LUCINDE.

Avec l'objet de votre eſtime,
On vous a donc ſurpriſe auſſi ?

ISABELLE.

Oui, ma ſœur, mais loin qu'aujourd'hui
Mon pere m'en ait fait un crime,
Il a paru charmée de le trouver chez lui.
L'amitié les unit du nœud le plus intime.

LUCINDE.

Rendons grace au haſard, il eſt de nos amis.
Cet heureux incident doit exclure Damis.

ISABELLE.

Ma ſœur, j'ai tout lieu de l'attendre.
Mon pere doit, ce ſoir, m'entretenir
Sur un ſujet, dit-il, qui me fera plaiſir.
C'eſt, je n'en doute point, cela qu'il veut m'apprendre.

LUCINDE.

Rien n'eſt plus fortuné, je m'en réjouis fort.
La pauvre Mélanie, elle ſeule eſt à plaindre.
On lui prépare un triſte ſort;
Mais comment ferons-nous, ſi l'on veut la contraindre?
Nous avons fait ſerment de prendre ſon parti.

ISABELLE.

Oh! dans cette occaſion-ci,
Qu'elle tâche, ſans nous, de ſe tirer d'affaire.
N'allons pas ſottement indiſpoſer mon pere.
Nous ſommes bien, tenons-nous y,
Le bon ſens nous en fait une loi néceſſaire.
On doit ſacrifier, cela n'eſt pas douteux,
Le bonheur d'une ſeule à l'intérêt de deux.

LUCINDE.

Cette raiſon me frappe; elle eſt victorieuſe:
Nous rendrions d'ailleurs notre ſort plus facheux,
Sans rendre ſa fortune heureuſe.
Mais il eſt tard. Partons, il faut nous dépêcher.
L'Opéra ſera plein: nous ſerons mal-placées.
Les paroles, ma ſœur?

ISABELLE.

Ah! Je les ai laiſſées
Sur ma table tantôt, & je cours les chercher.

SCENE II.

LUCINDE, L'EPINE.

LUCINDE.

Vous entrez à propos ; allez dire à Léandre
Que je m'en vais à l'Opéra ;
Qu'il ne manque pas de s'y rendre,
Qu'à coup ſûr il m'y trouvera.
(*Elle part.*)

SCENE III.

L'EPINE *ſeul.*

Je crois qu'elle aura beau l'attendre.
Elle & ſa ſœur aînée ont eu déjà leur tour,
C'eſt à préſent celui de Mélanie.
Il attend pour venir lui faire ici ſa cour,
Que l'une & l'autre ſoit ſortie.
Je dois m'en informer & puis l'en avertir.
Je ſuis ſûr de Lucinde : à l'égard d'Iſabelle,
A l'Opéra la ſuivra-t'elle ?

Je n'en ſçai, ma foi, rien : reſte à m'en éclaircir.
Il faut qu'adroitement j'interroge Liſette.
Bon, la voilà qui vient comme je le ſouhaite.

SCENE IV.

L'EPINE, LISETTE.

L'EPINE.

LA Vielle à la main ! Elle arrive gaiment.
Chacun dans ce logis exerce ſon Talent.
Ah ! de grace, Mademoiſelle,
Daignez ſuſpendre un ſeul moment
Les doux ſons de votre Vielle.
Dites-moi ſeulement.....
(*Liſette joüe en l'interrompant.*)

L'EPINE.

Là, rien qu'un mot, je vous ſupplie,
Pour aller voir cet Opéra nouveau
Iſabelle eſt-elle partie ?
(*Liſette joüe toujours.*)

L'EPINE.

Vous me regalez-là d'un fort joli Cadeau ;
Et vous en jouez comme un ange.

Mais, Iſabelle.... Ah! quelle rage étrange!

(*Liſette redouble ſans dire mot.*)

L'EPINE.

Je vais battre des mains pour la faire ceſſer.

(*Il bat des mains.*)

Mes applaudiſſemens la font recommencer.
Pour converſer avec une pareille folle,
Je ne vois qu'un parti: faiſons la capriole.
Pour ſignaler votre art, allons, n'épargnez rien.
Je vais faire briller le mien.

(*Liſette jouë toujours en ſautant, & l'Epine la pourſuit en danſant.*)

SCENE V.

LEANDRE, L'EPINE, LISETTE.

LEANDRE *à l'Epine.*

PArle donc, es-tu fou? Quelle ardeur te tranſporte?

L'EPINE *danſant.*

Les Talens, Monſieur, les Talens.

LEANDRE.

Comment donc?

L'EPINE *toujours danſant.*

C'eſt l'amour des Talens qui m'emporte.

LEANDRE.

Mais il te convient bien, maraut, lorſque j'attens,
De danſer....

L'EPINE *danſant encore.*

Comme vous ils entraînent l'Epine,
Sur tout dès qu'il entre céans.

LEANDRE.

Dis, Lucinde....

L'EPINE *continuant à danſer.*

Oui, Monſieur, leur pouvoir me lutine;
Ils ont percé dans ces lieux ſéduiſans,
Juſques dans l'anti-chambre où leur fureur domine.

LEANDRE.

Veux-tu?...

L'EPINE.

Vous voyez bien cette aimable coquine,
Elle en poſſede d'étonnans.

LEANDRE.

Veux-tu bien me répondre?

L'EPINE.

Il le faut avouer;
Ils ſont rares dans une fille.
Liſette ſçait danſer auſſi bien que joüer,
Et jamais elle ne babille.
Daignez un peu, Monſieur, l'interroger, pour voir.

LEANDRE

LEANDRE.

C'eſt le parti que je vais prendre ;
Mais tu me le paîras ce ſoir.
(*à Liſette.*)
Ayez, ma belle enfant, la bonté de m'apprendre
Si Lucinde n'eſt pas allée à l'Opéra.

L'EPINE.

Ah ! voyez donc comme elle répondra !
(*Liſette joue & s'en va.*)

SCENE VI.

LEANDRE, L'EPINE.

LEANDRE.

Cette fille eſt vraiment d'un plaiſant caractere ;
Il faut que...

L'EPINE.

Non, jamais votre effort ne fera
Ce que tout le mien n'a pû faire.
Ici, depuis une heure entiere,
Monſieur, je l'interroge en vain :
Je n'en ai pû tirer, pour toute répartie,
Que trois airs de Vielle avec un ſaut badin.
Pour Lucinde, je ſçai qu'elle eſt déja partie.

LEANDRE.

L'Epine, en es-tu bien certain ?

L'EPINE.

Oui; je ſuis ſûr, Monſieur, qu'elle eſt ſortie,
Car elle-même me l'a dit;
Et qui plus eſt, elle vous prie
De l'aller trouver.

LEANDRE.

Il ſuffit,
Je ſuis content.

L'EPINE.

Mais, Iſabelle?...

LEANDRE.

Elle eſt à l'Opéra. J'ai pour garant fidelle,
J'ai ce billet qu'elle m'écrit.
Pour comble de fortune,
Geronte y doit aller auſſi.
Comme je crains ſa préſence importune;
J'attens qu'il ne ſoit plus ici,
Pour voir en liberté l'aimable Mélanie.

L'EPINE.

Par elle vous voulez couronner la partie:
Mais Lucinde, Monſieur, vous parle par ma voix.
De l'aller joindre elle vous preſſe.

LEANDRE.

Sa ſœur en fait autant par une lettre expreſſe;
Mais je ne puis pas, à la fois,
Les contenter toutes les trois.
J'ai d'une exactitude extrême,

Satisfait Iſabelle, à qui j'avois promis.
A Lucinde au moment précis,
L'Epine, j'ai tenu ma parole de même.
J'ai trop d'honneur pour tromper la troiſiéme.
Rien n'égale en ce point ma ponctualité;
Elle tient même de l'auſtere.
Un principe que j'ai de tout tems adopté,
Eſt qu'en amour comme en affaire,
Il faut de l'ordre, & de la probité.

L'EPINE.

Oh! ſelon moi, la vôtre eſt des plus admirables!
En même tems à trois filles aimables
Vous gardez la fidelité.
Un véritable amant differemment la prouve.

LEANDRE.

Mais, tu me mets à tort au nombre des amans:
Songe que je ne ſuis qu'amateur des Talens,
Que j'aime à cultiver par tout où je les trouve.

L'EPINE.

Ce commerce pour vous eſt des plus amuſans:
Mais ſatisfera-t'il ces trois objets charmans?
Et croyez-vous, Monſieur, que leur pere l'approuve?

LEANDRE.

S'il l'approuve, l'Epine? Oh! vraiment je le croi.
Il fait plus, il m'en preſſe, il me le recommande,
Et des mêmes Talens il eſt plus fou que moi.
Il veut qu'en ſa maiſon ils donnent ſeuls la loi,

Tant dans ſon cœur cette fureur eſt grande.

L'EPINE.

Mais le pouvoir de ces Talens maudits,
Fera tourner la tête aux trois quarts de Paris.
A chaque inſtant, dans toutes les familles,
Dans tous les rangs, & dans tout les états,
Quels ravages ne font-ils pas?
Que de femmes, Monſieur, & que de pauvres filles
Se laiſſent prendre à leurs traîtres appas!
Que d'Epoux pervertis! La force enchantereſſe,
D'un goſier brillant & flateur,
Fait préferer le fard au teint de la jeuneſſe,
Et l'artifice à la candeur;
Négliger la beauté, dédaigner la ſageſſe:
Fait triompher le vice, & même la laideur.

LEANDRE.

On fait des plus beaux dons les plus mauvais uſages;
Et des Talens tu cites les abus.
Mais ces mêmes abus prouvent leurs avantages,
Puiſqu'ils ont ſur nos ſens des charmes abſolus,
Même dans des ſujets les moins dignes d'eſtime.
Juges ſur nos eſprits juſtement prévenus,
Juſqu'où va leur pouvoir, & leur droit légitime,
Quand ils ſe trouvent répandus
Sur des objets qu'un vrai mérite anime?
Négliger leur ſecours, ou bien le dédaigner,
Eſt le défaut des plus honnêtes femmes,

Quand ce n'eſt qne par eux qu'elles peuvent regner.
Pour fixer leurs maris, pour captiver leurs ames;
C'eſt le ſeul art, s'il en eſt un.
Le plus bel œil, ſans eux, eſt bientôt importun:
D'une conduite réguliere,
Sans eux, l'ennui devient le fruit le plus commun.
Dans leur étude néceſſaire
Eſt renfermé le don d'amuſer & de plaire:
On leur doit l'agrément de la ſociété;
Et pour ſe rendre aimable, il faut ſuivre leurs traces.
Les mœurs ſont la vertu, les traits ſont la beauté.
Et les Talens forment les graces.

L'EPINE.

Souvent auſſi, Monſieur, ils forment en détail
Le grand art & le jeu de la minauderie;
L'exercice de l'Eventail,
Le regard en deſſous, modeſte agacerie,
La fureur de pincer ſa levre de corail,
De ſes dents pour montrer l'émail,
Le rire plein d'affetterie,
Les airs panchés & tel autre attirail,
Avant-coureurs certains de la coquetterie.

LEANDRE.

La beauté que j'attens ici
N'eſt pas telle; mais la voici.

SCENE VII.

LEANDRE, MELANIE.

MELANIE.

AH ! nous pouvons enfin nous parler ſans obſtacle,
Mon pere & mes deux ſœurs ſont allés au ſpectacle.
Moi, je vous avouerai que je n'y vais jamais,
Que pour y voir danſer dans les balets.

LEANDRE.

J'adore comme vous la Danſe ;
Rien n'égale ſon éloquence.
Les pas expriment plus cent fois que les diſcours.
Quand on emprunte leurs ſecours,
La converſation n'eſt jamais languiſſante.
Ah ! ce coulé la releve toujours.

MELANIE.

Et ce pas de côté la rend intéreſſante.
Celle qui parle aux yeux eſt la plus amuſante.

LEANDRE.

Pour commencer notre entretien flateur,
En arrivant, d'abord je vous ſaluë,
En brillant & leſte Danſeur,
Qui fixant avec grace une amoureuſe vûe,
Sur tous les mouvemens de ſa jambe tenduë,
Eſt ſon premier admirateur.

MELANIE.

Et moi, je vous reçois avec l'air de grandeur
Qu'étalent à nos yeux nos Danſeuſes illuſtres,
De qui les bras par leur hauteur
Semblent vouloir toucher, & dépendre les Luſtres.

LEANDRE.

Ce développement annonce que mon cœur
Va devant vous dévoiler ſa langueur.

MELANIE.

Ce mouvement ſoudain qu'un trouble feint anime,
Prouve au moins que je ſçai bien jouer la pudeur.

LEANDRE.

Chaſſez une injuſte frayeur.
Ce pas de Loure vous exprime
La plus parfaite & la plus tendre eſtime.

MELANIE.

Et je répons à cet aveu diſcret,
Par quatre pas de menuet.

LEANDRE.

Vous mépriſez ma flâme ſérieuſe;
Puiſque vous n'aimez pas la Danſe langoureuſe,
Je vais plus vivement marquer mon feu ſecret.
(*Il fait la pirouétte & pluſieurs jettés battus.*)

MELANIE.

Je redoute un amour ſi vif & ſi coquet.
Adieu, je fuis à tire d'aîle,
Et j'imite, en courant, le vol de l'Hirondele.

LEANDRE.

Cruelle ! vous fuyez, mais vos efforts ſont vains ;
Pour vous punir d'une telle incartade,
Je vous pourſuis, je vous atteins,
Et je vous ferme les chemins
Par une gargouillade.

MELANIE.

Je ne puis plus marcher. Que vais-je devenir ?
Dans ce danger preſſant ne perdons point la tête.
Puiſqu'on m'empêche de courir,
Il faut bien, malgré moi, que tout court je m'arrête.
Mais ne reſtons point ſans agir.
Pour voltiger, ſi je n'ai plus d'eſpace,
Par mes mines du moins tâchons de le fléchir.
Regardez le contour de ce bras plein de grace,
Il vous dit tendrement : Eſt-ce donc par l'audace
Que l'on parvient à ſe faire chérir ?

LEANDRE.

Je ſuis vaincu moi-même, & vous demande grace !
Par la ſeule douceur je veux vous attendrir ;
Par mille petits ſoins j'eſpere y réuſſir.
Mes pieds auprès de vous ne tiennent point en place.
Mon cœur eſt tranſporté ! Que je baiſe ce bras.

MELANIE.

Le baiſer ! Doucement, car ce n'eſt pas un pas.

LEANDRE.

C'eſt une expreſſion, il en faut dans la Danſe.

Je puis d'ailleurs le baiſer en cadence.

Ah!

(*Il lui baiſe le bras en danſant.*)

MELANIE.

Taiſez-vous, petit badin,
Mon cœur en eſt ému, ma vertu s'en offenſe.
Vous m'avez fait un vrai chagrin.

LEANDRE.

Votre pudeur a tort, dites-lui de ſe taire.

MELANIE.

Je me fâcherois à la fin!
Reſpectez mieux la bienſéance.

LEANDRE.

Mes moindres pas ſont ſoumis à ſon frein;
Et juſques dans mes ſauts je mets de la décence.

MELANIE.

Le Danſeur qu'elle guide eſt le plus ſéducteur.

LEANDRE.

Je vais donc employer ſon coloris flateur.

MELANIE.

De ce pas là j'admire l'élegance.

LEANDRE.

De celui-ci regardez la douceur.

MELANIE.

Qu'il eſt tendre! Ah! je ſens qu'il me ravit le cœur!
Je combats vainement ſa puiſſance ſecrette.

LEANDRE.

O ciel! Eſt-il bien vrai? Suis-je votre vainqueur?

MELANIE.

Cette attitude-là vous marque ma défaite.

LEANDRE.

Que mon bonheur eſt doux! Que ma joye eſt parfaite!
Et que ma victoire a d'éclat!
Je vais la célébrer par un double entrechat.

MELANIE.

Non, moderez plûtôt l'ardeur qui vous domine.
Soyez vainqueur modeſte, & triomphez ſans bruit.
Si l'amour propre où votre cœur incline,
Veut célébrer un bien qui le ſéduit,
Que ce ſoit par une ſourdine.

LEANDRE.

Ainſi qu'un Papillon, je vole ſans fracas.
Mon eſſor eſt rapide, & l'on ne l'entend pas.

MELANIE.

Vous imitez par l'inconſtance
Ce même Papillon dont le vol eſt ſi doux.

LEANDRE.

Par mes pas ſeulement j'imite ſon ſilence.
Si l'on me voit voler, ce n'eſt qu'autour de vous.
(*Il voltige autour d'elle.*)

MELANIE.

Et moi je voltige incertaine.....
La Raiſon me retient, & le Penchant m'entraîne.

Tantôt je ſuis mon inclination,
Et je cede tantôt à la réflexion.
L'Amour veut triompher, l'effroi vient le combattre.
Il me fait reculer trois pas.

LEANDRE, *lui tendant la main.*

Ah! Dans le même inſtant, pour en avancer quatre,
L'Amour vous préſente mon bras.

MELANIE.

J'accepte avec plaiſir le ſecours qu'il m'envoye.
Léandre, enfin vous l'emportez;
Et cette main que vous me préſentez
Me raméne au penchant dont je deviens la proye.

LEANDRE.

Vous comblez mon raviſſement!
Par un doux entrelacement,
Que de notre union nos bras peignent la joye!
Et par nos pas, que nos pieds, tour à tour,
Tracent en l'air divers chiffres d'amour.

SCENE VIII.

LEANDRE, MELANIE, LUCINDE.

LUCINDE.

Vous formez un tableau, dont j'admire la grace.
L'attitude eſt parlante, & je viens l'applaudir.

MELANIE.

Qui vous oblige donc ſi-tôt à revenir ?

LUCINDE.

Nous n'avons pas trouvé de place.
Pour vous, vous employez fort bien votre repos :
Vous avez vos raiſons pour reſter ſolitaire ;
Et la Danſe particuliere
Vous paroît préférable aux Balets généraux.
(*à Léandre.*)
Pour vous, Monſieur, je dois vous faire une querelle.
Votre temps eſt bien pris pour danſer avec elle ?

LEANDRE *bas à Lucinde.*

Ah ! De grace ; ne dites rien.

LUCINDE.

Raſſurez-vous, ma ſœur eſt dans ma confidence,
Ce que j'en fais eſt pour un bien.
Vous avez tous les deux bientôt fait connoiſſance ?

MELANIE.

Vous même, à ne vous rien nier,
Vous parlez à Monſieur d'un air bien familier ?

LEANDRE *bas à Mélanie.*

Pour votre gloire, ici ne faites rien paroître.

MELANIE.

Non, non ; ce point par moi veut être démêlé.
Votre ton me ſurprend.

LUCINDE.

Il eſt tel qu'il doit être.

MELANIE.

Vous avez donc l'honneur de le connoître?

LUCINDE.

Oui vraiment, c'eſt celui dont je vous ai parlé.

MELANIE.

Quoi! Votre Chanteur eſt Léandre?

LUCINDE.

Il vous a déjà dit ſon nom?

MELANIE.

Lucinde, quelle trahiſon!
Autant qu'elle m'étonne, elle va vous ſurprendre.
Ce beau Muſicien qui vous donne le ton,
Eſt mon maître à danſer, puiſqu'il faut vous l'apprendre.

LUCINDE.

Ah, le coquet!

MELANIE.

Ah, le fripon!

SCENE IX.

LEANDRE, MELANIE, LUCINDE. ISABELLE.

ISABELLE.

LEandre, je vous cherche, & je ſuis très-ravie
De vous trouver préſentement ici.

LUCINDE.

Iſabelle le nomme, & le connoît auſſi !

ISABELLE.

Je puis parler devant Lucinde & Mélanie,
Elles ſavent notre ſecret.
Je ſors d'avec mon pere, & ſur votre ſujet,
Il vient de s'expliquer d'une façon charmante.
Son amitié pour vous eſt ſurprenante;
Et pour en reſſerrer plus fortement les nœuds,
Son ame impatiente
Veut que l'hymen, ce ſoir, nous uniſſe tous deux.

MELANIE.

Vous comptez être ſon épouſe ?

ISABELLE.

Oui; vous ne devez pas en paroître jalouſe,
C'eſt le Bel-eſprit qui me ſert.

MELANIE.

Il ne vous ſert pas ſeule, & j'ai droit d'y prétendre,
C'eſt mon homme du Bal.

LUCINDE.

Et celui du concert.

ISABELLE.

Ce diſcours me paſſe à l'entendre,
Je n'ai jamais rien vû de tel!
Mais c'eſt donc l'homme univerſel ?

LUCINDE.

Pour moi, je n'y puis rien comprendre.

MELANIE.

Vous chantez, vous danſez, & vous faites des Vers?
C'eſt réunir, Monſieur, trop de talens divers.

ISABELLE.

Mais quel eſt donc l'eſpoir où votre eſprit ſe fonde.
Et quel rôle ici faites-vous?

LEANDRE.

Mais, celui d'un homme du monde.
Sans faire des talens une étude profonde,
Il doit prendre la fleur de tous,
Et choiſir, pour y faire un progrès convenable,
Et ſe former un goût qui ne ſoit pas commun,
Une Maîtreſſe dans chacun.

LUCINDE.

Mais la méthode eſt admirable!
Et le voile eſt charmant pour ſa légéreté.

LEANDRE.

C'eſt un devoir indiſpenſable,
Dont le monde lui fait une néceſſité.
Il faut, pour le former, plus d'un talent aimable,
Comme pour compoſer un Bouquet agréable,
Il faut pluſieurs ſortes de fleurs.
On y doit marier, par un adroit mélange,
Qui faſſe ſortir les couleurs,
L'Oeillet & la Grenade, avec la fleur d'Orange,
Vous raſſemblez toutes les trois,
Les différentes fleurs dont mon cœur a fait choix.

MELANIE.

Mes Sœurs & moi, nous ſommes la Grenade,
La fleur d'Orange, avec l'Oeillet
Dont Monſieur forme ſon Bouquet
Pour reveiller ſon goût malade.
C'eſt beaucoup d'honneur qu'il nous fait!

ISABELLE.

Apprenez qu'en voulant effleurer chaque choſe,
Vous prenez un mauvais parti.
Il vaut mieux ignorer, qu'être inſtruit à demi.

LEANDRE.

A votre ſentiment ſouffrez que je m'oppoſe:
Trop de ſavoir fait un pédant,
Et l'extrême ignorance un ſot impertinent,
De qui l'entretien nous aſſomme.
Un peu de tout eſt juſtement
La deviſe de l'honnête homme.

LUCINDE.

On n'a qu'à l'écouter; il n'aura jamais tort.

ISABELLE.

Pour moi, je ne ſai plus que dire.

MELANIE.

Je voudrois contre lui me fâcher & très fort.
Mais inutilement, il eſt fait pour ſéduire.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, MELANIE, LUCINDE, ISABELLE, GERONTE.

GERONTE.

JE viens dans ce moment, je viens hâter les nœuds,
Qui vont nous rendre tous heureux.
Mon cher Léandre, en épouſant ma fille,
Vous ferez le bonheur de toute ma famille.

LEANDRE.

L'honneur que je reçois flate mes plus doux vœux,
Et me voir votre Gendre eſt un bien où j'aſpire.
Mais l'embarras du choix, puiſqu'il faut vous le dire,
Tient mes eſprits, Monſieur, dans la perplexité.
Pardonnez à l'aveu, plein de ſincerité,
Que je ſuis forcé de vous faire.
Tout m'en fait dans ce jour une loi néceſſaire.
Je l'avoue, à ma honte, aux traits de la beauté
J'ai toujours eu le cœur inacceſſible.
C'eſt pour les Talens ſeuls que je ſuis né ſenſible.
Je leur rends tour-à-tour, un hommage aſſidu.
La Danſe, la Muſique, avec la Poëſie,
Regnent également ſur mon ame aſſervie,
Et tiennent mon goût ſuſpendu.

Chacune de ces Demoiſelles
Poſſéde un de ces dons dans un degré divin.
Voilà ce que j'admire en elles,
Et voilà ce qui rend mon eſprit incertain.

GERONTE.

Mais j'ai choiſi pour vous ; Iſabelle eſt l'aînée,
Et ma main vous l'a deſtinée.

ISABELLE.

Non, je renonce aux droits des ans.
Il n'eſt pas queſtion de leur prééminence.
Il s'agit aujourd'hui de celle des Talens.
Ils ſe trouvent en concurrence.
Je ne diſpute ici que pour l'honneur du mien.

LUCINDE.

Je ne dois pas céder en rien.
La gloire de mon art s'y trouve intéreſſée.

MELANIE.

Attendez, il me vient une bonne penſée.
De finir la diſpute, elle m'offre un moyen
Qui paroît le plus ſimple, & même le plus ſage.
Pour juger quel Talent doit avoir l'avantage,
Et couronner l'une de nous,
Il faut qu'en lice ils entrent tous.
Si vous voulez l'approuver l'une & l'autre.
Chacune nous pouvons faire briller le nôtre,
Tout-à-l'heure dans un Balet
Dont j'ai conçu le plan & qui vient au ſujet.

Ce ſont les trois Muſes Rivales,
Différentes de goût, mais en mérite égales.
Celles dont mon art a fait choix,
Sont Melpoméne, Erato, Terpſicore,
Qui ſe diſputent à la fois,
L'honneur de ſoumettre à leurs loix
Un génie agréable & plus léger encore.
(*à Iſabelle.*)
Vous ſerez *Melpoméne*, & Lucinde *Erato*;
Moi, je ſerai la Muſe de la Danſe;
Léandre, le génie enclin à l'inconſtance
Qui volera tout autour du *trio*.
Celle de nous dont l'art & la puiſſance,
Près d'elle fixeront ce Silphe favori,
Obtiendra la victoire, & l'aura pour mari.

GERONTE.

Je trouve cette idée heureuſe,
Et je donne mon agrément
D'avance à la victorieuſe.

LUCINDE.

Sans balancer un ſeul moment
J'accepte le parti, ſûre que la victoire
Va bientôt, par mes ſoins, pencher en ma faveur.

ISABELLE.

J'y conſens auſſi de bon cœur,
Et j'eſpere y trouver ma gloire.

LEANDRE.

Moi, je ſuis ſûr d'y trouver mon bonheur.

La Piéce dénouë par une Pantomime, où l'on voit d'abord Melpoméne endormie. Pluſieurs Songes volent autour d'elle, & veulent empêcher le Génie qui paroît d'approcher du Trône où elle repoſe. Melpoméne ſe réveille, écarte les Songes, & le Génie lui fait tendrement l'aveu de ſa paſſion, & ſe jette à ſes genoux; il a le bonheur de la fléchir. Elle l'arme du Poignard tragique, à la faveur duquel il met en fuite les Songes jaloux, & tous deux vont ſe placer ſur le même Trône. On entend une ſimphonie qui annonce l'arrivée d'Erato. Le Génie inconſtant ſe ſent attirer par ces nouveaux ſons, & quitte Melpoméne pour ſuivre la Muſe de l'Harmonie, qui va s'aſſeoir avec lui ſur un ſiége de gazon. Les Suivans d'Erato célébrent ſa victoire en danſant au ſon de la flute dont le Génie jouë. Cette ſimphonie eſt interrompue par une beaucoup plus vive, qui caractériſe la Muſe de la Danſe. Terpſicore paroît au milieu de ſa Cour en formant une contre-danſe. Le Génie ne peut réſiſter à l'aſcendant vainqueur du plus ſéducteur des Talens. Il abandonne Erato, & ſe livre tout entier aux charmes de Terpſicore, qui triomphe de ſes deux ſœurs. La Fête finit par un Tambourin danſé par le Génie, & par la Déeſſe des Entrechats.

FIN.

LE
MARI GARÇON,
COMÉDIE.

De Monſieur DE BOISSY.

EN TROIS ACTES EN VERS.

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 10 Février 1742.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. LVII.
Avec Approbation & Privilége du Roy.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier; une Comédie qui a pour titre, *Le Mari Garçon*, & je crois que le Public en verra l'impreſſion avec plaiſir. Ce 16 Février 1742.

CREBILLON.

Le Privilége eſt aux Œuvres de M. de Boiſſy.

LE MARI GARÇON.

COMEDIE.

EN TROIS ACTES EN VERS.

ACTEURS.

LA COMTESSE, crue Veuve & femme de Léandre.

LEANDRE, cru frere de la Comteſſe.

LE MARQUIS DE FLORANGE, ami de Léandre, & Amoureux de la Comteſſe.

CIDALISE, fâcheuſe, attachée à la Comteſſe.

FINETTE, Suivante de la Comteſſe.

Monſieur DE LA JOYE, Médecin.

La Scéne eſt à Forges, dans un Bois.

LE MARI GARÇON,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, FINETTE.

FINETTE.

BOn jour, Monſieur.

LEANDRE.

Bon jour, Finette,
Di, comment ſe porte ma ſœur ?

FINETTE.

Sa ſanté, Monſieur, eſt parfaite ;
Ses yeux ſont d'un brillant, ſon teint d'une fraîcheur...
Oh ! Ma foi, vive Forge, & ſes eaux efficaces,
Pour rendre à la beauté tout ſon éclat vainqueur.
Dans le ſein des Plaiſirs, on y puiſe les Graces.

LEANDRE.

Depuis dix jours que j'ai quitté ces Lieux,
Ma ſœur s'eſt donc bien divertie?

FINETTE.

Oui, Monſieur, on ne peut pas mieux.
Concert, Feſtin, Bal, Comédie.

LEANDRE.

J'en ai, vraiment, l'ame ravie.
Mais le Bal nuit aux eaux ainſi que tout Feſtin.

FINETTE.

Madame n'a rien pris ſur elle;
C'eſt par ordre du Médecin.
L'aimable homme! C'eſt un modele
Que devroient ſuivre ſes rivaux.
Il veut que les Buveurs reſpirent
Le Plaiſir en tout tems, la Joie à tout propos.
Plus on a ſoin, dit-il, de tracaſſer ſes eaux,
Plus elles ſont de bien, & plus elles tranſpirent.
Comme elles font d'ailleurs naître un grand appétit,
Il les exhorte, il leur preſcrit
De faire ſurtout bonne chere,
Et de ne dormir que la nuit;
Car le repos du jour eſt un poiſon contraire.
Un tel régime eſt doux autant que ſalutaire.

LEANDRE.

Et la Comteſſe avec plaiſir le ſuit.

FINETTE.

Le moyen qu'elle s'en défende
Quand tout le monde ici ſe réjouit?
L'exemple eſt ſi puiſſant, & ſa cour eſt ſi grande,
Que le torrent l'entraîne en dépit qu'elle en ait.
Vous ſavez que Madame a le pouvoir ſecret
De fixer toujours, auprès d'elle,

La foule des honnêtes gens.
Quelque part qu'elle ſoit, ſa douceur naturelle,
Son humeur gaïe, & ſes ſoins complaiſans
Attirent, ſans coquetterie,
Les deux Sexes en même tems.
La volonté d'autrui ſoumet ſes ſentimens,
Et fait la régle de ſa vie.

LEANDRE.

Son eſprit trop liant la porte à recevoir
Toute ſorte de Compagnie:
Elle feroit mieux de l'avoir
Moins nombreuſe, mais plus choiſie.

FINETTE.

Oh! Le grand nombre divertit.

LEANDRE.

Je trouve plûtôt qu'il ennuïe.

FINETTE.

Sa variété qui me rit,
Amuſe les regards & diſſipe l'eſprit.

LEANDRE.

Cidaliſe, dis-moi, n'eſt-elle point partie?

FINETTE.

Non; elle n'a garde, vraiment:
Elle ne quitte point Madame un ſeul moment.

LEANDRE.

Tant pis.

FINETTE.

C'eſt ſa meilleure amie;
Elles n'ont toutes deux qu'un même appartement.

LEANDRE.

Qu'un même appartement! C'eſt un attachement
Bien fort.

FINETTE.

Oui, chaque inſtant l'augmente.

LEANDRE.

La Comteſſe eſt trop complaiſante.

FINETTE

Mais Cidaliſe a beaucoup d'agrément;
Elle eſt vive, ſpirituelle;
Avec des perſonnes comme elle,
L'entretien ne tombe jamais;
Elle a, pour en faire les frais,
Des reſſources continuelles:
C'eſt un recueil vivant de toutes les nouvelles.

LEANDRE.

Moi, j'en ferois beaucoup de cas,
Sans un défaut qui dans elle me bleſſe;
On voit toujours qu'elle s'empreſſe
D'être par-tout où l'on ne la veut pas:
Sans vous connoître, elle ſe livre,
Et vient, hors de propos, toujours vous acoſter.
S'attache-t'elle à vous? Rien ne peut l'écarter;
Elle eſt la premiere à vous ſuivre,
Et la derniere à vous quitter.
Quelque ſoin que l'on prenne, & quelque part qu'o
aille,
On la trouve toujours, on a beau l'éviter;
Elle eſt en même tems à Paris, à Verſaille;
Elle a le don de ſe multiplier.
Par ſon activité qui tient de la Magie,
Elle eſt de chaque fête & de chaque partie,
Sans qu'on prenne jamais le ſoin de l'en prier.

FINETTE.

Je porte envie à ſon bonheur extrême.

Fille majeure, & ſans état certain;
Elle eſt maîtreſſe d'elle-même,
Et peut, comme elle veut, promener ſon deſtin;
Ce ſoir à Forge, à la Ville demain.
Mais Madame a près d'elle une autre compagnie,
Qui ſans doute vous plaira mieux.

LEANDRE.

Qui donc?

FINETTE.

Un Marquis jeune & des plus gracieux;
Qui, pour former ſon goût, depuis quatre ans voyage,
Et qui vient, en paſſant, viſiter ce ſéjour.
Il fait grande dépenſe, & met tout en uſage
Pour amuſer Madame, & lui faire ſa cour.

LEANDRE.

Je ſuis charmé de voir, qu'en mon abſence,
Tout contribue à la bien divertir.

FINETTE.

Nôtre Médecin qui s'avance
N'eſt pas homme à me démentir.
Demandez-lui, Monſieur.

LEANDRE.

Va, je t'en crois, Finette.
Cours avertir ma ſœur, qu'en ces lieux, ſans témoin,
Je veux l'entretenir d'une affaire ſecrette.

FINETTE.

Je vais, ſans différer, m'acquitter de ce ſoin.

SCENE II.

LEANDRE, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE.

LA fête pour le coup, Monſieur, ſera complette,
Et ſoyez le bien arrivé.
Votre ſœur vous attend, & l'air dont je la traitte,
Doit être par vous approuvé.
Le plaiſir que j'ordonne eſt ma grande recette,
Et tout mon art conſiſte à le bien varier.
Pour prouver ſa vertu parfaite,
J'en fais l'eſſai tout le premier.

LEANDRE.

J'approuve fort cette méthode,
Et Monſieur de la Joye a trouvé la façon
D'être un Médecin à la mode,
Et de juſtifier ſon nom.
L'uſage du plaiſir eſt bon,
Tout le monde s'en accommode:
Mais il veut etre pris avec précaution.
L'excès du bien même indiſpoſe;
Et vous outrez ſouvent la doſe.

M. DE LA JOYE.

Non; le plaiſir renferme en ſoi tant de bonté,
Qu'on n'en ſçauroit jamais trop prendre;
Et de moi vous devez apprendre
Qu'on ne ſe porte bien qu'à force de gaité.
Quelque loin qu'on la pouſſe, elle ne ſçauroit nuire.

J'en connois trop la qualité.
Un excès de plaiſir ne peut jamais produire,
Mettons la choſe au pis, qu'un excès de ſanté.

LEANDRE.

Pour le coup votre eſprit badine.

M. DE LA JOIE.

Non point du tout, je dis la vérité.
Par goût & par état vers le plaiſir j'incline.
Un Profeſſeur en Médecine
Eſt un Docteur en volupté;
Et mon art, puiſqu'il faut dévoiler ce miſtere,
N'eſt que l'art d'amuſer, d'égayer, & de plaire.
Nous devons mettre nos efforts
A divertir l'eſprit pour rétablir le corps.
Un Médecin, au fonds, n'eſt qu'un homme agréable.
De notre ſçavoir admirable,
Voilà les plus ſecrets reſſorts,
Et l'hiſtoire très-véritable;
Le reſte n'en eſt que la fable.

LEANDRE.

Vous êtes le plus vrai de tous les Médecins;
Par conſéquent le plus aimable.

M. DE LA JOIE.

Oh! Mon ſyſtême eſt d'autant plus louable,
Que perſonne jamais ne meurt entre mes mains.

LEANDRE.

Par quel expédient?

M. DE LA JOIE.

Par un des plus certains.
Pour ne pas me conduire en bête,
Je ne traitte jamais que des gens en ſanté
Qu'allarme un leger mal de tête;
Ou la moindre incommodité.

Et pour calmer leur eſprit agité,
J'ordonne repas fins, charmantes promenades ;
Vin d'Auvilé ſurtout, pere de l'enjoûment.
S'il n'opere que foiblement,
L'Eſcubak ou l'Eau des Barbades
Eſt mon dernier médicament.
Tant pis pour eux ſi la fiévre les prend ;
Car j'abandonne mes malades,
Dès qu'ils le ſont bien ſérieuſement ;
Et je laiſſe à mes camarades
La gloire de l'enterrement.

LEANDRE.

Cette méthode eſt ſage autant que fine.

M. DE LA JOIE.

Fort à propos ici vous êtes de retour,
Pour voir briller ma nouvelle doctrine.
Je dois & vais la mettre au jour,
Dans une fête où la Gaité préſide.
Elle ouvre ce matin par un dîner ſplendide,
Et finira ce ſoir par un balet brillant.

LEANDRE.

Eh ! Qui donc eſt l'auteur de ce cadeau charmant ?

M. DE LA JOIE.

Moi.

LEANDRE.

Perſonne ne vous défraie ?

M. DE LA JOIE.

Mais je partage cet honneur
Avec un Marquis riche & d'agréable humeur.
Je prépare la fête, & c'eſt lui qui la paie.

LEANDRE.

Mais vous êtes vraiment un homme univerſel !
Vous reglez la cuiſine auſſi bien que la danſe ;

On n'a jamais rien vû de tel !
Cependant, Monſieur, plus j'y penſe,
Moins je voudrois, tout mis dans la balance ;
Choiſir mon Médecin pour mon Maître d'Hôtel.

M. DE LA JOIE.

Vous avez tort, Monſieur. Un Médecin raſſemble
Toutes les qualités & tous les arts enſemble.
J'entens par arts, ceux qui par leur gaité,
Ont mérité le nom de talens agréables,
Et concourent à la ſanté
Comme au délaſſement de tous les gens aimables.
Il eſt tout à la fois, Muſicien, Gourmet,
Poëte, Cuiſinier, & Maître de Balet.
De toute façon il s'eſcrime.
Il change, comme il veut, de ton & de maintien.
Tantôt vif & badin, tantôt grave & ſublime.
Tout digne enfant de Galien
Doit être né Comédien.
Notre Profeſſion n'eſt qu'une Pantomime.
Adieu, je ſuis forcé de finir l'entretien,
Car l'heure du dîner s'approche.
Je ne veux point m'attirer de reproche ;
Et je ſuis ſur tout ponctuel,
Quand il faut ordonner un repas ſolemnel.

[*Il ſort.*]

SCENE III.

LEANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Comment vous portez-vous, mon frere?
Pour vous revoir, j'ai tout quitté.

LEANDRE.

Perſonne ne nous voit dans ce Bois ſolitaire.
Trouvez bon que je prenne une autre qualité,
Et qu'étant votre époux, je puiſſe, en liberté,
Vous parler un moment comme on parle à ſa femme.
Le rôle que je fais coûte trop à mon ame;
Et puiſqu'il faut vous l'avouer,
Je me laſſe de le jouer.

LA COMTESSE.

Vous m'étonnez par ce langage!
Et vous manquez de goût, d'amour également.
Paſſer pour frere & ſœur, quand l'himen nous engage;
Mais rien n'eſt plus divertiſſant!
Et le miſtere ſéduiſant
Prête à ces noms je ne ſçai quoi de tendre,
De doux enſemble & de piquant,
Qui fait qu'on aime à les entendre,
Et qu'à les répéter, on trouve du plaiſir,
Mais un plaiſir qu'on ne peut rendre!
Il n'eſt permis de le comprendre,
Qu'à ceux qui ſçavent le ſentir.

LEANDRE.

Je goûterois fort ce miſtere,
Si j'en tirois le fruit que j'en devrois avoir;
Et qu'étant le jour votre frere,
Je fuſſe votre époux le ſoir.
Mais c'eſt une douceur interdite à ma flâme.
Depuis ſix mois que nous ſommes unis,
J'en ſuis au point où j'en étois, Madame,
Le premier jour que je vous vis;
Et vous m'avez, ſans me permettre
De vous dire adieu ſeulement,
Fait partir pour mon Régiment,
Lorſque du nom d'époux j'ai tout dû me promettre.
A cet arrêt forcé de me ſoumettre,
Je me vois dans le monde un être ſingulier;
Je ſuis Mari garçon: mais garçon à la lettre.

LA COMTESSE.

Monſieur, pour me juſtifier,
En même tems pour vous confondre,
Je n'ai qu'un mot à vous répondre.
J'ai voulu vous donner ma foi,
Pour vous prouver mes feux & raſſurer les vôtres.
Mais d'en faire un ſecret, me faiſant une loi,
Pour en mieux dérober la connoiſſance aux autres,
J'ai dû vous éloigner de moi,
Et plûtôt que ma flâme, en croire mon effroi.

LEANDRE.

Veuve, & par conſéquent de votre ſort maîtreſſe,
Falloit-il tant de crainte, & de délicateſſe?

LA COMTESSE.

Vous ſçavez mes raiſons.

LEANDRE.

Bon, diſcours ſuperflus!

L'Amour n'en connoît point, & paſſe par deſſus.
Tant de prudence eſt importune.

LA COMTESSE.

Quoi ! Vous auriez voulu que riſquant mon ſecret,
J'expoſaſſe avec lui mon bien & ma fortune ?
Que de quelques inſtans le plaiſir indiſcret
Fût peut-être ſuivi de trente ans de regret ?
Juſques ici ma richeſſe incertaine
Eſt, vous le ſçavez bien, attachée au ſuccès
Du difficile & long procès
Que doit juger le Parlement de Renne.
Cléon qui, pour ſon fils, m'a demandé ma main,
Doit rapporter cette affaire importante
Qui tient mon état incertain,
Et j'attens tout de ſa faveur puiſſante.
J'ai par cette raiſon dû flatter ſon erreur,
Et cacher notre nœud, juſques à la journée
Qui doit, par un Arrêt, fixer ma deſtinée.
Songez que s'il venoit à ſçavoir par malheur
Le ſecret de notre himenée,
Pour ennemi j'aurois mon Rapporteur,
Et qu'infailliblement je ſerois ruinée.
Ai-je tort ?

LEANDRE.

Oui, Madame, & non.
A Rennes vous aviez raiſon ;
Car vous & moi nous étions ſous ſa vûe.
Auſſi pour ôter tout ſoupçon,
J'ai vêcu dans ma garniſon,
Et ma tendreſſe vous a crûe.
Mais à Forges, Madame, où vous êtes venue,
Vous avez tort & très-grand tort.

LA COMTESSE.

En quoi, Monſieur ? Vous me ſurprenez fort.
Je vous ai rappellé.

LEANDRE.

Pour augmenter ma peine.
Dans ces lieux éloignés, où l'on vit librement,
J'arrive, plein de l'eſpérance vaine
Que je vais être heureux, du moins ſecrettement.
Point du tout ; un excès de prudence ou de crainte,
D'un nouveau joug m'impoſe la contrainte.
Ma femme, malgré moi, qui veut être ma ſœur,
A tenir mes feux en ſouffrance,
Goûte une maligne douceur,
Leur refuſe l'attrait de la moindre faveur.
Comme un autre Tantale, au ſein de l'abondance,
J'expire de famine, & vois fuir mon bonheur.
Jamais tourment !.. Vous en riez, cruelle ?

LA COMTESSE

Je trouve la plainte nouvelle.
Mais comptez-vous pour rien d'être avec moi, Monſieur ?
De me voir à toute heure, & de me voir fidelle ?

LEANDRE.

Ce bien accompagné d'une gêne éternelle,
Ajoûte à mon ſupplice, & devient un malheur.
Mit-on jamais un homme à cette rude épreuve !
Ma ſituation eſt vraiment toute neuve.
J'euſſe attendu moins de rigueur,
Et plus de pitié d'une Veuve.

LA COMTESSE.

Mon frere, en vérité, vous me touchez beaucoup.

LEANDRE.

Oh ! Mon frere ! Ce nom m'outrage pour le coup.

Si vous vous mettiez à ma place,
Et que vous aimaſſiez autant que je le fais,
Vous changeriez de façons déſormais,
Et vous finiriez ma diſgrace.

LA COMTESSE.

Mon cœur qui le voudroit, le peut moins que jamais.

LEANDRE.

Qu'eſt-ce donc qui vous embarraſſe ?
Il n'eſt point de Cléon à craindre dans ces lieux ;
Et vous pouvez, loin de ſa réſidence,
Avoir pour moi, ſans riſque, un peu de complaiſance.

LA COMTESSE.

Non, de plus d'un Argus je dois craindre les yeux ;
Je dois redouter la préſence
De Cidaliſe attachée à mes pas.
Comme il n'eſt point de Villes ni d'Etats
Où cette fille n'ait quelque correſpondance,
Si notre mariage à Forges tranſpiroit,
Sur le champ ſa main indiſcrette
Dans ma province l'écriroit ;
Et j'aimerois autant qu'il fût dans la Gazette.

LEANDRE.

L'inſupportable fille, & que mon cœur la hait !

LA COMTESSE.

Depuis votre départ, puiſqu'il faut vous l'apprendre,
Un nouvel incident a traverſé nos vœux ;
Et nous preſcrit, mon cher Léandre,
Le devoir d'être encore plus circonſpects tous deux.
Ce ſont nos communs avantages.

LEANDRE.

Mais deux époux, quoiqu'on exige d'eux,
Ne peuvent pas être plus ſages.
Quel obſtacle plus fort nuit donc à mon repos ?

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Le fils de Cléon eſt aux Eaux.

LEANDRE.

Quoi ! Le fils de Cléon, le Marquis de Florange
Eſt à Forge ?

LA COMTESSE.

Oui.

LEANDRE.

L'avanture eſt étrange !
C'eſt ce jeune homme aimable, & des plus opulens ;
Dont m'a parlé votre Hipocrate,
Et qui donne pour vous des cadeaux ſi galans ?

LA COMTESSE.

C'eſt contre mon aveu que ſa dépenſe éclate.

LEANDRE.

Plus que je ne voulois, ce diſcours m'éclaircit ;
Et du ſort qui ſe divertit,
Ce ſont-là les cruels caprices.
Ce fatal & jeune Marquis,
Je l'ai vû beaucoup à Paris.
Avec lui, qui plus eſt, j'ai fait mes exercices,
Et nous étions très-grands amis.

LA COMTESSE.

Pour moi, de l'avoir vû, je me ſouviens à peine.
Dès l'âge de dix ans il eſt ſorti de Renne
Sans qu'il y ſoit rentré depuis.
Il ne me connoît point, & ne ſçait qui je ſuis.

LEANDRE.

Mais votre nom a dû l'inſtruire
Que vous êtes préciſément
Le parti que pour lui ſon pere veut élire.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, il ſçait ſimplement

Qu'on le doit marier d'abord en arrivant ;
Il n'eſt point informé du nom de la perſonne.
Après l'avis que je vous donne,
Jugez combien il nous eſt important
De mettre, à nous cacher, tout notre ſoin prudent.

LEANDRE.

Allons, puiſqu'il le faut, je veux bien m'y ſoumettre.
Mais, pour me conſoler, daignez donc me promettre
De m'accorder, de tems en tems,
Madame, le plaiſir que j'ai dans ces inſtans
De vous voir en bonne fortune.

LA COMTESSE.

C'eſt trop riſquer, nous ſerions vûs.

LEANDRE.

Mais pour n'être point apperçus,
Si vous voulez, nous choiſirons la brune.

LA COMTESSE.

Je crains trop le ſerein. Adieu, ſéparons-nous,
Quelqu'un pourroit venir & nous ſurprendre.

LEANDRE.

Ayez auparavant la bonté de m'apprendre
Si je me reverrai bientôt ſeul avec vous.

LA COMTESSE.

Mon amour en ce lieu vous donne rendez-vous...

LEANDRE.

Tantôt ? Ce ſoir ? Dites, ma chere.

LA COMTESSE.

Le jour que j'apprendrai le ſort de mon procès.
Juſqu'à ce jour que je crois près,
Je ne vous verrai plus qu'en qualité de frere
Et qu'en préſence de témoin.

LEANDRE.

Ah, ce jour eſt encore loin !

Tant de rigueur me déſeſpere.
Vous me traitiez moins durement ;
Quand je n'étois que votre Amant.
ouvent, pour adoucir la rigueur de ma chaîne,
pouvois en ſecret vous dire au moins ma peine :
Que le mari ſoit ſur le même pié.
ngez qu'au fond la faveur n'eſt pas grande.
Ma tendre, ma douce moitié,
De votre époux ayez pitié ;
A genoux je vous le demande.

LA COMTESSE.

ans une promenade où l'on eſt vû de tous ?
evez-vous au plûtôt : ce trait eſt des plus foux,
Vous méritez que je vous gronde.
vous étiez ſurpris, mon frere, à mes genoux,
Juſte Ciel ! Que diroit le monde ?
rtez, ou vous allez exciter mon courroux.

LEANDRE.

ne demande plus qu'une grace légere :
ue je baiſe la main d'une ſœur auſſi chere ;
eſt peu pour un Amant, & rien pour un Epoux.

LA COMTESSE.

Oui, mais c'eſt trop pour un frere.

LEANDRE.

Je l'obtiendrai, malgré votre rigueur.

LA COMTESSE.

Arrêtez ; voilà Cidaliſe.
Songez que je ſuis votre ſœur,
ucune liberté ne vous eſt plus permiſe.

LEANDRE *avec dépit.*

on importunité m'eſt contraire en tout tems !

LA COMTESSE.

Non, elle vous favoriſe,
Puiſqu'elle ſert de frein à vos feux imprudens.

SCENE IV.

LEANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE *à la Comteſſe.*

JE croyois vous avoir perdue.
Je vous cherche de toutes parts;
Et, tout à coup, à mes regards
Votre perſonne eſt diſparue
Sans que je m'en ſois apperçue.
Dans les lieux où vous n'êtes point,
On n'y tient pas, belle Comteſſe,
Et l'ennui vient ſaiſir au point
Qu'il faut vous retrouver, ou mourir de triſteſſe.

LEANDRE *à la Comteſſe.*

Mais Madame a pour vous une belle tendreſſe.

CIDALISE.

Ah! Vous voilà, Monſieur, de retour. Depuis quand?

LEANDRE.

J'arrive dans le même inſtant.

CIDALISE.

Vous venez de la Cour? Dites-nous des nouvelles?
C'eſt la ſource en tout tems des grandes & des belles.

LEANDRE.

Point du tout; c'eſt l'endroit où l'on en dit le moins.

CIDALISE.

Vous avez dû, Monſieur, en apprendre à la Ville ;
En nouveautés elle eſt toujours fertile.

LEANDRE.

C'eſt, à vous dire vrai, le moindre de mes ſoins.
Qui, mieux que vous, peut avoir connoiſſance
Des nouvelles du jour, & même du matin ?
Vous devez les avoir de la premiere main ;
Vous êtes en commerce avec toute la France.

CIDALISE.

Il eſt très-vrai, qu'à tout Paris,
Trois fois par jour exactement j'écris :
Mais il a tant de nonchalance,
Qu'il ne répond que tard à ſes amis.
Sans l'attachement qui me lie
A la Comteſſe votre ſœur,
Oh ! Je ſerois déja partie
Pour lui reprocher ſa froideur.

LEANDRE.

Partez, Mademoiſelle, en toute diligence.
Je dois vous dire de ſa part,
Qu'il vous attend avec impatience.

CIDALISE.

Comment ! Il me ſouhaite ?

LEANDRE.

Oui, partez ſans retard.

LA COMTESSE.

Non, pour moi, de reſter, ayez la complaiſance.
Vous m'êtes néceſſaire, & de votre préſence,
Cidaliſe, en ces lieux je ne puis me paſſer.

CIDALISE.

Mon cœur ſe rend ſans balancer :
Je vous donne la préférence

Sur Paris, tout charmant qu'il eſt ;
Autant que vous rien ne me plaît.

LEANDRE.

Vous avez pour ma ſœur trop de condeſcendance ;
Paris ne fut jamais ſi brillant ni ſi beau,
En votre faveur il ſe pare
De ce que l'art invente de plus rare,
De ce que la peinture offre de plus nouveau :
Le Louvre étale exprès plus d'un riche tableau,
Votre portrait ſur-tout attire l'affluence.

CIDALISE.

Mon portrait eſt du nombre ?...

LEANDRE.

Oui, vraiment, le pinceau
A rendu tous vos traits avec tant d'élégance
Qu'ils charment les regards de tous les ſpectateurs
Qui leur donnent la préférence.
Au jugement des connoiſſeurs,
Le Peintre & vous, vous diſputez de gloire ;
S'il captive les goûts, vous enchaînez les cœurs,
Chaque inſtant eſt marqué par plus d'une victoire.
Pour voir & pour jouir d'un triomphe ſi doux,
Abandonnez ces lieux, vîte, qu'attendez-vous ?

CIDALISE.

Vous me flattez.

LEANDRE.

Je ſuis Hiſtorien ſincere.
Paris, par ſes efforts n'aſpire qu'à vous plaire ;
Il fait tout pour vous engager
A revoler dans ſon ſein agréable.

CIDALISE.

Que ne puis-je me partager !

LA COMTESSE.

Il exagere exprès.

LEANDRE.

Non, pour ſe rendre aimable,
Paris a ſoin de ne rien oublier;
Vous allez voir dans ce papier,
De mon diſcours la preuve véritable.

CIDALISE *lit.*

[*Elle s'interrompt.*]

Nouvelles de Paris. Des nouvelles! Ha! Ha!
Vous ne vouliez pas m'en apprendre.
Cependant, Monſieur, en voilà.

LEANDRE.

Plus agréablement j'ai voulu vous ſurprendre.

CIDALISE *lit.*

Un Phénomene tout nouveau
Brille aux Italiens, & les rend à la vie
Preſqu'au ſortir de ſon berceau.
Terpſicore eſt l'auteur d'un prodige ſi beau;
A la priere de Thalie,
De tous ſes dons les plus brillans;
Elle y fait admirer la force réunie
Dans une Eléve de quatre ans.

[*elle S'interrompt.*]

De quatre ans! Bon! C'eſt une raillerie.

LEANDRE.

Non, c'eſt un fait des plus conſtans:
Son oreille eſt parfaite, & ſa grace infinie.
Moi, qui parle, j'ai vû cette enfant ſi jolie,
Qui donne à tout Paris dans les mêmes inſtans,
Le plaiſir de la Danſe & de la Comédie.

Son frere, à ſept ans & demi,
Paroît preſque un géant auprès de ſa cadette;
Et, comme un Danſeur grave, il ſe voit applaudi.

LA COMTESSE.

J'admire les progrès que fait ce ſiecle-ci.
Pour le coup ſa gloire eſt parfaite:
Dans l'enfance on eſt accompli,
Les Talens y ſont à la bavette.

CIDALISE.

Dites-moi, pendant ce tems-là,
Comment ſe porte l'Opera?

LEANDRE.

Il jouit à préſent d'une ſanté complette;
Mais cet écrit bien mieux vous l'apprendra:
Je ſuis ſûr qu'à partir il vous obligera.

CIDALISE.

Quelle joye! A tout Forge il me tarde déja
D'en faire la lecture, & d'aller l'en inſtruire.

LEANDRE.

Aimable Cidaliſe, allez donc, courez-y;
Auſſi-bien, je dois ſeul entretenir ici
Ma fem, ma ſœur avec qui je deſire...

LA COMTESSE.

Non, vous n'avez plus rien d'important à me dire.
Et je ne puis quitter Cidaliſe aujourd'hui;
J'aime les nouvelles comme elle,
Elles diſſipent mon ennui:
Nous allons toutes deux, d'une ardeur mutuelle,
En régaler tout le peuple buveur.

CIDALISE.

Quel plaiſir nous allons leur faire!

Partons, volons, Comteſſe. Adieu, Monſieur.

LA COMTESSE.

Adieu, mon frere.

LEANDRE.

Adieu, Madame, adieu, ma ſœur.

[*Elles ſortent.*]

SCENE V.

LEANDRE *ſeul.*

MA femme a, pour le coup, une garde fidelle;
Exprès, pour m'éloigner, elle attache auprès d'elle
La fâcheuſe que je hais tant.
Et c'eſt un trait malin.... Mais un homme s'avance;
Il a l'air du Marquis. C'eſt lui-même vraiment.
Déguiſons-nous en ſa préſence,
Et jouons bien l'étonnement.

SCENE VI.

LEANDRE, LE MARQUIS.

LEANDRE.

NE me trompai-je point?

LE MARQUIS.

En croirai-je ma vûe?

LEANDRE.

Ah! Florange!

LE MARQUIS.

Ah ! Léandre !

(*Enſemble.*)

Eſt-ce toi que je vois ?

LE MARQUIS.

Quel bonheur ſurprenant !...

LEANDRE.

Quelle joie imprévûe !

LE MARQUIS.

De rencontrer à Forge un de mes bons amis !

LEANDRE.

De rejoindre en ces lieux mon aimable Marquis !

(*Ils s'embraſſent.*)

LE MARQUIS.

Comment vont les plaiſirs ? Comment va la fortune ?
Et qu'as-tu fait depuis mon départ de Paris ?

LEANDRE.

J'ai voltigé de la Blonde à la Brune ;
J'ai ſuivi, tour à tour, quatre inclinations ;
L'Amour, le Jeu, le Vin, la Bonne-chere ;
J'ai mis enfin au jour toutes les actions
Qui peuvent ſignaler un jeune Militaire ;
Et j'ai toujours, avec un ſcrupule ſévere,
J'ai rempli les devoirs, j'ai fait les fonctions,
Et mené la vie exemplaire
D'un Capitaine de Dragons.

LE MARQUIS.

Tant de ſageſſe m'édifie ;
Et ton état, Léandre, eſt un bien que j'envie.

LEANDRE.

A ton tour, Marquis, apprens-moi,
Avec la même bonne foi,
Tes occupations pendant quatre ans d'abſence ?

LE MARQUIS.

J'ai beaucoup voyagé, mais ſans aucun plaiſir.
J'ai d'abord viſité la France,
Mais avec tant de diligence
Que je n'ai pas eu le loiſir
De m'ennuyer, ni de me divertir.
J'ai parcouru, ſans faire réſidence,
L'Allemagne, la Suiſſe, où l'on m'a forcément
Enſeigné l'art de boire alternativement
En même pot qui fait la ronde,
Et de m'enivrer proprement
Pêle-mêle avec tout le monde.
Puis j'ai vû la Hollande, où l'eſprit, l'agrément,
Où le plaiſir paroît un Eſtre imaginaire;
Où le vrai ſavoir-vivre, où le grand art de plaire.
Eſt l'art de commercer toujours utilement.
J'ai fait le tour de l'Italie:
Là, j'ai, pendant dix mois, ſubſiſté de concert,
Ou n'ai vécu que de deſſert:
En décoration, ou bien en ſymphonie,
On vous y traite, on y fait les honneurs:
Un concerto, des fruits, des glaces, des liqueurs;
Il eſt vrai, d'un goût admirable,
Accompagnés de parfums & de fleurs,
Compoſent le repas, & rempliſſent la table:
Bref, c'eſt un pays merveilleux,
Où l'art y ſert de nourriture;
On n'y ſoupe jamais, on y dîne en peinture:
Et l'on n'y mange que des yeux.

LEANDRE.

D'une indigeſtion on court peu l'aventure
Dans un feſtin ſi ſingulier,
Dont un Peintre eſt le cuiſinier.

LE MARQUIS.

J'ai terminé ma courſe à Londre;
On y ſait tous les arts, hors l'art de converſer:
La parole eſt un bien qu'on craint d'y dépenſer.
Pour ſe donner la peine de répondre,
On eſt trop occupé du travail de penſer.
Auprès de lui mon pere me rappelle;
Sa lettre m'apprend que ſon zéle
Me deſtine un parti dont il me taît le nom;
Et, pour diſſiper l'humeur noire
Que donne l'air de Londre, & ſon maudit charbon:
Je ſuis à Forge venu boire
Par ordre de la Faculté,
Et prendre avec ſes eaux une aimable gaïté:
La compagnie y contribue;
Celle avec qui ſur tout on eſt en liaiſon:
Ses effets ſont plus ſûrs que ceux de la boiſſon;
J'y retrouve un ami, j'y jouis de ſa vûe;
Je répons de ma guériſon.

LEANDRE.

Mais j'en vois ſur ton teint d'infaillibles préſages.
On eſt ſûr de guérir quand on ſe porte bien.
Et tes amours? Ne m'en diras-tu rien?

LE MARQUIS.

Ils ne ſont pas heureux, non plus que mes voyages.
Pour trois différentes beautés,
J'ai brûlé, tour-à-tour, dans le fond de mon ame,
Sans avoir pû, malgré tous mes ſoins répétés,
Parvenir ſeulement à déclarer ma flâme,
Ni même à me trouver ſans témoin une fois
Vis-à vis d'aucune des trois.

LEANDRE.

C'eſt être malheureux autant qu'on le peut être.

LE MARQUIS.

Une fille à Milan fut mon premier vainqueur ;
J'en devins amoureux en paſſant dans ſa rue :
Mais, à peine un regard eut-il frappé mon cœur,
Qu'une mere ſévere, avec un ton grondeur,
La fit diſparoître à ma vûe.
J'eus beau, durant quatre mois de ſéjour,
Épier le moment de parler à la Belle,
Je ne la vis jamais ſans ſa mere éternelle,
Qui ſervit de rempart toujours à mon amour ;
Et toute la faveur qu'en obtint ma conſtance,
A force de ſaluts l'un ſur l'autre entaſſés,
Fut une ſimple révérence :
Encore la fit-elle ayant les yeux baiſſés.

LEANDRE.

Voilà des feux bien mal récompenſés.

LE MARQUIS.

Une femme enſuite, à Florence,
Succéda dans mon ame au Tendron de Milan ;
Ses beaux yeux, à travers ſa double jalouſie,
Trouverent le chemin de mon ame aſſervie :
Mais ſon époux jaloux, ou plûtôt ſon tyran,
Faiſoit de ſa maiſon une priſon cruelle,
Et trente clefs répondoient d'elle.
Je rodai tant autour de ſon logis,
Qu'à force d'or je ſéduiſis
La ſurveillante intéreſſée,
Qui m'introduiſit une nuit
Chez ſa maîtreſſe, à petit bruit :
Mais, en entrant, mon ardeur empreſſée
Rencontre en face le mari :
Il voulut d'un poignard accueillir ma tendreſſe,
Et courut après moi, de tous ſes gens ſuivi ;

Mais l'ayant gagné de vîteſſe,
Je m'échapai de ſa fureur.
Ce fut là le progrès où ſe borna ma flâme;
J'eus le regret, &, malgré moi, l'honneur
D'être reconduit par Monſieur,
Sans avoir pû donner le bonſoir à Madame.

LEANDRE.

Quel époux incivil! Ah! Rien n'eſt plus affreux;
Les nôtres ſavent bien mieux vivre:
Dès que vous arrivez chez eux,
Ils vous quittent la place au lieu de vous pourſuivre.

LE MARQUIS.

Ici, pour mettre fin à ma narration,
Une veuve charmante, & née en tout pour plaire,
Fait ma troiſiéme paſſion;
Ou plûtôt, cher Léandre, elle fait ma premiere.
Des autres l'apparition
N'avoit produit chez moi qu'une flâme légere,
L'eſprit de celle-ci, ſa converſation,
Avec l'eſtime & l'admiration,
Ont fait naître un amour auſſi fort que ſincere;
Il tient de l'adoration.
Mais la fatalité qui m'eſt particuliere,
Attache ſur ſes pas, pour traverſer mes feux,
Une fille obſtinée à la ſuivre en tous lieux,
Et qu'on appelle Cidaliſe.
Elle l'obſede au point, que juſques à préſent
Je n'ai pû dans ces lieux la voir ſeule un inſtant,
Pour lui dire l'ardeur dont mon ame eſt épriſe.
Cette incommode-là ne quitte jamais priſe:
Sans ceſſe je maudis ſon aſſiduité,
Et je ſuis ſur le point de perdre patience.
Elle ſurpaſſe en importunité,

Les meres de Milan, les maris de Florence.

LEANDRE.

Oui, cette Cidaliſe eſt de ma connoiſſance ;
Elle eſt telle que tu la peins.
Je murmure contre elle autant que tu t'en plains.

LE MARQUIS.

Tu dois connoître auſſi ma Comteſſe adorable,
Puiſque l'une eſt toujours de l'autre inſéparable.

LEANDRE.

Oui, nous nous connoiſſons.

LE MARQUIS.

Tu dis cela d'un ton,
Qui tout à coup me fait naître un ſoupçon.
Elle attend aujourd'hui le retour de ſon frere,
Et tu viens d'arriver. Seroit-ce toi ? Répon.
Éclairci-moi par un aveu ſincere.

LEANDRE.

Mais il eſt vrai qu'à Forge on me donne ce nom.

LE MARQUIS.

La Comteſſe eſt ta ſœur ? Léandre, cher Léandre,
Ah ! Quel ſurcroît de joie & de bonheur pour moi
Je dois de ton ſecours, de ton zéle, de toi,
Je dois, & j'oſe tout attendre.
L'amitié t'en fait une loi.
Unique confident du feu qui me dévore,
Du feu que dans ton ſein je viens de dépoſer,
Et frere en même temps de l'objet que j'adore,
En ma faveur tu dois le diſpoſer.
Au tourment d'un ami tu dois être ſenſible,
Le ſervir, le conduire, & le favoriſer.

LEANDRE.

Je le voudrois fort.... Mais... à ne rien déguiſer,
Marquis, la choſe eſt impoſſible.

LE MARQUIS.

Impoſſible ! En quoi donc ? Songe que mon amour
Eſt auſſi pur que l'eſt le plus beau jour.

LEANDRE.

J'y vois, te dis-je, un obſtacle invincible.

LE MARQUIS.

Mais quel obſtacle enfin ? Parle.

LEANDRE.

Près de ma ſœur,
Puiſqu'il faut m'expliquer, je ne puis, en honneur,
Servir tes feux, quelque fort que je t'aime,
Dans le temps que je viens d'apprendre de toi-même,
Qu'une autre eſt deſtinée à recevoir ta main,
Qu'un pere te rappelle en France à ce deſſein.
Moi-même, en ce moment, je ne puis te comprendre!

LE MARQUIS.

Cet obſtacle n'eſt rien, & mon amour, Léandre,
Mon amour eſt prêt à le lever.
Je renonce au parti qu'un pere me propoſe.
Ta ſœur, qui de mon cœur ſeule en reine diſpoſe,
Eſt le plus éclatant que je puiſſe trouver.
Loin qu'à ce nouveau choix ma famille s'oppoſe,
Elle fera gloire de l'approuver.
J'en répons.

LEANDRE.

Peux-tu ?...

LE MARQUIS.

Je le puis & je l'oſe.
Pour moi, parle à ta ſœur.

LEANDRE.

Non, je n'en ferai rien.
Et ſi tu me connoiſſois bien,
Tu...

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Mais, pour un ami volontiers on s'emploie.
Je ne te conçois pas. Quel frere ſcrupuleux !
Fais du moins qu'un moment ſans témoin je la voie.
Ecoute. J'imagine un moyen très-heureux.
Le grand obſtacle à ce bien que je preſſe,
Eſt Cidaliſe importune à tous deux :
Il s'agit d'éloigner ſes pas de la Comteſſe,
Pour que je puiſſe ſeul lui déclarer mes feux.
Tu peux me rendre ce ſervice.

LEANDRE.

Je le puis moins qu'un autre ; ainſi ne compte pas
Sur moi pour un pareil office.

LE MARQUIS.

Mais aiſément tu le pourras ;
Je donne, ce ſoir, une fête :
Près d'elle tu te placeras,
Tu feras l'empreſſé, tu loûras ſes appas ;
Tu feindras d'être ſa conquête.
Je prendrai cet inſtant, où tu l'amuſeras,
Pour inſtruire ta ſœur, & la voir tête-à-tête.

LEANDRE.

Le bel emploi que tu me donnes-là !

LE MARQUIS.

Ton zéle de ce ſoin, au mieux s'acquittera.
Mon cher, je t'en conjure, à charge de revanche.
Mon amitié, ſans peine, à tout ſe prêtera ;
Je te le jure ici d'une ame franche.

LEANDRE.

Non, non, je ne veux point, Marquis,
Te mettre dans le cas de la reconnoiſſance.

SCENE VII.

LEANDRE, LE MARQUIS, M. DE LA JOIE.

M. DE LA JOIE *à moitié pris de vin.*

JE viens, Meſſieurs, pour vous donner avis
Que vous allez contre mon ordonnance.
A babiller à jeun, à cauſer à crédit,
Sans en prévoir la conſéquence,
Vous employez un temps qu'on doit mettre à profit
A converſer des dents, & non pas de l'eſprit.
La converſation d'une table charmante
Eſt la plus agréable & la plus nourriſſante.
Et je ne ſaurois voir, ſans un mortel dépit,
Qu'on manque de ſe rendre à l'heure intéreſſante
Du dîner qui ſe refroidit.
(*Il fait un hoquet.*)
Pour moi, je meurs de ſoif, j'étrangle d'apétit.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

LEANDRE.

Mais, quand on ſort de table,
Et que l'on vient de déjeuner,
On peut, mon Docteur très-aimable,
Tranquillement attendre le dîner.

M. DE LA JOIE.

Je n'ai point déjeuné, je m'en fais un ſcrupule;
Et c'eſt, Meſſieurs, un ridicule

Que vous prétendez me donner.

LEANDRE.

Le ridicule eſt bon !

M. DE LA JOIE.

L'injuſtice eſt parfaite.
D'honneur, je ſuis un homme à jeun ;
Si dans le monde il en fut jamais un.
Je n'ai pris aujourd'hui que du Sel de Seignette.

LE MARQUIS.

Vous verrez que des Eaux ce ſera le montant.

M. DE LA JOIE.

Point du tout, je vous fais excuſe.
Je les ordonne, & jamais je n'en uſe.
L'eau m'eſt contraire, & le vin excellent.
Un Médecin fait ſon tempérament.
J'eſtime donc le vin, mais je hais tout yvrogne ;
Et j'ai pris mon ſel, ſobrement,
Dans deux bouteilles de Bourgogne.

LE MARQUIS.

Le remede eſt nouveau. L'uſage en eſt charmant ;
Et la doſe des plus modeſtes.

M. DE LA JOIE.

Je m'en trouve parfaitement,
Et j'ai de ſon effet des preuves manifeſtes.
(*Il pouſſe un hoquet.*)

LEANDRE.

Mais en voilà.

M. DE LA JOIE.

Sans doute. On voit par ſon moyen,
Parbleu, que je me porte bien.

LEANDRE.

Un excès de plaiſir, pour le coup, mon cher maître,
Produit chez vous un excès de ſanté.

M. DE LA JOIE.

Je ne diſpute pas, mon fils; cela peut être.

LE MARQUIS.

Vous ne dînerez point.

M. DE LA JOIE.

Je dînerai, parbleu,
Et dînerai pour quatre.

LE MARQUIS.

Allez dormir un peu.

M. DE LA JOIE.

Vous vous moquez, Monſe Florange,
Je ne dors point, quand tout l'univers mange.
Sur ce chapitre je prens feu.
A bien dîner je mets ma gloire:
Je veux avoir trop bû. Mettons la choſe au pis.
C'eſt un motif preſſant qui m'oblige à reboire.
Lorſque le vin de Beaune m'a ſurpris,
Le vin d'Aï me raccommode.
C'eſt un remede ſûr. Je veux dans tout Paris
Mettre ma recette à la mode.
Ecoutez, raillerie à part,
Comme dans le Balet je dois faire un vieillard
Que le vin a ſurpris, qui ſe ſoutient à peine,
Le déjeuné que j'ai fait un peu tard,
M'a donné l'eſprit de ma ſcéne,
Et m'a ſervi de répétition
Pour le pas qu'il faut mettre en exécution.
Suis-je bien dans mon caractere?

LEANDRE.

Au mieux.

M. DE LA JOIE.

Vous me flattez, vous n'êtes point ſincere.
Je ſuis encore loin de la perfection.

Et pour y parvenir, ſans plus long-temps remettre,
Venez, partons, Meſſieurs, à table allons nous mettre.
Hei !....

(*Il danſe en s'en allant.*)

LEANDRE.

Vous faites des entrechats.

M. DE LA JOIE.

Tout en chemin faiſant je répete mon pas :
La, la, marquez moins de ſurpriſe.

(*Il fait un faux pas.*)

LE MARQUIS.

Doucement.

M. DE LA JOIE.

Je le fais exprès.

LEANDRE.

Vous allez tomber.

M. DE LA JOIE.

Non, je me caractériſe.
Trois bouteilles encore, & nous voilà parfaits.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS *ſeul.*

OUI, mon amour, quoi que je faſſe,
Sera toujours infortuné.
Pour les obſtacles je ſuis né.
Mon froid ami, qui rit de ma diſgrace,
A ne point me ſervir eſt toujours obſtiné.
La Cidaliſe, à me nuire empreſſée,
Redouble ſes ſoins aſſidus.
Pour comble de douleur, ma Veuve étoit placée
A table entre ſon frere & ce femelle Argus.
Encore, ſi j'avois été vis-à-vis d'elle,
La perſpective eût fait ma conſolation :
Mais, par malheur, ma place étoit la plus cruelle ;
Et l'importun objet de mon averſion
S'étoit arrangé de maniere,
Qu'il s'offroit, de profil, le premier devant moi,
Et qu'il me cachoit toute entiere
La charmante Beauté qui me tient ſous ſa loi.
Je faiſois bonne contenance ;
Et, tâchant d'exciter les autres au plaiſir,

Pour faire les honneurs, j'augmentois ma ſouffrance :
Le héros de la fête en étoit le martyr.
Pour déclarer mes feux, quel moyen vais-je prendre ?..
De l'écriture empruntons le ſecours ;
Souvent, mieux que la voix, elle ſert les amours.
Ecrivons un Billet ; &, pour le faire rendre,
A la Suivante ayons recours.
L'intérêt ſéduiſant guide toute Soubrette ;
Toujours par l'or ſon cœur eſt radouci.
Tâchons, par ſon éclat, de ſéduire Finette ;
Et courons de ce pas.... Mais elle vient ici.

SCENE II.

LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

JE rens grace au hazard qui vous offre à ma vûe...
Mais, quel ſoin vous occupe & diſtrait vos eſprits ?

FINETTE.

Excuſez, Monſieur le Marquis,
Je cherche....

LE MARQUIS.

Achevez donc la fraſe interrompue,
Et dites-moi ce que vous cherchez tant.

FINETTE.

Monſieur, je cherche, en ce moment,
Une bague qu'ici je crois avoir perdue
Ce matin en me promenant,
Et dont Madame hier me fit préſent.

LE MARQUIS.

D'une recherche ſuperflue
Épagnez-vous cette peine aſſidue ;
Finette, je vous prie, en dédommagement,
De recevoir ce diamant.

FINETTE.

Cette offre généreuſe a lieu de me ſurprendre.
Je n'ai perdu qu'un fort petit rubis,
Et vous m'offrez, Monſieur, un diamant de prix:
Le préſent eſt trop beau pour que j'oſe le prendre!

LE MARQUIS.

Non, prenez hardiment.

FINETTE.

Vous m'en diſpenſerez.
Je n'ai rien fait pour vous, Monſieur, qui puiſſe...

LE MARQUIS.

Mais aiſément vous vous acquitterez,
Si vous voulez, par un ſervice
Qu'en cet inſtant vous me rendrez.

FINETTE.

Monſieur, quel eſt donc cet office?

LE MARQUIS.

Simplement vous vous chargerez
D'un billet que je vais écrire,
Et qu'en ſecret vous remettrez .....

FINETTE.

A qui, Monſieur? Ayez la bonté de m'inſtruire.

LE MARQUIS.

Finette, vous le donnerez
De ma part à votre maîtreſſe.

FINETTE.

A Madame, un billet! Vous me ſurprenez fort.

LE MARQUIS.

Mais vous êtes ſurpriſe à tort:
Je prétens éclaircir un point qui m'intéreſſe.

FINETTE.

De dîner avec vous à l'inſtant elle ſort.
Que ne lui parliez-vous, vous qu'elle voit ſans ceſſe?

LE MARQUIS.

Belle Finette, il eſt des choſes qu'on écrit,
Entre nous deux, bien mieux qu'on ne les dit.

FINETTE.

Ce diſcours devient clair, & je dois vous entendre;
Cette lettre dont il s'agit,
Eſt, je n'en doute plus, une miſſive tendre.

LE MARQUIS.

Oui, ma chere, il eſt vrai: Si vous voulez la rendre,
Et me ſervir dans mon amour,
Comptez ſur ma reconnoiſſance
Et ſur ma bourſe dans ce jour:
Par ce brillant, d'abord, ſouffrez que je commence.

FINETTE.

Pour le prendre, Monſieur, j'ai trop de conſcience.

LE MARQUIS.

Je vous en fais préſent.

FINETTE.

Non, il ne m'eſt pas dû:
Ce ſeroit un préſent perdu.
Je ne reçois jamais rien des perſonnes
Que je ſai ne pouvoir ſervir.
Vous êtes dans le cas.

LE MARQUIS.

Mais vos raiſons....

FINETTE.

Sont bonnes;

Et, pour vous le prouver, & mieux vous éclaircir;
Apprenez que Madame eſt d'une humeur ſévére,
Et ne lit point de tels billets.
Sachez, en même temps, qu'attentive à lui plaire,
Moi, qui vous parle ici, je n'en porte jamais.

LE MARQUIS.

Voilà des ſcrupules, Finette....

FINETTE.

Non, c'eſt de la ſincérité;
Et, quoique je ne ſois qu'une ſimple Soubrette,
Je me pique de probité.
Si je ſervois une coquette,
J'accepterois vos dons ſans balancer:
Sûre que vos poulets ſeroient bien reçus d'elle.
Et que je devrois voir de droit récompenſer
Mon ſervice effectif, & mon utile zéle
Qui dans ſes mains les feroient tous paſſer.
Mais aujourd'hui que je me vois aux gages
D'une Maîtreſſe des plus ſages,
Qui ne voit les Amans que d'un œil de courroux,
Monſieur, auprès d'elle, pour vous,
Mon miniſtére eſt inutile.
Si je me chargeois, entre nous,
De lui rendre vos billets doux,
Je tromperois votre amour trop facile,
Et je volerois vos bijoux.

LE MARQUIS.

Mais cet amour eſt pur autant qu'il eſt extrême.

FINETTE.

Monſieur, expliquez-vous vous-même.

LE MARQUIS.

Je ne ſaurois près d'elle en trouver le moment.
Eſſayez de donner....

FINETTE.

C'eſt inutilement.
Je ne ſervirois pas votre flâme,
Et je me mettrois mal dans l'eſprit de Madame.

LE MARQUIS.

Recevez la bague toujours :
Si votre ſoin, à ma tendreſſe,
Ne peut être d'aucun ſecours,
De la reſtituer vous ſerez la maîtreſſe.
Par cet accord....

FINETTE.

Non, Monſieur le Marquis:
Voilà ce que jamais on ne me verra faire,
Car jamais je ne rends ce qu'une fois j'ai pris;
C'eſt encor là mon caractére.

LE MARQUIS.

Je vois que mon préſent eſt trop mince à vos yeux;
J'y joins la boëte d'or que ma main vous préſente.

FINETTE.

Ah ! Vous êtes, Monſieur, un homme dangereux;
Et, de peur qu'à la fin tant d'éclat ne me tente,
Je me retire vîte, & ſuis votre ſervante.

(*Elle s'enfuit.*)

SCENE III.

LE MARQUIS *ſeul.*

OH ! Pour le coup, mon malheur eſt affreux,
Et j'en ſens un dépit horrible :
Il faut que, tout exprès, il ſe trouve pour moi

Une Suivante incorruptible,
Dont la droiture ſoit la loi!
Mais la Fortune aura beau faire,
Mon amour n'en veut pas avoir le démenti;
Et je vais prendre le parti
D'être de mon ardeur, moi-même l'émiſſaire.
En vain j'ai contre moi, dans cette occaſion,
Freres, Amis, Cidaliſes, Soubrettes.
Soyons plus forts que tout: Trouvons l'invention
D'apprendre, en dépit d'eux, mes ſouffrances ſecrettes
A l'objet de ma paſſion.
Faiſons en vers ma déclaration,
Et l'écrivons ſur ces tablettes.
Grace à la Nature, j'en fais
Facilement de fort mauvais,
J'en ai même donné des preuves très-certaines.
J'étois un des meilleurs Poëtes du Marais,
Dont j'ai fait les plaiſirs le cours de ſix ſemaines.
Comme, avec eux, les vers portent leur paſſeport,
Et qu'on les croit ſans conſéquence,
Pour les faire accepter, il faut bien moins d'effort:
La plus ſévére en badine d'abord;
On y dit ce qu'on veut, ſans qu'elle s'en offenſe.
Je trouverai, ce ſoir, ſûrement les moyens,
A la faveur d'un peu d'adreſſe,
De donner, ou du moins de faire voir les miens
A mon adorable Comteſſe;
Et j'aurai l'avantage, en prenant cet emploi,
De n'être, d'un tel bien, redevable qu'à moi....
Mais voilà Cidaliſe! Ah! Qui peut la conduire?
Elle n'eſt pas contente, obſtinée à me nuire,
De m'empêcher de lui parler,
Elle la quitte exprès pour venir me troubler,

Dans le moment que je lui veux écrire !
Par bonheur, j'ai fini, ſans qu'il m'en ait coûté ;
Et je rends grace à ma facilité.

SCENE IV.

LE MARQUIS, CIDALISE.

CIDALISE.

JE vous y prens, Marquis. Ah ! Voyons, je vous prie,
Les vers que vous écrivez là.

LE MARQUIS.

Ce n'en ſont point.

CIDALISE.

Seul dans la rêverie !
Des Tablettes en main ! Sûrement en voilà.
Je ſçai que Monſieur verſifie
Comme jamais on ne verſifia.

LE MARQUIS.

[*à part.*]
Non. Ah ! J'enrage.

CIDALISE.

En vain votre bouche le nie ;
Vous avez ſur le front un air de poëſie
Qui m'eſt un garant de cela.
Montrez donc. De les voir il me tarde déja.
J'aime les vers à la folie !

LE MARQUIS.

[*à part.*]
Les miens ſont trop mauvais. Comment les lui cacher ?

CIDALISE.

Treve de fauſſe modeſtie.
Faut-il donc vous les arracher ?

LE MARQUIS.

[*à part.*] [*à Cidaliſe.*]
Peſte de la fâcheuſe ! Eh, non, je ſuis ſincere.

CIDALISE.

Seriez-vous du nombre de ceux
Qui brûlent à la fois, & rougiſſent d'en faire,
Qu'on nomme Poëtes honteux ?

LE MARQUIS.

Si j'en faiſois de bons, ſi je pouvois le croire,
De les montrer je ſerois gloire.
Il n'appartient qu'aux ſots de rougir des talens.
Mais, par malheur, les miens ſont ſi méchans,
Qu'après les avoir faits, ſouvent je les déchire,
Et qu'à moi ſeul j'ai le front de les lire.

CIDALISE.

Pour ſi mal réuſſir vous avez trop de goût,
Et je ne vous crois point du tout.
Vos vers ne reſtent point dans une nuit profonde.
Vous en faites pour tout le monde ;
Pour vos amis ſur tout.

LE MARQUIS.

Je vous l'avouë ici.
Pour un ami j'ai fait ceux-ci ;
Mais j'avois juré de le taire,
Et de vous en faire un ſecret,
Quoique vous en ſoyez l'objet.

CIDALISE.

Qui, moi ? Je ſuis l'objet de ce miſtere ?
Nouvelle raiſon pour les voir.
Ma curioſité n'en devient que plus vive.

LE MARQUIS.

Les voilà, puiſqu'enfin vous voulez les avoir.
Sans cet incident qui m'arrive,
Votre main par un autre eût dû les recevoir.

CIDALISE.

Et par qui donc?

LE MARQUIS.

Puiſqu'il faut vous l'apprendre,
C'étoit par la main de Léandre.

CIDALISE.

De Léandre!

LE MARQUIS.

De lui. Je n'ai fait ſimplement
Que rimer ce qu'il penſe, ou plûtôt ce qu'il ſent.

CIDALISE.

J'entens. C'eſt de ſa part une galanterie.

LE MARQUIS.

Oh! C'eſt mieux que cela; jugez-en, je vous prie.

CIDALISE *lit.*

Depuis le tems que je vous vois,
Je languis en ſecret, je brûle, je ſoupire:
Si je pouvois vous en inſtruire,
Et me rencontrer ſeul avec vous une fois,
L'aveu ſoulageroit l'horreur de mon martire.
Mais vous n'êtes jamais ſans témoins un inſtant;
Et mon ſupplice eſt accru doublement,
Par la crainte de vous le dire,
Et la difficulté d'en trouver le moment.
[*après avoir lû.*]
C'eſt un aveu d'amour en forme tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Comment le trouvez-vous?

CIDALISE.

Exceſſivement tendre.
Mais le jour l'autoriſe, & le lieu le permet,
Et comme un ſimple jeu je ſens qu'il faut le prendre.

LE MARQUIS.

Non, Léandre, pour vous, ſent un amour parfait.
Qui ne bleſſe point votre gloire.

CIDALISE.

Marquis, vous badinez, & je ne puis le croire.

LE MARQUIS.

Je vous proteſte ici qu'il eſt, de vos beaux yeux,
Epris au point qu'il n'en dort point, Madame.
Son amour eſt prodigieux;
Et puiſque votre cœur eſt inſtruit de ſa flâme,
Trouvez bon que mes ſoins intercedent pour lui.
Parlez; qu'en ſa faveur votre bouche prononce:
J'oſe, à titre d'ami, preſſer votre réponſe.
Songez bien que ſa vie en dépend aujourd'hui.

CIDALISE.

Ses feux ſont moins ardens, votre bouche exagere.

LE MARQUIS.

Je n'exagere point; il en mourra, d'honneur,
Pour peu qu'à ſon amour votre arrêt ſoit contraire.

CIDALISE.

Mais, quand on aime tant la ſœur,
On ne veut point la mort du frere.

LE MARQUIS.

Ah! Je cours, à Léandre, apprendre ſon bonheur.
Quels ſeront ſes tranſports! Mais je le vois paroître.

SCENE V.

LE MARQUIS, CIDALISE, LÉANDRE.

LE MARQUIS.

Vien, ton amour, Léandre, eſt bien plus avancé,
Bien plus heureux qu'il ne croit l'être.
L'aimable objet qui l'a fait naître,
En eſt inſtruit ſans en être offenſé.
Sa bonté, qui plus eſt, te permet l'eſpérance.
Mon zele avoit promis de garder le ſilence ;
Mais ces vers ſurpris dans mes mains,
Ont trahi le ſecret de tes feux clandeſtins.
Loin de t'être fatal, l'incident t'eſt propice ;
Et j'ai tant fait, par mon empreſſement,
Qu'on vient de s'expliquer très-favorablement.
Adieu. J'ai, d'un ami, rempli pour toi l'office ;
Et c'eſt à toi, préſentement,
De t'acquitter de celui d'un amant.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

LEANDRE, CIDALISE.

LEANDRE.

JE voudrois fort vous cacher ma ſurpriſe ;
Mais le Marquis me charge, aimable Cidaliſe,
D'un rôle, qu'aujourd'hui, quoiqu'il ſoit des plus doux,
Je ne m'attendois pas de jouer près de vous.

CIDALISE.

Un tel diſcours à rien ne vous engage,
Et ne doit point étonner vos eſprits :
Je n'ai reçu, Monſieur, que comme un badinage
Les vers galans que le Marquis,
En ſecret, à votre priere,
Vient, pour vous, de mettre en lumiere
Dans ce Bois où je l'ai ſurpris.

LEANDRE.

La vérité m'oblige de vous dire
Qu'il ne les a pas faits pour moi,
Et ſon diſcours a dû produire
L'étonnement où je me voi.
Pour faire des vers de commande,
Je n'ai jamais recours à la veine d'autrui ;
Et j'ai, ſans vanité, l'aiſance la plus grande
D'en faire, quand je veux, tout auſſi mal que lui.
Il a, j'en ſuis certain, travaillé pour ſon compte ;
Car ce matin, du feu qui le ſurmonte,
Puiſqu'il faut l'avouer, il m'a lui-même inſtruit.

CIDALISE.

Mais pourquoi donc, Monſieur, ne me l'a-t'il pas dit?

LEANDRE.

C'eſt, de ſa part, une mauvaiſe honte,
Ou plûtôt un travers, un caprice maudit.
En voyageant, Madame, il s'eſt gâté l'eſprit.
De tant de Nations les divers caracteres
Ont à tel point brouillé le ſien,
Que dans ſes ſentimens, comme dans ſes manieres,
On a beaucoup de peine à le démêler bien.
Il a, du fin Italien,
Pris les détours & l'art impénétrable,
Et de l'Anglois indéchifrable,
La ſingularité qui ne reſſemble à rien.

CIDALISE.

Il eſt vrai que ſon air, quoiqu'il n'ait rien qui choque,
Et qu'il prévienne même, eſt pourtant équivoque;
Et qu'à le bien enviſager,
Il a, quoique François, un vernis étranger.

LEANDRE.

Comme il craint d'être au ton des autres,
Par un de ſes rafinemens,
Il n'a fait, ſous mon nom, parler ſes ſentimens,
Que pour mieux pénétrer les vôtres;
Que pour voir, ſans riſquer, (le tout eſt bien conçu)
Comment un tendre aveu ſeroit de vous reçu.

CIDALISE.

Mais s'il eût agi pour lui-même,
M'eût-il preſſée avec tant de chaleur
D'être ſenſible à votre ardeur?

LEANDRE.

Eh, c'eſt cette chaleur extrême
Qui doit préciſément vous prouver aujourd hui

Que, ſous le nom d'un autre, il vous parloit pour lui.
D'un ami, Cidaliſe, à quelque point qu'on l'aime,
Avec moins de tranſport on ſe montre l'appui.
Si je l'avois chargé des vers qu'il vient de faire,
Moi-même qui ſuis éclairci
Qu'ils ont eu le don de vous plaire,
A le déſavouer m'obſtinerois-je ici?
Je ferois, en votre préſence,
Briller plûtôt ma joie, & ma reconnoiſſance.
Mais j'abuſerois vos eſprits;
Et je penſe trop bien, je ſuis trop galant homme,
Pour uſurper un droit qu'un autre s'eſt acquis.
J'aurois trop à rougir, ſi je volois la pomme
Que votre belle main doit donner au Marquis.

CIDALISE.

Mais dans ſes procédés j'ai peine à le comprendre;
Et s'il vouloit la recevoir,
Il ſe déclareroit ſans plus long-tems attendre.

LEANDRE.

Il ſe déclarera ce ſoir;
Et s'il retarde, au fonds, c'eſt pour mieux vous ſurprendre,
Ou pour ſuivre, plûtôt, cet eſprit ſingulier
Dont je vous ai parlé, qui lui fait toujours prendre
Un chemin tout particulier.
Faites-moi l'honneur de m'en croire;
Par vos attentions ménagez cet amant:
Vous y trouverez ſûrement
Votre fortune & votre gloire.

CIDALISE.

Ma fortune!

LEANDRE.

Oui vraiment; je vous parle en ami.

Un jeune homme amoureux n'aime pas à demi.
L'eſprit d'une Maîtreſſe habile
Tourne ſon cœur & ſes vœux à ſon gré ;
Rend par ſon art chaque moyen facile,
Et le conduit à l himen par degré.
Faites réfléxion ſur cet avis utile.

CIDALISE.

Je commence à vous croire, & j'en profiterai.

LEANDRE.

Par inclination, moi, je vous aiderai.
Je vous conſeille bien, & vous gagnez au change.
Le Marquis eſt mieux fait & plus riche que moi.
Si vous le voulez bien, vous obtiendrez ſa foi.
Je vous fais compliment, Madame de Florange.

CIDALISE.

Je n'oſe me flatter ſi-tôt d'y parvenir.

LEANDRE.

Oh ! Vous y parviendrez, charmante Cidaliſe.
Mais, à propos, je dois vous avertir
Que ma ſœur vous attend chez la jeune Marquiſe,
Pour aller voir les petits Hollandois.
Ils ſont charmans ; je les connois.

CIDALISE.

Ils ſont ici ?

LEANDRE.

Leur Troupe arrive ;
Et chacun, à la voir, montre une ardeur très-vive.

CIDALISE.

J'en fais autant. Adieu. J'y vole de ce pas.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

LEANDRE *ſeul.*

BOn, je l'envoye où ma femme n'eſt pas.

SCENE VIII.

LEANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *riant.*

EH bien, es-tu, mon cher, content de ta Maîtreſſe?
En beau chemin j'avois mis ta tendreſſe.
Parle. T'en es-tu bien tiré?

LEANDRE.

Je t'ai payé du même zele.

LE MARQUIS.

Te voilà, par mes ſoins, ſon Amant déclaré:
Il eſt de ton honneur de ſervir cette Belle.

LEANDRE.

Va, j'ai plus avancé tes affaires près d'elle.
Tu n'as lié, pour moi, qu'un ſimple amuſement.

LE MARQUIS.

J'ai, Léandre, entre vous formé l'engagement
D'un amour ſérieux, d'une parfaite flâme.
J'en ai fait ta Maîtreſſe, ayant droit ſur ton ame.

LEANDRE.

Mes nœuds ont plus de force & de ſolidité ;
Car je dois en faire ta femme,
Et vous unir tous deux à perpetuité.

LE MARQUIS.

Oh ! Ne badinons pas !

LEANDRE.

Je l'ai déſabuſée
Entierement ſur mon ſujet.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LEANDRE.

Et j'ai parlé ſi bien en ta faveur, Marquis,
Qu'elle croit ton ame embraſée.

LE MARQUIS.

Ah ! Le tour eſt perfide ! Et tu vas m'engager....

LEANDRE.

Pour la nôce, mon cher, tâche de t'arranger ;
Car déja, de ta part, j'ai porté la parole.

LE MARQUIS.

Morbleu ! Cela ne ſe fait pas ;
Et je vais avoir ſur les bras
Plus que jamais cette importune folle.

LEANDRE.

Tu n'as qu'à l'épouſer pour ſortir d'embarras.

LE MARQUIS.

Peux-tu porter ſi loin ? Et dans la circonſtance....

LEANDRE.

Je ſuis toujours outré dans ma reconnoiſſance.
Quand on veut me donner, puiſqu'il faut parler net,
Des Maîtreſſes à moi, ſans avoir mon ſuffrage ;
Je donne ſur le champ, c'eſt toujours mon uſage,
Des femmes malgré qu'on en ait.

LE MARQUIS.

En me rendant un ſi mauvais office,
Tu n'en peux eſperer aucune utilité.
Au lieu qu'à mon deſſein ſi tu t'étois prêté,
J'aurois pû, de ce jeu, tirer un grand ſervice.
C'étoit le moyen d'écarter
La perſonne qui m'eſt nuiſible.
Va, renoue au plûtôt.

LEANDRE.

Ceſſe de t'en flatter.
Je te l'ai déja dit, la charge eſt trop pénible.

LE MARQUIS.

Puiſque tu ne ſçaurois feindre de ſoupirer
Pour cet objet commun de notre antipathie;
Faiſons mieux tous les deux. Lions une partie
Pour hâter ſon dé art, & pour nous délivrer
De ſa fâcheuſe compagnie.

LEANDRE.

A ce projet, taupe de tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Pour mieux conduire l'entrepriſe,
A nous prêter la main, engageons le Docteur.

LEANDRE.

Oui, comme pour un rien, l'eſprit de Cidaliſe
Prend l'allarme ſur ſa ſanté,
Un Médecin ſur elle a grande autorité.
Mais eſt-il en état de nous rendre ſervice?

LE MARQUIS.

Oui, ſa recette a réuſſi très-fort.
Il s'eſt au mieux trouvé du Champagne propice,
Qui chez lui, du Bourgogne, a réparé le tort.
Pour l'engager à cet office,
Je cours le joindre, & je reviens après.

Te faire part de nos projets.

LEANDRE.

Je t'attens ; pars donc au plus vîte.

LE MARQUIS.

Léandre, avant que je te quitte ;
Il me reſte à te demander
Un plaiſir que tu peux aiſément m'accorder :
Pour mon repos il eſt de conſéquence,
Et tu n'y dois avoir aucune répugnance.

LEANDRE.

Di, quel plaiſir ?

LE MARQUIS.

Tien, prens cela.

LEANDRE.

Qu'eſt-ce donc ?

LE MARQUIS.

C'eſt pour ta ſœur une Lettre,
Que tu lui rendras.

LEANDRE.

Non, je ne puis la remettre.

LE MARQUIS.

Je t'en prie. Elle vient. Saiſi ce moment-là.
(*Il ſort vîte.*)

SCENE IX.

LEANDRE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Dites-moi, quel papier tenez-vous-là, Léandre,

LEANDRE.

Mais c'eſt, ma femme, un Billet doux
Que le Marquis, ici, m'a chargé de vous rendre.

LA COMTESSE.

Mais, la commiſſion eſt charmante pour vous.

LEANDRE *lui préſentant le Billet.*

Fidélement, je m'en acquitte :
Vous l'allez lire, ſans tarder,
Pour y répondre encor plus vîte,
Et d'un ton à ne pas devoir l'intimider ;
Car je dois, de ſa part, vous le recommander.
Son inſtance vraiment n'a pas été petite ;
Et c'eſt une faveur qu'il lui faut accorder.

LA COMTESSE.

Il doit fort ſe louer de votre complaiſance,
De votre zéle à le ſervir,
Et vous devez auſſi lui faire ce plaiſir,
Et par juſtice, & par reconnoiſſance.
Puiſqu'il compoſe & donne en votre nom
Des Vers galans à Cidaliſe,
Et qu'il ſert d'Émiſſaire à votre paſſion,
Vous pouvez vous charger, cette peine eſt bien priſe,
De me faire accepter un Billet de ſa part ;
Il mérite trop cet égard.

LEANDRE.

Quoi ! Sérieuſement vous êtes dans l'idée
Que le Marquis a fait ces Vers pour moi ?

LA COMTESSE.

Oui, j'en ſuis très-perſuadée.

LEANDRE.

Pouvez-vous penſer....

LA COMTESSE.

Je le doi.

Quand le Marquis tout haut lui-même le déclare ;
Le bruit de cet amour eſt ſi fort répandu
Que tout Forge en eſt convaincu.

LEANDRE.

Ce bruit injuſte autant qu'il eſt biſarre,
Me fâche beaucoup en ſecret,
Puiſqu'il fait une injure à mon amour parfait :
Mais d'un autre côté, je l'avoue, il me charme,
Puiſque votre eſprit s'en allarme,
Et qu'il m'eſt, de vos feux, un garant des plus doux.
Je ſuis ſûr d'être aimé, votre cœur eſt jaloux ;
Le mien en eſt ravi : rien n'égale ſa joie ;
Devant vous, ſans réſerve, il faut qu'il la déploie.

LA COMTESSE.

Je ſens à ce diſcours redoubler mon dépit.
Mon eſprit n'en eſt plus le maître.

LEANDRE.

Ne craignez pas de le faire paroître :
A mes yeux il vous embellit ;
Oui, chez vous il devient une grace piquante.

LA COMTESSE.

Léandre, finiſſez ! Car je ſens qu'il augmente.

LEANDRE.

Plus vous m'en ferez voir, plus vous ſerez charmante.

LA COMTESSE.

Sçavez-vous bien, Monſieur, que ſi j'oſois,
Sincerement je vous battrois ?

LEANDRE.

Si je ſuivois ma fantaiſie,
Pour moi, de tout mon cœur, je vous embraſſerois :
A votre égard, contentez votre envie ;
Vos coups ſeront pour moi d'un goût flatteur,
Et d'une douceur infinie.

LA COMTESSE.

Ah ! Par ce regard ſéducteur,
Malgré moi, je ſuis attendrie !
Puis-je l'être pour un ingrat
Qui bien loin qu'il ſe juſtifie
Du crime de m'avoir trahie,
De mon courroux vient exciter l'éclat ?
Et pour combler l'inſulte, il en jouit encore !

LEANDRE.

Madame, il eſt vrai, j'en jouis ;
Mais en époux qui vous adore,
Et qui, de vos tranſports, ſent vivement le prix :
J'en jouis en époux, qui loin d'être capable
De ſentir pour une autre une nouvelle ardeur,
N'eſt malheureux au fonds du cœur
Que pour vous trouver trop aimable.

LA COMTESSE.

Si véritablement vous n'étiez point coupable,
Vous vous ſeriez déja juſtifié, Monſieur.

LEANDRE.

Fixez vos yeux ſur moi, mon épouſe adorable :
Là, regardez-moi donc, mais regardez-moi bien,
Votre œil ſera payé de cette complaiſance ;
L'amour que vous voyez éclater dans le mien,
Vous prouve ſeul mon innocence.

LA COMTESSE.

Les yeux ? Garans trompeurs, dont rien ne me répond.
Les plus tendres en apparence,
Sont bien ſouvent les plus traîtres au fonds,
Je veux des raiſons convaincantes.
Faites-moi voir par des preuves parlantes...

LEANDRE.

Le fait ſuffit lui ſeul pour vous déſabuſer.

Sçachez que le Marquis avoit fait pour vous-même,
Les Vers dont fauſſement je me vois accuſer;
Mais comme Cidaliſe, incommode à l'extrême,
Et faite en tout pour troubler les humains,
Les a ſurpris & ſaiſis dans ſes mains:
Il a dit, pour cacher le fonds de ce myſtere,
Que je l'avois pour elle obligé de les faire;
Voilà l'occaſion, la ſource de ce bruit.

LA COMTESSE.

Ah! Je reſpire à ce récit!
Cependant Cidaliſe eſt jeune, elle eſt aimable,
Et cet objet....

LEANDRE.

Ne peut rien ſur mes vœux;
Dès qu'on a le talent de ſe rendre fâcheux,
On n'a jamais celui d'être agréable.
Je ne puis rencontrer ſon aſpect importun,
Sans ſentir dans mon ame une révolte extrême;
Je la hais... comme je vous aime:
C'eſt dire autant qu'on peut haïr quelqu'un.

LA COMTESSE.

Préſentement, que je la hais moi-même!
Que je ſouhaite ſon départ!

LEANDRE.

Vos vœux ſeront bien-tôt remplis à cet égard.
Il n'eſt point de moyen que notre eſprit n'emploie.
Nous ſommes tous ligués pour la faire partir,
Et nous avons pour chef....

LA COMTESSE.

Qui?

LEANDRE.

Monſieur de la Joie.

LA COMTESSE.

Mon Médecin?

LEANDRE.

Lui-même, & je le vois venir.

SCENE X.

LEANDRE, LA COMTESSE, Mr. DE LA JOIE.

LEANDRE *à Mr. de la Joie.*

EH bien, mon cher Docteur, avez-vous vû Florange ?
Sçavez-vous ſon deſſein ? L'avez-vous concerté ?

Mr. DE LA JOIE.

Oui, j'ai plus fait. Je l'ai, Monſieur, exécuté ;
Et déja pour partir Cidaliſe s'arrange.

LEANDRE.

Exécuté ſi-tôt !

LA COMTESSE.

Quoi ? Cidaliſe part !
Par quel moyen ?....

Mr. DE LA JOIE.

Par un trait de mon art,
Ou plûtôt de ſon caractere.
J'ai réveillé l'effroi qu'elle a pour ſa ſanté,
Et qui la rend ſouvent malade imaginaire ;
Et j'ai fortement excité
En même tems ſa curioſité,
Qui, de ſes actions, eſt le guide ordinaire,
Et qui la porte avec rapidité

Vers les fêtes d'éclat, & vers la nouveauté.
Celle du jour, & qu'on dit la plus belle,
Toujours la détermine & l'emporte chez elle.
Sur ces deux pivots-là, je me ſuis appuyé;
J'ai fait d'abord le ſurpris à ſa vûe,
Et ſur ſa pâleur prétendue,
Je me ſuis beaucoup récrié,
Prononçant d'un air effrayé,
Qu'il faut partir de Forge à l'inſtant, ſans réplique,
Sous peine d'être pulmonique:
Que le danger eſt grand bien plus qu'elle ne croit,
Que le Fer regne trop dans ſon eau métallique,
Et que de ce fatal endroit,
L'air eſt ferrugineux, l'air eſt vitriolique,
Mille fois plus encor que l'onde qu'on y boit.
A ces grands mots, qui ſont pour elle un coup de foudre,
Elle a ſincerement pâli.

LEANDRE.

Mai l'air ferrugineux me fait frémir auſſi.

Mr. DE LA JOIE.

Pour achever de la réſoudre,
Et l'engager à partir ſur le champ,
Je mêle les plaiſirs à cet effroi preſſant.
Je parle de Paris, je lui vante la fête
Qu'avec tant de pompe on apprête.
J'ajoute qu'elle occupe & la Ville & la Cour:
Que rien n'approchera de ſa magnificence:
Qu'elle doit réunir mille jeux, tour à tour,
Et que, de toutes parts, on vole en affluence,
Pour ſe trouver à ce beau jour.
Je finiſſois la fraſe à peine,
Qu'elle s'écrie: Ah! Je voudrois la voir.

La Marquiſe, chez qui j'ai joué cette ſcéne,
Dit qu'elle doit partir ce ſoir,
Qu'elles feront enſemble le voyage;
Et lui fait offre, poliment,
D'une place en ſon équipage.
Cidaliſe l'accepte avec empreſſement;
Et ſon eſprit, rempli de la brillante image
De tant de jeux divers que j'ai peints vivement,
De la terreur paſſe à l'enchantement.
Les fêtes de Paris obtiennent l'avantage;
Les nôtres, qui, pour elle, avoient tant d'agrémens,
Ne ſont plus, à ſes yeux, que des Bals de Village.

LA COMTESSE.

Vous nous obligez tous de nous en délivrer.
(*Elle regarde tendrement Léandre.*)
Elle ne donne pas le tems de reſpirer.

Mr. DE LA JOIE.

Venez donc, à partir, l'inviter au plus vîte:
Je ſuis, préſentement, ſûr de la réuſſite:
Contre tous les Fâcheux mon art doit conſpirer:
Dans la ſociété, cette peſte maudite
Conduit toujours l'Ennui, le Chagrin après ſoi:
Poiſons de la Santé, ſupplices de la Vie,
Et peres de la Maladie,
Le plus preſſant devoir, & le premier emploi
D'un Eſculape tel que moi,
Eſt d'en purger la Compagnie,
Et d'extirper ce mal de bonne foi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, Mr. DE LA JOIE.

LE MARQUIS.

Pour le coup, je reſpire, & la voilà partie.
Je ne puis retenir les tranſports de mon cœur;
Et mille fois je vous en remercie.
C'eſt vous, mon cher, mon aimable Docteur,
A qui je dois ce bien, dont mon ame eſt ravie.
De cet heureux départ vous avez tout l'honneur:
Je pourrai, ſans témoin, parler à la Comteſſe;
Et je pourrai, dans l'ardeur qui me preſſe....
Mais ma bouche en dit trop, & devroit cacher mieux
Un ſecret....

M. DE LA JOIE.

Sur ce point, que votre crainte ceſſe,
Elle ne me dit rien que mon art ne connoiſſe:
J'ai lû, depuis long-tems, ce ſecret dans vos yeux;
Les maux, dont j'ai d'abord, le plus de connoiſſance,
Sont ceux qui, dans le cœur, cachent leur réſidence,
Et qui, dans les regards, vont ſe peindre en naiſſant.

Oui, l'étude des yeux eſt ma grande ſcience ;
Et c'eſt pour moi qu'ils ſont exactement
Le vrai miroir de l'ame où je lis couramment.

LE MARQUIS.

Soyez fidele à garder le ſilence ;
Autant qu'à deviner vous êres pénétrant.

M. DE LA JOIE.

C'eſt de notre devoir le plus grand,
Dont jamais rien ne nous diſpenſe :
Un Médecin doit être un diſcret confident.
Pour qu'en moi votre cœur ait plus de confiance,
Je mets l'Amour au rang des maux ſecrets
Dont nous faiſons ſerment de ne parler jamais.

LE MARQUIS.

Je voudrois bien vous prier de me dire,
Vous, qui dans les regards, avez le don de lire,
Ce que vos yeux ont découvert
Dans ceux de la Comteſſe ?

M. DE LA JOIE.

Oh ! Ses yeux, que j'admire,
Sont un vrai labyrinthe où tout mon art ſe perd.

LE MARQUIS.

Comment donc ! Vos clartés ſont en défaut pour elle ?

M. DE LA JOIE.

La choſe ne doit pas vous ſurprendre ſi fort ;
Car, dans les yeux d'un homme, on lit ſans nul effort ;
Chaque trait eſt liſible, & peint au vrai ſon ame :
Mais, Marquis, dans l'œil d'une femme,
Les caractéres ſont brouillés
Au point, qu'il faut un an de ſoins bien redoublés,
Et d'étude continuelle,
Avant qu'on les ait démêlés.
Encore, bien ſouvent, aux regards de la Belle,

Sommes-nous lourdement trompés ;
Et, quand elle eſt, ſur tout, ſage & ſpirituelle,
Les plus fins y ſont attrapés :
Vous ſavez, comme moi, que la Comteſſe eſt telle.

LE MARQUIS.

Vous auriez, par votre ſçavoir,
Dû, tout au moins, appercevoir
Quelque petite & légere étincelle.

M. DE LA JOIE.

Puiſqu'il faut vous en faire un rapport bien fidele,
Je n'ai rien vû, Monſieur, à force de trop voir ;
Vingt ſentimens divers ſont écrits, pêle-mêle,
Dans ſes beaux yeux que je ne comprens pas,
Et qui n'offrent aux miens qu'un galimatias :
On y voit de l'indifférence,
Et de la ſenſibilité ;
De la douceur, de la fierté,
Qui contraſtent d'intelligence ;
De l'Amour qui ſe traveſtit,
Et qu'on prendroit, à ſon habit,
Pour la Sageſſe ou la Prudence.

LE MARQUIS.

De l'Amour, dites-vous ? Quel ſeroit mon bonheur ;
Si, dans ſon ame, il avoit pris naiſſance,
Et que d'un feu ſi doux je me viſſe l'auteur !

M. DE LA JOIE.

Mais afin d'y trouver, vous ſeul, votre avantage,
A vos rivaux, donnez pour lot, Marquis,
L'Indifférence & le Mépris,
Que j'ai lûs dans ſes yeux d'une Beauté ſi ſage.
Et gardez pour votre partage,
La Senſibilité, la Douceur & l'Amour,
Dont j'ai vû ſes regards s'animer à leur tour.

LE MARQUIS.

J'ai fait d'abord, dans le fond de mon ame;
La même diſtribution.
Si j'en croyois la voix de l'eſpoir qui m'enflâme,
J'affermirois mes ſens dans cette illuſion.

Mr. DE LA JOIE.

Il faut l'en croire. En vérité conſtante,
On peut changer une ſi douce erreur.
L'eſpérance, Marquis, qui flatte votre cœur,
Eſt juſte autant que ſéduiſante:
Si la Comteſſe eſt aimable & charmante,
Vous êtes riche, & propre à vous faire chérir:
Tous deux, à peu près, de même âge.
Moi, qui connois vos maux, je m'offre à les guérir.

LE MARQUIS.

A quel reméde donc comptez-vous recourir?

Mr. DE LA JOIE.

Mais, au plus ſimple, & du plus grand uſage;
Au ſpécifique ſûr, topique ſouverain,
Qu'en langage ordinaire, on nomme Mariage;
Et dont l'effet eſt prompt autant qu'il eſt certain.

LE MARQUIS.

Ah! C'eſt le bien que je ſouhaite,
Comme le ſeul qui peut me rendre heureux;
Et vous ſerez l'auteur, ſi vous formez ces nœuds,
De ma félicité parfaite.

Mr. DE LA JOIE.

Mais, pour vous & pour moi je le dois, je le veux:
Comme votre bonheur, ma gloire m'y convie,
L'Hymen, à la rigueur, eſt de notre reſſort.
Plus notre ſoin & notre effort
Travaillent à donner des ſujets à la vie,
Plus nous nous procurons de ſujets pour la mort.

Ou du moins, pour la maladie.
Je veux parler à Léandre d'abord :
La Comteſſe a pour lui beaucoup de déférence ;
Et jamais frere & ſœur ne furent mieux d'accord :
Son zéle eſt grand pour elle.

LE MARQUIS.

En cette circonſtance ;
Pour ſon ami, que n'eſt-il auſſi fort ?
Quoiqu'avec moi, preſque dès notre enfance,
Il ſoit uni d'une étroite amitié,
Et que de mon amour il ait la confidence,
Il n'en a pas plus de pitié.
Je l'ai chargé, tantôt, d'une lettre pour elle,
Je n'en reçois réponſe ni nouvelle :
Au lieu de me ſervir, & de m'en apporter,
Il ne paroît prompt & fidele,
Qu'au ſoin marqué de m'éviter.
Voyez-le, cher Docteur ; employez toute choſe
Pour le changer en ma faveur ;
Ou bien, tâchez, de ſa froideur
A démêler du moins la cauſe.
Vous poſſedez l'art ſéducteur
De perſuader, de convaincre ;
Exercez-le pour mon bonheur.

Mr. DE LA JOIE.

Eût-il un cœur de fer, j'eſpere de le vaincre.
Vous, cependant, voyez la ſœur ;
Pendant que j'agirai vivement près du frere,
Occupez-vous du ſoin de plaire,
Et d'attaquer ſon cœur dans les régles de l'art ;
Faites-lui, de vos feux, l'aveu tendre & ſincere.

LE MARQUIS.

C'eſt ce que je brûle de faire.

Mais ſa beauté, de loin, vient frapper mon regard.
Elle eſt ſeule. Partez. Allez joindre Léandre:
Et moi, pour m'expliquer, ſans plus long-tems attendre,
Je vais mettre à profit ce bienfait du hazard.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

APrès huit jours de peine, inutilement priſe,
Enfin, Madame, enfin le ſort me favoriſe:
Je trouve cet inſtant ſi doux, ſi ſouhaité,
Où je puis vous parler ſeul, avec liberté:
J'ai mille choſes à vous dire,
Qu'à tout autre qu'à vous je ne puis confier;
J'attendois, pour vous en inſtruire,
Cet entretien particulier.

LA COMTESSE.

Eſt-ce un récit de vos voyages?
Je vais l'entendre avec plaiſir;
Il doit, Monſieur, amuſer, réjouir,
Et préſenter aux yeux de riantes images.

LE MARQUIS.

Madame, mon récit eſt plûtôt ſérieux,
Il viſe au pathétique.

LA COMTESSE.

Il eſt donc merveilleux.
Auriez-vous abordé dans des Pays ſauvages?
Ou ſeriez-vous tombé dans la captivité?

LE MARQUIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Vous riez.

LE MARQUIS.

Je dis la vérité.

LA COMTESSE.

Vous n'avez point fait de naufrages?

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi.

LA COMTESSE.

C'eſt donc au trajet de Calais?

LE MARQUIS.

C'eſt, ſi j'oſe riſquer le terme,
En France même, en terre ferme.

LA COMTESSE.

Monſieur le Voyageur, ah! je vois, à ces traits,
Que vous vous égayez.

LE MARQUIS.

Non, je ne mens jamais.
J'ai fait naufrage en France, & je m'y vois eſclave:
Mais loin que je m'en plaigne, & loin que je les brave,
Je chéris, je reſpecte, & j'adore mes fers.
De la perſonne que je ſers
Apprenez donc le nom, que je ne puis plus taire;
Tout me fait une loi de vous en informer:
Près d'elle votre appui me devient néceſſaire.
C'eſt, puiſqu'il faut vous la nommer....

SCENE III.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

CIDALISE.

JE reviens vous cauſer une aimable ſurpriſe,
Comteſſe ; J'ai tant fait auprès de la Marquiſe,
Que ſon départ eſt remis à demain.

LE MARQUIS *à part.*

Où ſuis-je ? Juſte Ciel ! Je revois Cidaliſe !
Je me meurs ! C'eſt un coup de mon aſtre malin.

CIDALISE *à la Comteſſe.*

Partagez donc ma joie, & prenez l'air ſerein.

LA COMTESSE.

Je la partage auſſi dans cette circonſtance.
Vous revenez, je parle en bonne foi,
Dans l'inſtant que j'avois regret à votre abſence ;
Et que je ſouhaitois de vous voir près de moi.

CIDALISE.

Que j'en ai de plaiſir & de reconnoiſſance !
Je ne puis l'exprimer.

LA COMTESSE.

Vous ne m'en devez point.
Je ne conſidérois que moi ſeule en ce point.

CIDALISE.

De votre accueil je ſuis flattée ;
Mais je ſuis très-ſurpriſe, & preſque révoltée
Du froid ſilence du Marquis.

Loin qu'en me revoyant il marque de la joie;
Sur ſon front étonné, le chagrin ſe déploie,
Et vient glacer tous mes eſprits.

LE MARQUIS.

Pardonnez, belle Cidaliſe,
Votre prompt retour m'a ſurpris:
C'eſt l'étonnement où je ſuis
Qui l'arrête, ou qui la déguiſe.
Je crains, d'ailleurs, pour vous, s'il faut que je le diſe;
Vous expoſez votre ſanté.

CIDALISE.

Pour être un jour de plus avec ma bonne amie;
J'expoſerois ma propre vie.

LE MARQUIS.

Vous la riſquez auſſi. Vous ſçavez....

CIDALISE.

Je l'oublie.

LE MARQUIS.

Vous allez vous brouiller avec la Faculté.

CIDALISE.

Ne m'entretenez, je vous prie,
Que de Bal, de plaiſirs qui flattent ſeuls mon goût.
Je n'en vais perdre aucun, & je ſerai de tout.
Parlons à préſent de la fête
Qui fait l'objet de tous mes vœux.
Puiſqu'aujourd'hui, par votre ordre, on l'aprête,
Faites-en, près de moi, les honneurs un peu mieux.
Dites-moi, tout au moins, que votre ame eſt ravie
Que j'augmente, ce ſoir, la bonne compagnie
Qui doit compoſer votre Bal.

LE MARQUIS.

Vous en ferez l'ornement principal.
Mon compliment eſt très-ſincere.

CIDALISE.

Les mots en ſont flatteurs ; mais le ton ne l'eſt guère ;
Et vous les prononcez avec un phlegme Anglois
Qui m'afflige, & me déſeſpere
Mais je vous le pardonne ; entre nous, je connois
La ſingularité de votre caractere ;
Et, qui plus eſt, Marquis, je commence à m'y faire.

LE MARQUIS.

Pardonnez, mais en nous toujours l'exterieur,
Quelque effort que nous puiſſions faire,
Se ſent de la contrainte, où ſe trouve le cœur.
Je ne puis plus long-tems vous cacher ce miſtere ;
Et mon état préſent eſt tel,
Qu'il cauſe à tous mes ſens, obligés de ſe taire,
Un ſupplice continuel.

CIDALISE.

Pour adoucir un tourment ſi cruel,
Parlez, Monſieur, parlez ; c'eſt un bien néceſſaire.

LE MARQUIS.

Dans le moment que vous avez paru,
J'étois prêt d'implorer les bontés de Madame,
Et de nommer l'auteur des peines de mon ame.

CIDALISE.

Je vous ai donc interrompu ?

LE MARQUIS.

Oui, devant vous, je n'ai plus ſçû que dire,
Et mon embarras s'eſt accru.

CIDALISE.

Nous ne formons qu'une ame, & vous pouvez l'inſtruire.
Que je ne vous arrête pas.

LA COMTESSE *à Cidaliſe.*

A votre vûe il ſe ſent interdire,

Vous augmentez ſon embarras.
Monſieur s'explique aſſez, ce diſcours doit ſuffire ;
Il paroît très-clair à mes yeux,
Ma chere, & vous devez l'entendre encore mieux.

LE MARQUIS *à la Comteſſe.*

Je vois à vos regards que la choſe eſt obſcure,
Et je dois l'exprimer avec plus de clarté.

LA COMTESSE.

Il n'eſt pas mal qu'il regne un peu d'obſcurité.

LE MARQUIS.

Non, je dois m'affranchir d'une gêne ſi dure ;
Ma raiſon m'autoriſe à cette liberté.
Eh ! Qu'ai-je à craindre en cette conjoncture ;
Quand mes ſens ſont reglés, & mes deſſeins conduits
Par la vertu, l'honneur, l'eſtime & la droiture ?
Je n'eſpere qu'en vous dans l'état où je ſuis ;
Madame, ayez pitié des peines que j'endure.

LA COMTESSE.

Votre amour à préſent n'a plus rien de ſuſpect,
Puiſqu'il eſt ſuivi de reſpect,
Et que vous deſirez que mon ſecours l'appuïe ;
Je vous promets mes ſoins auprès de mon amie.

CIDALISE.

Comteſſe, épargnez-moi, vous me faites rougir.

LE MARQUIS.

Non, ne rougiſſez pas. La Comteſſe s'abuſe.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce détour, quand je veux vous ſervir ?

CIDALISE.

Il eſt dans ſon génie. Aiſément je l'excuſe.

LE MARQUIS *à la Comteſſe.*

Mon Billet, ſi vous l'avez lû,
Madame, a dû mieux vous inſtruire.

LA COMTESSE.

Je ne ſçai pas, Monſieur, ce que vous voulez dire.

LE MARQUIS.

Léandre, je le vois, ne vous l'a pas rendu.

LA COMTESSE.

Je vous laiſſe, Marquis, avec Mademoiſelle;
Votre cœur s'expliquera mieux,
Quand vous ſerez ſeul avec elle.

LE MARQUIS.

Non, ayez la bonté de reſter en ces lieux.
Votre frere, à propos, vient s'offrir à mes yeux;
Je lui veux, devant vous, daignez me le permettre,
Demander compte de ma Lettre.

SCENE. IV.

LES ACTEURS PRECEDENS, LEANDRE.

LE MARQUIS.

DI-moi, je t'en ſerai tout-à-fait obligé;
Qu'as-tu fait du Billet dont je t'avois chargé.

LEANDRE *bas.*

Tais-toi donc.

LE MARQUIS.

Inſtruis-moi.

LEANDRE *bas.*

Tu manques de prudence.

LE MARQUIS.

Non. Parle haut.

LEANDRE *bas.*

Ce n'eſt ni le lieu, ni le tems.

LE MARQUIS.

C'eſt le tems & le lieu de rompre le ſilence,
Et ta diſcretion ſe montre à contre-tems:
Il faut, devant ta ſœur, que ta bouche s'explique.

LEANDRE.

Tantôt.

LE MARQUIS.

Non. A préſent. Mauvaiſe politique.

LEANDRE *bas.*

Tu t'en repentiras, ſi tu me fais parler.
En ami, je te le déclare.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir ton procedé biſarre!
Mais au point où j'en ſuis, rien ne me fait trembler.
Parle, quoi qu'il en ſoit.

CIDALISE.

Mais, puiſqu'il veut, Léandre,
Que vous éclairciſſiez la choſe devant nous,
A ſon deſir vous devez condeſcendre;
C'eſt un ſecret, pour moi, que je brûle d'apprendre.

LEANDRE.

J'ai tort de n'avoir pas rendu ſon Billet doux.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne pas le rendre!

LEANDRE.

Appaiſe ton courroux.

CIDALISE.

C'eſt un ſoin que jamais un bon ami n'oublie.

LEANDRE.

Mademoiſelle, excuſez, je vous prie.
Je vous l'aurois rendu, puiſqu'il étoit pour vous;

Mais j'ai cru franchement que vous étiez partie.

LE MARQUIS.

Ah ! Quelle trahiſon ! Je reſte confondu.

CIDALISE.

Pour l'oubli d'une Lettre, il paroît éperdu !
Mais ce jeune homme a des manieres,
Et des façons d'agir toutes particulieres.

LEANDRE *à Cidaliſe.*

Le Billet vous ſera fidélement rendu ;
Et vous ne perdrez rien pour avoir attendu.

LA COMTESSE *à Cidaliſe.*

Je vous l'avois bien dit, que vous étiez aimée,
Je vous en félicite, & j'en ſuis très charmée.

LE MARQUIS.

Madame, encore un coup, votre eſprit eſt déçu :
Impitoyablement votre frere me jouë.

LA COMTESSE.

Adieu, Marquis. Vous voilà convaincu,
Et de votre choix je vous louë.
(*Elle s'en va.*)

CIDALISE.

A ce tendre Billet que je dois recevoir,
Si vous voulez que je faſſe réponſe,
Il faut me l'envoyer ce ſoir :
Je pars demain, je vous l'annonce ;
Et vous riſquez, Marquis, de ne plus me revoir.
(*Elle ſuit la Comteſſe.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, LEANDRE.

LE MARQUIS.

DÉs la pointe du jour, ah ! Fuſſes-tu partie,
Pour ne plus te montrer à mes yeux, de ta vie !
Dans la peine où je ſuis, je ne me verrois point !
Et toi, cruel ami, parle. Juſqu'à ce point,
As-tu pû, contre moi, pouſſer la raillerie ?
Devant ta ſœur, encor, tu vas me deſſervir.

LEANDRE.

Tu m'y forces toujours toi-même ;
J'ai pris ſoin de t'en avertir :
C'eſt un acharnement qui me fait trop ſouffrir.

LE MARQUIS.

Mais enfin, à ta ſœur, par quel caprice extrême
Ne pas rendre ma Lettre ?

LEANDRE.

Oh ! C'eſt ta faute à toi,
D'avoir voulu m'en charger malgré moi.
Je t'ai marqué ma répugnance,
Pour m'acquitter de cet emploi ;
Mais, loin de m'écouter, tu m'as fait violence,
Et tu m'as mis, par ta cruelle inſtance,
Dans la néceſſité de tromper ton ardeur.

LE MARQUIS.

Mais, Léandre, d'où vient, à me ſervir près d'elle

La répugnance de ton cœur?
Inſtruite de mes feux, ton amitié fidelle
Devroit plûtôt parler en ma faveur.

LEANDRE.

Sincérement pour toi je m'intéreſſe,
Et ſuis, à te ſervir, extrêmement porté,
Mais il faut que je te confeſſe,
Malgré ma bonne volonté,
Dans mon chemin je me vois arrêté
Par la barriere inſurmontable
De ce qu'on nomme impoſſibilité.

LE MARQUIS.

Ton ame eſt donc impitoyable.

LEANDRE.

C'eſt la rigueur du ſort qui contraint, en ſecret,
Mon cœur d'être inflexible en dépit qu'il en ait.

LE MARQUIS.

Mais di-m'en la raiſon.

LEANDRE.

Elle eſt inexplicable.

LE MARQUIS.

Ah! De mes feux tu te moques toujours
Par ton langage impénétrable.

SCENE VI.

LEANDRE, LE MARQUIS, Mr. DE LA JOIE.

LE MARQUIS *à M. de la Joie.*

Venez, mon cher Docteur, venez à mon ſecours;
Pour fléchir un ami, dont le cruel diſcours
Me ſurprend & me déſeſpere.
Au lieu de ſervir mon ardeur,
Il ſe fait une joie, une étude ſincere
De me nuire auprès de ſa ſœur;
A moi, qui mets ma gloire, & qui mets mon bonheur
A m'unir de plus près, à me voir ſon beau-frere.

M. DE LA JOIE.

Je vais, pour vous, agir avec chaleur:
Je compte, qui plus eſt, ſur un ſuccès flatteur.
Apprenez, cependant, qu'un Courrier vous demande;
Il eſt très-empreſſé. Partez vîte, Monſieur.

LE MARQUIS.

Adieu, je vais ſçavoir, ce qu'un pere me mande.
A votre art je me recommande;
Qu'il ſe ſignale en ma faveur.
Faites, à mes déſirs, que Léandre ſe rende.
Si votre effort n'eſt pas plus heureux que le mien,
Je ſuis perdu, mes jours ne tiennent plus à rien.
(*Il ſort.*)

SCENE VII.

LEANDRE, Mr. DE LA JOIE.

Mr. DE LA JOIE.

AH ! Je ſuis effrayé d'une telle menace.
Voulez-vous, dans mes mains, voir mourir votre ami?
Et me cauſer une diſgrace,
Que j'ai pris ſoin d'éviter juſqu'ici ?
Non, pour le permettre, Léandre,
Votre cœur eſt trop bon, trop ſenſible & trop tendre.
Le remède que je prétens
Apporter à ſes maux preſſans,
Sur la ſanté de tout le monde
Doit influer en même tems ;
Et c'eſt ſur la raiſon que mon eſpoir ſe fonde.
D'un ami, le bonheur certain
Doit vous rendre joyeux, par conſéquent plus ſain.
En rappellant à la lumiere
Son Amant languiſſant, par un oui gracieux,
Votre ſœur doit y gagner la premiere,
Et s'en porter quatre fois mieux.
Une Veuve comme elle, & qui ſe remarie
Avec un Epoux jeune & fait pour les amours,
Doit redoubler de ſanté tous les jours ;
Par la même raiſon, en être plus jolie :
Le plaiſir qu'elle en a, renouvelle ſa vie,
Et de vingt ans, au moins, en prolonge le cours.

LEANDRE.

Votre éloquence eſt merveilleuſe,
Et votre reméde eſt fort bon;
Mais, du Marquis, la criſe eſt ſi fâcheuſe,
Que je crains pour ſa guériſon.

M. DE LA JOIE.

Dès que vous admettez la bonté du reméde,
Vous ne devriez pas douter de ſon effet:
A ſa vertu, Monſieur, il n'eſt rien qui ne cede.

LEANDRE.

Je crains qu'il ne ſoit pas applicable au ſujet.

M. DE LA JOIE.

Applicable au ſujet! Votre crainte m'étonne;
Quelle eſt donc la raiſon que votre eſprit en donne?
Je ne puis la comprendre en aucune façon.

LEANDRE.

Je ſçai que dans le fond, ma raiſon eſt très-bonne.
Mais elle eſt compliquée; & je n'ai pas le don
D'expliquer comme vous, ſur le champ, mes idées:
Dans mon eſprit confus, par des brouillards fréquens,
Elles ſont toujours retardées.
Ce n'eſt qu'au bout d'un certain tems,
Et par degrés, qu'elles ſe développent,
Et que, pour les ſaiſir, tous mes eſprits galopent.

M. DE LA JOIE.

Ah! Vous me payez de jargon,
Moi, de qui le métier eſt d'en payer les autres.

LEANDRE.

Mes ſens, je vous l'ai dit, ſont plus lents que les vôtres;
Je pourrai, dans un mois, expliquer ma raiſon.

M. DE LA JOIE.

Du Marquis la fiévre eſt preſſante;
Dans huit jours, au plus tard, elle l'emportera.

Si votre ſœur ſçavoit le mal qui le tourmente,
Et le reméde heureux que ma main lui préſente,
Son ame n'auroit pas cette dureté-là,
Et ſeroit plus compatiſſante.

LEANDRE.

Je ne ſuis pas ſon maître; ainſi conſultez-la.

M. DE LA JOIE.

Du moins, plus nettement elle s'expliquera.

LEANDRE.

Non, Docteur, dans notre famille,
Nous nous expliquons tous très-difficilement:
Ma ſœur a, là-deſſus, l'embarras d'une fille.

M. DE LA JOIE.

Je ne dois plus garder aucun ménagement.
Je vais, pour le Marquis, lui parler tout à l'heure;
Il périclite en ce moment;
Et, ſans un prompt ſecours, je crains fort qu'il n'en meure.

SCENE VIII.

LEANDRE, Mr. DE LA JOIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *arrêtant M. de la Joie.*

(*à Léandre.*)
Non, il n'en mourra pas. Non, malgré ta rigueur;
Et pour déclarer à ta ſœur
Le feu ſecret qui me dévore,
Va, ce n'eſt plus toi que j'implore,

Et je n'ai plus beſoin de ta faveur.

Mr. DE LA JOIE.

Quel changement ſubit ! Et quels diſcours flatteurs !

LE MARQUIS.

Je ſuis autoriſé par mon pere lui-même,
A lui dire, tout haut, & cent fois, que je l'aime :
Je n'ai plus déſormais à craindre de refus ;
Et je pourrai, du moins, ſans qu'on me contrarie,
Avouer mon amour une fois en ma vie.

LEANDRE.

Apprens-nous le ſujet de ces tranſports confus.

LE MARQUIS.

Oui, mon bonheur eſt au-deſſus
De tous les biens qu'on s'imagine ;
Et la lettre que je reçois
M'apprend que la Comteſſe eſt enfin l'heureux choix
Que ma famille me deſtine ;
Et, qu'au retour des Eaux, où j'ai dû la trouver,
Nous formerons ces nœuds que tout doit approuver.
Hem ! Léandre, à préſent que je viens de t'inſtruire,
Que me répondras-tu ?

LEANDRE.

Je n'ai rien à te dire.

Mr. DE LA JOIE.

Marquis, je vous l'avois bien dit
Que vous ſeriez heureux : Un projet réuſſit
Toujours ſi-tôt que je m'en mêle.

LE MARQUIS *à Léandre.*

Pour ſurcroît de fortune & de bonne nouvelle,
Mon pere, en même tems, m'écrit
Que ta ſœur a gagné, d'une voix générale,
Son Procès, avec les dépens.

LEANDRE.

Mon cher Marquis, à ces inſtans,
Ma joie, au moins, à la tienne eſt égale!

LE MARQUIS.

Elle aura ſon Arrêt par le prochain courrier.

LEANDRE.

Mais je dois t'en remercier.

LE MARQUIS.

Je viens de charger ſa ſuivante
Du ſoin de l'informer, toute choſe ceſſante,
Que je venois de recevoir
Une nouvelle intéreſſante
Que je brûlois de lui faire ſçavoir.

LEANDRE.

Mais ton attention m'enchante!

Mr. DE LA JOIE.

Pour le coup, les brouillards doivent s'évanouir;
Voilà qui détruit votre obſtacle.

LEANDRE.

Non. Je ne penſe pas qu'on puiſſe réuſſir
A le lever, ſans l'aide d'un miracle.

LE MARQUIS.

Comment! Léandre, à ma félicité,
Léandre trouve encor de la difficulté?

LEANDRE.

Ma ſœur qui vient, de cet oracle,
Va diſſiper l'obſcurité.

SCENE IX. & derniere.

LEANDRE, Mr. DE LA JOIE, LE MARQUIS, LA COMTESSE, CIDALISE.

LA COMTESSE.

QUelle nouvelle avez-vous à me dire?
Marquis, je viens l'apprendre avec empreſſement.

LE MARQUIS.

Votre Procès, Madame, eſt gagné pleinement:
Mon pere vient de me l'écrire.
Du devoir de vous en inſtruire
Je m'acquitte premierement.

LA COMTESSE.

Mon Procès eſt gagné! Ciel! Puis-je bien le croire?

LE MARQUIS.

Oui, vous en recevrez l'Arrêt inceſſamment.

LA COMTESSE.

Vous comblez mon raviſſement!
Ce jour, pour nous, Léandre, eſt un jour de victoire.

LE MARQUIS.

Il en eſt un, pour moi, de bonheur & de gloire.
J'apprens, en même tems, vous m'en voyez ravi,
Que vous êtes l'heureux parti,
Dont mon pere a fait choix, pour moi, dans mon abſence;
Et mon cœur, dans ce moment-ci,

Peut enfin rompre le ſilence.

LA COMTESSE.

Non, il le doit, plûtôt, garder ſévérement ;
Et la reconnoiſſance eſt le ſeul ſentiment
Dont mon ame, Monſieur, puiſſe payer la vôtre.

LE MARQUIS.

J'en eſpere, Madame, & j'en demande un autre.
Pour l'obtenir, j'embraſſe vos genoux.

LA COMTESSE.

Non, non, Marquis, arrêtez-vous.
Cette poſture eſt une offenſe.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir la crainte où je vous voi.
L'hommage le plus pur....

LA COMTESSE.

Ne peut l'être pour moi.

LE MARQUIS.

Tant de rigueur a lieu de me ſurprendre.
Madame, je croyois que le fils de Cléon
Auroit reçû de vous un traitement plus tendre.

LA COMTESSE.

Je vous l'avoue avec confuſion ;
Je me vois, malgré moi, dans l'obligation
D'être ingrate à l'égard du pere,
Et pour le fils, d'être encor plus ſévere.

LE MARQUIS.

Donnez-moi, par pitié, cette explication.

CIDALISE.

Je n'entens rien à ce miſtere.
Aujourd'hui tout le monde eſt extraordinaire.

LA COMTESSE.

Marquis, Léandre eſt votre ami :
Il ſçait l'obſtacle qui m'enchaîne.

Il peut vous l'expliquer, & je le lui permets.

LE MARQUIS.

Non, il ne le fera jamais.
Et j'ai fait, près de lui, plus d'une inſtance vaine.
Inſtruiſez-moi vous-même, il me ſera plus doux
De m'en voir informé par vous.

LA COMTESSE.

De cet aveu, Léandre, épargnez-moi la peine.

LEANDRE.

De votre bouche, il convient qu'il l'apprenne.

LA COMTESSE.

Par vous, plûtôt, il doit être éclairci.
Ce n'eſt plus le tems de vous taire.
Vous ſçavez, mon ſecret. Parlez donc mon mari.

LE MARQUIS.

Son mari ! Qu'entens-je ? O ciel !

LEANDRE.

Oui;
C'eſt le mot de l'énigme ; &, ſous le nom du frere,
L'époux s'eſt caché juſqu'ici.

M. DE LA JOIE.

Monſieur parle à préſent ſans voile & ſans miſtere;
Et l'on voit clair dans ſon eſprit.

LA COMTESSE.

Il eſt tems, à vos yeux, que je me juſtifie.

LE MARQUIS.

Léandre eſt votre époux ! Par ce mot tout eſt dit.
Je ne m'en prens qu'au ſort qui lui ſeul nous trahit.

CIDALISE.

L'avanture eſt, vraiment, ſinguliere & jolie.
Que je me ſçai bon gré de n'être point partie !
Il me tarde d'aller en faire le récit.
Quel plaiſir !

LE MARQUIS.

Et de trois. Une fille, une femme,
Une veuve.... qui ne l'eſt point.
Il eſt, il eſt écrit, qu'unique dans ce point,
Je brûlerai toujours, ſans que jamais mon ame
Puiſſe le dire à l'objet qui m'enflamme!

LA COMTESSE.

Cidaliſe, dans ce malheur,
Eſt la ſeule perſonne aimable
Qui peut vous conſoler.

LE MARQUIS.

Je ſuis inconſolable.

CIDALISE.

Pour moi, je me conſole, & même d'un grand cœur;
Pourvû que l'incident ne rompe pas la fête.

LE MARQUIS.

Non, je veux qu'elle ſerve au bonheur d'un ami.
C'eſt la ſeule douceur qui me reſte aujourd'hui.

LEANDRE.

Oh! Pour le coup, je pourrai, tête-à-tête,
En dépit des fâcheux, vous parler & vous voir,
Madame, & votre époux va l'être enfin ce ſoir.

FIN.

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.